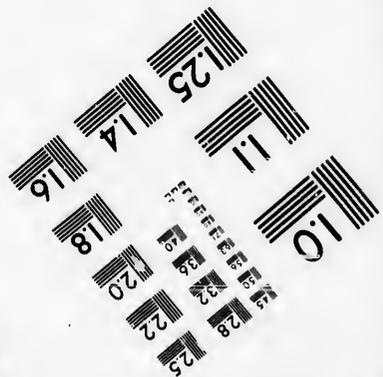
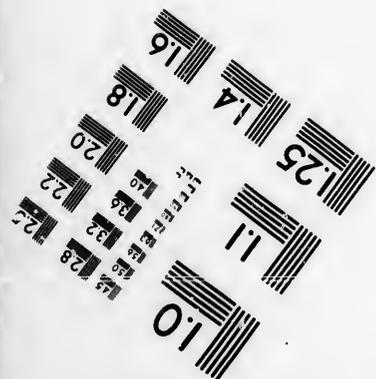
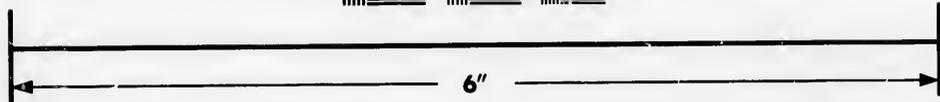
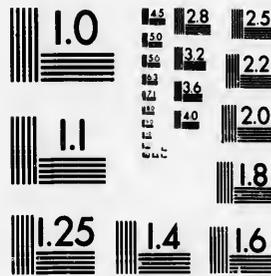


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques



© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

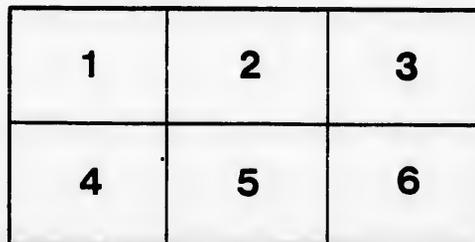
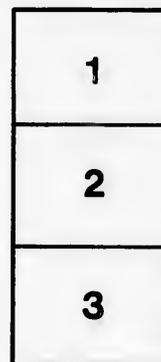
D. B. Weldon Library
University of Western Ontario
(Regional History Room)

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

D. B. Weldon Library
University of Western Ontario
(Regional History Room)

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ire
détails
es du
modifier
er une
filmage

es

errata
to

pelure,
on à

32X

LA

E

DANS

J. B. BOL

FABLES
DE
LA FONTAINE

ENRICHIES DE GRAVURES

Nouvelle Édition

DANS LAQUELLE ON APERÇOIT D'UN COUP D'ŒIL
LA MORALITÉ DE LA FABLE



MONTREAL :
J. B. ROLLAND & FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
Nos 12 et 14, Rue St. Vincent.



LIVRE PREMIER

I

La Cigale et la Fourmi

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'ôû, foi d'animal,
Intérêt et principal.
La fourmi n'est pas préteuse :
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
— Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise.
— Vous chantiez ! j'en suis fort aise ;
Eh bien ! denez maintenant.



II

Le Corbeau et le Renard

Maître corbeau, sur un arbre perché,
 Tenait à son bec un fromage.
 Maître renard, par l'odeur alléché,
 Lui tint à peu près ce langage :
 Hé! bonjour, monsieur du Corbeau;
 Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
 Sans mentir, si votre ramage
 Se rapporte à votre plumage,
 Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
 A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie;
 Et, pour montrer sa belle voix,
 Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
 Le renard s'en saisit, et dit : *Mon beau monsieur,*
Apprenez que tout flatteur
Vit au dépend de celui qui l'écoute ;
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
 Le corbeau, honteux et confus,
 Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

III

La Grenouille qui veut se faire aussi grosse
que le Bœuf

Une grenouille vit un bœuf
 Qui lui sembla de belle taille.
 Elle qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
 Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
 Pour égaler l'animal en grosseur,

Disant : Regardez bien, ma sœur ;
 Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ? —
 Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y voilà ? —
 Vous n'en approchez point. La chétive pécore
 S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs ;

Tout petit prince a des ambassadeurs ;

Tout marquis veut avoir des pages.

IV

Les deux Mulets

Deux mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé,
 L'autre portant l'argent de la gabelle.

Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
 N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.

Il marchait d'un pas relevé,
 Et faisait sonner sa sonnette ;

Quand l'ennemi se présentant,

(Comme il en voulait à l'argent,) —

Sur le mulet du fisc une troupe se jette,

Le saisit au frein et l'arrête.

Le mulet, en se défendant,

Se sent percé de coups ; il gémit, il soupire.

(Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis ?)

Ce mulet qui me suit du danger se retire,

Et moi, j'y tombe et je péris !

Ami, lui dit son camarade,

Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut mptôis ;

Si tu n'avais servi qu'un meunier comme moi,

Tu ne serais pas si malade.

Le Loup et le Chien

Un loup n'avait que les os et la peau,
 Tant les chiens faisaient bonne garde.
 Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
 Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
 L'attaquer, le mettre en quartiers,
 Sire loup l'eût fait volontiers ;
 Mais il fallait livrer bataille ;
 Et le matin était de taille
 A se défendre hardiment.
 Le loup donc l'aborde humblement,
 Entre en propos, et lui fait compliment
 Sur son embonpoint qu'il admire.
 Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
 D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
 Quittez les bois, vous ferez bien :
 Vos pareils y sont misérables,
 Cancres, hères, et pauvres diables,
 Dont la condition est de mourir de faim.
 Car, quoi ! rien d'assuré ! point de franche lipée !
 Tout à la pointe de l'épée !
 Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.
 Le loup reprit : Que me faudra-t-il faire ?
 Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
 Portant bâtons, et mendiants ;
 Flatter ceux du logis, à son maître complaire ;
 Moyennant quoi votre salaire
 Sera force reliefs de toutes les façons,
 Os de poulets, os de pigeons,
 Sans parler de mainte caresse.
 Le loup déjà se forge une félicité
 Qui le fait pleurer de tendresse.

Chom
 Qu'es
 — Ma
 De ce
 — Att
 Où vo
 — Il

Et ne
 Cela d

La

La gén
 Avec u
 Firént
 Et mlr
 Dans le
 Vers le
 Eux ve
 Et dit :
 Puis en
 Prit po
 Elle do

La seco
 Ce droit
 Comme
 Si quel

Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé.
 Qu'est cela? lui dit-il. — Rien. — Quoi rien! — Peu de chose.
 — Mais encor? — Le collier dont je suis attaché
 De ce que vous voyez est peut-être la cause.
 — Attaché! dit le loup: vous ne courez donc pas
 Où vous voulez? — Pas toujours, mais qu'importe?
 — Il importe si bien que de tous vos repas
 Je ne veux en aucune part,
 Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
 Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encore.

VI

La Génisse, la Chèvre et la Brebis, en société
 avec le Lion

La génisse, la chèvre et leur sœur la brebis,
 Avec un fier lion, seigneur du voisinage,
 Firent société, dit-on, au temps jadis,
 Et mirent en commun le gain et le dommage.
 Dans les lacs de la chèvre un cerf se trouva pris.
 Vers les associés aussitôt elle envoie.
 Eux venus, le lion par ses ongles compta,
 Et dit: Nous sommes quatre à partager la proie.
 Puis en autant de parts le cerf il dépeça;
 Prit pour lui la première. En qualité de sire,
 Elle doit être à moi, dit-il; et la raison,
 C'est que je m'appelle lion:
 A cela l'on n'a rien à dire.
 La seconde, par droit, me doit échoir encor:
 Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
 Comme le plus vaillant, je prétends la troisième.
 Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
 Je l'étranglerai tout d'abord.

VII

La Bécasse

Jupiter dit un jour : Que tout ce qui respire
S'en vienne comparer aux pieds de ma grandeur :
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,

Il peut le déclarer sans peur :
Je mettrai remède à la chose.

Venez, singe ; parlez le premier, et pour cause :
Voyez ces animaux, faites comparaison

De leurs beautés avec les vôtres

Etes-vous satisfait ? Moi ! dit-il, pourquoi non ?

N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché ;

Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché :
Jamais, s'il veut me croire, il ne se fera peindre.

L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.

Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort ;

Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor

Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;

Que c'était une masse informe et sans beauté.

L'éléphant étant écouté,

Tout sage qu'il était dit des choses pareilles :

Il jugea qu'à son appétit

Dame baleine était trop grosse.

Dame fourmi trouva le ciron trop petit,

Se croyant, pour elle, un colosse.

Jupin les renvoya s'étant censurés tous,

Du reste, content d'eux. Mais parmi les plus fous

Notre espèce excella ; car tout ce que nous sommes,

Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,

Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes.

On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

Le fabricant souverain

Nous créa bécassiers tous de la même manière.

Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui ;
 Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
 Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

VIII

L'Hirondelle et les petits Oiseaux

Une hirondelle en ses voyages
 Avaient beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
 Peut avoir beaucoup retenu.
 Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages,
 Et devant qu'ils fussent éclos,
 Les annonçait aux matelots.
 Il arriva qu'au temps que le chanvre se sème
 Elle vit un manant en couvrir maints sillons.
 Ceci ne me platt pas, dit-elle aux oisillons ;
 Je vous plains : car, pour moi, dans ce péril extrême
 Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
 Voyez-vous cette main qui par les airs chemine
 Un jour viendra qui n'est pas loin,
 Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
 De là naîtront engins à vous envelopper,
 Et lacets pour vous attraper,
 Enfin mainte et mainte machine
 Qui causera, dans la saison,
 Votre mort ou votre prison :
 Gare la cage ou le chaudron !
 C'est pourquoy, leur dit l'hirondelle,
 Mangez ce grain, et croyez-moi.
 Les oiseaux se moquèrent d'elle :
 Ils trouvaient aux champs trop de quoi.
 Quand la chenevière fut verte,
 L'hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin
 Ce qu'a produit ce maudit grain,
 Ou soyez sûrs de votre perte.
 Prophète de malheur ! babillarde ! dit-on,

Le bel emploi que tu nous donnes !
 Il nous faudrait mille personnes
 Pour éplucher tout ce canton.
 Le chanvre étant tout-à-fait crue,
 L'hirondelle ajouta : Ceci ne va pas bien ;
 Mauvaise graine est tôt venue.
 Mais, puisque jusqu'ici l'on ne ma crue en rien,
 Dès que vous verrez que la terre
 Sera couverte, et qu'à leurs blés
 Les gens n'étant plus occupés
 Feront aux oisillons la guerre ;
 Quand reginglettes et réseaux
 Attraperont petits oiseaux,
 Ne volez plus de place en place,
 Demeurez au logis, ou changez de climat :
 Imitiez le canard, la grue et la bécasse.
 Mais vous n'êtes pas en état
 De passer, comme nous, les déserts et les ondes,
 Ni d'aller chercher d'autres mondes :
 C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr ;
 C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.
 Ces oisillons, las de l'entendre,
 Se mirent à jaser aussi confusément
 Que faisaient les Troyens quand la pauvre Cassandre
 Ouvrait la bouche seulement.
 Il en prit aux uns comme aux autres :
 Maint se vit esclave retenu.
*Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
 Et ne croyons le mal que quand il est venu.*

IX

Le Rat de ville et le Rat des champs

Autrefois le rat de ville
 Invita le rat des champs,
 D'une façon fort civile,



La Cigale et la Fourmi

(page 3.)



La Grenouille qui veut se faire aussi grosse
que le bœuf

(page 6.)



L'Enfant et le Maître d'école

(page 23.)



Le Coq et la Perle

(page 24.)

La
Un loup

A des reliefs d'ortolans.
Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.
Le régal fut fort honnête ;
Rien ne manquait au festin :
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.
A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit ;
Le rat de ville détale ;
Son camarade le suit.
Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussitôt ;
Et le citadin de dire :
Achevons tout notre rô.
C'est assez, dit le rustique :
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi :
Mais rien ne vient m'interrompre ;
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. *Fi du plaisir*
Que la crainte peut corrompre.

X

Le Loup et l'Agneau

La raison du plus fort est toujours la meilleure :
Nous allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.

Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
 Dit cet animal plein de rage ;
 Tu seras châtié de ta témérité.
 Sire, répond l'agneau, que votre majesté
 Ne se mette pas en colère ;
 Mais plutôt qu'elle considère
 Que je me vas désaltérant
 Dans le courant,
 Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;
 Et que, par conséquent, en aucune façon,
 Je ne puis troubler sa boisson.
 Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle,
 Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
 Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?
 Reprit l'agneau : je tette encore ma mère.
 Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
 Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ;
 Car vous ne m'épargnez guère,
 Vous, vos bergers et vos chiens.
 On me l'a dit : il faut que je me venge.
 Là dessus, au fond des forêts
 Le loup l'emporte et puis le mange,
 Sans autre forme de procès.

XI

L'Homme et son image

Pour M. le duc de La Rochefoucauld

Un homme qui s'aimait sans avoir de rivaux
 Passait dans son esprit pour le plus beau du monde.
 Il accusait toujours les miroirs d'être faux,
 Vivant plus qu'il content dans son erreur profonde.
 Afin de le guérir, le sort officieux
 Présentait partout à ses yeux
 Les conseillers muets dont se servent nos dames ;

Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,

Miroirs aux poches des galans,

Miroirs aux ceintures des femmes.

Que fait notre Narcisse ? Il se va confiner,
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure ;

Mais un canal formé par une source pure,

Se trouve en ces lieux écartés :

Il s'y voit, il se fâche ; et ses yeux irrités

Pensent apercevoir une chimère vaine ;

Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau :

Mais quoi ! le canal est si beau,

Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.

Je parle à tous ; et cette erreur extrême

Est un mal que chacun se plait d'entretenir.

Notre âme, c'est cet homme amoureux de lui-même,

Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,

Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes ;

Et quant au canal, c'est celui

Que chacun sait, le Livre des Maximes.

XII

Le Dragon à plusieurs têtes et le Dragon
à plusieurs queues

Un envoyé du grand Seigneur

Préférant, dit l'histoire, un jour chez l'empereur,
Les forces de son maître à celles de l'empire.

Un Allemand se mit à dire :

Notre prince a des dépendants

Qui, de leur chef, sont si puissants.

Que chacun d'eux pourrait soudoyer une armée

Le chiaoux, homme de sens,

Lui dit : Je sais, par reconnaissance,
Ce que chaque électeur peut de monde fournir ;
Et cela me fait souvenir
D'une aventure étrange, et qui pourtant est vraie.
J'étais en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cents têtes d'une hydre au travers d'une haie.
Mon sang commence à se glacer ;
Et je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal ;
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvais à cette aventure,
Quand un autre dragon, qui n'avait qu'un seul chef
Et bien plus d'une queue, à passer se présente.
Me voilà saisi de rechef
D'étonnement et d'épouvante.
Ce chef passe, et le corps, et chaque queue aussi,
Rien ne les empêche ; l'un fit chemin à l'autre.
Je soutiens qu'il en est ainsi
De votre empereur et du nôtre.

XIII

Les Voleurs et l'Âne

Pour un âne enlevé deux voleurs se battaient :
L'un voulait le garder, l'autre le voulait vendre.
Tandis que coups de poing trottaient,
Et que nos champions songeaient à se défendre,
Arrive un troisième larron,
Qui saisit maître Aliborum.
*L'âne, c'est quelquefois une pauvre province,
Les voleurs sont tel et tel prince,
Comme le Transilvain, le Turc et le Hongrois.
Au lieu de deux j'en ai rencontré trois.
Il est assez de cette marchandise,*

e nul d
n quar
Et

On ne pe
Le
Malherbe
Ce
La louan
Les favo
Voyons c
Si
L'éloge d
Il trouva
Les père
Son père.
Ma

Le poète
Après en
Il se jette
De Casto
Que leur
Elève leu
Où ces fr
En
Fa
L'athlète
Ma
N'en don
Que Casto
Faites-vo
Je
Venez sou

*Le nul d'eux n'est souvent la province conquise :
 En quart voleur survient qui les accordé net
 En se saisissant du baudet.*

XIV

Simonide préservé par les dieux

On ne peut trop louer trois sortes de personnes .
 Les dieux, sa maîtresse et son roi.
 Malherbe le disait : j'y souscris quant à moi ;
 Ce sont maximes toujours bonnes.
 La louange chatouille et gagne les esprits :
 Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix.
 Voyons comme les dieux l'ont quelquefois payée.
 Simonide avait entrepris
 L'éloge d'un athlète, et, la chose essayée,
 Il trouva son sujet plein de récits tout nus.
 Les parents de l'athlète étaient gens inconnus ;
 Son père, un bon bourgeois ; lui, sans autre mérite :
 Matière infertile et petite.
 Le poète d'abord parla de son héros.
 Après en avoir dit ce qu'il en pouvait dire,
 Il se jette à côté, se met sur le propos
 De Castor et Pollux ; ne manque pas d'écrire
 Que leur exemple était aux lutteurs glorieux ;
 Elève leurs combats, spécifiant les lieux
 Où ces frères s'étaient signalés davantage ;
 Enfin l'éloge de ces dieux
 Faisait les deux tiers de l'ouvrage.
 L'athlète avait promis d'en payer un talent :
 Mais quand il le vit, le galant
 N'en donna que le tiers, et dit, fort franchement,
 Que Castor et Pollux acquittassent le reste ;
 Faites-vous contenter par ce couple céleste.
 Je vous veux traiter cependant.
 Venez souper chez moi ; nous ferons bonne vie ;

FABLES

Les conviés sont gens choisis,
 Mes parents, mes meilleurs amis ;
 Soyez donc de la compagnie.
 Simonide promet. Peut-être qu'il eut peur
 De perdre, outre son dû, le gré de sa louange.
 Il vient : l'on festine, l'on mange,
 Chacun étant en belle humeur,
 Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
 Deux hommes demandaient à le voir promptement.
 Il sort de table ; et la cohorte
 N'en perd pas un seul coup de dent.
 Ces deux hommes étaient les gémeaux de l'éloge ;
 Tous deux lui rendent grâce ; et, pour prix de ses vers,
 Ils l'avertissent qu'il déloge,
 Et que cette maison va tomber à l'envers.
 La prédiction en fut vraie,
 Un pilier manque ; et le plafond,
 Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
 Tombe sur le festin, brise plats et flacons,
 N'en fait pas moins aux échansons,
 Ce ne fut pas le pis ; car, pour rendre complète
 La vengeance due au poète,
 Une poutre cassa les jambes à l'athlète,
 Et renvoya les conviés
 Pour la plupart estropiés.
 La renommée eut soin de publier l'affaire :
 Chacun cria : Miracle ! On doubla le salaire
 Que méritaient les vers d'un homme aimé des dieux.
 • Il n'était fils de bonne mère
 Qui, les payant à qui mieux mieux,
 Pour ses ancêtres n'en fit faire.
*Je reviens à mon texte, et dis premièrement
 Qu'on ne saurait manquer de louer largement
 Les dieux et leurs pareils ; de plus, que Melpomène,
 Souvent sans déroger, trafique de sa peine ;
 Enfin, qu'on doit tenir notre art en quelque prix.
 Les grands se font honneur, dès-tors qu'ils nous font
 Judis l'Olympe et le Parnasse
 Étaient frères et bons amis. [grace :*

O M
 Vien
 La M
 Elle
 Que

N'ap

Il a c
 Cul-
 Je vi
 Ne v

Un p
 Sous
 Gémi
 Et ta
 Enfin
 Il me
 Quel
 En es
 Point

XV

La Mort et le Malheureux

Un malheureux appelait tous les jours

La Mort à son secours.

O Mort! lui disait-il, que tu me sembles belle!

Viens vite, viens finir ma fortune cruelle!

La Mort crut, en venant, l'obliger en effet,

Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.

Que vois-je! cria-t-il : ôtez-moi cet objet!

Qu'il est hideux! que sa rencontre

Me cause d'horreur et d'effroi!

N'approche pas, ô Mort! ô Mort, retire-toi!

Mécénas fut un galant homme :

Il a dit quelque part : *Qu'on me rende impotent,*

Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme

Je vive, c'est assez, je suis plus que content,

Ne viens jamais, ô Mort! on t'en dit tout autant.

XVI

La Mort et le Bûcheron

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,

Sous le faix du fagot, aussi bien que des ans,

Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,

Et tâchait de gagner sa chaumière enfumée.

Enfin, n'en pouvant plus d'efforts et de douleur,

Il met bas son fagot, il songe à son malheur.

Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?

En est-il un plus pauvre en la machine ronde?

Point de pain quelquefois, et jamais de repos :

Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
 Les créanciers et la corvée
 Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
 Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
 Lui demande ce qu'il faut faire,
 C'est, dit-il, afin de m'aider
 A recharger ce bois : tu ne tarderas guère.

*Le trépas vient tout guérir,
 Mais ne bougeons d'où nous sommes.
 PLUTÔT SOUFFRIR QUE DE MOURIR
 C'est la devise des hommes.*

XVII

Le Renard et la Cigogne

Compère le renard se mit un jour en frais,
 Et retint à dîner commère la cigogne.
 Le régal fut petit et sans beaucoup d'appâts :
 Le galant, pour toute besogne,
 Avait un brouet clair ; il vivait chichement.
 Ce brouet fut servi par lui sur une assiette :
 La cigogne au long bec n'en put attraper miette,
 Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
 Pour se venger de cette tromperie,
 A quelque temps de là, la cigogne le prie.
 Volontiers, lui dit-il ; car avec mes amis
 Je ne fais point cérémonie.
 A l'heure dite, il courut au logis
 De la cigogne son hôtesse,
 Loua très fort sa politesse,
 Trouva le dîner cuit à point :
 Bon appétit surtout, renards n'en manquent point.
 Il se réjouissait à l'odeur de la viande
 Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
 On servit, pour l'embarrasser,

En un vase à long col et d'étroite embouchure,
 Le bec de la cigogne y pouvait bien passer;
 Mais le museau du sire était d'autre mesure.
 Il lui fallut à jeun retourner au logis,
 Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
 Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

*Trompeur, c'est pour vous que j'écris :
 Attendez-vous à la pareille*

XVIII

L'Enfant et le Maître d'école

Dans ce récit je prétends faire voir
 D'un certain sot la remontrance vaine.
 Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir,
 En badinant sur les bords de la Seine.
 Le ciel permit qu'un saule se trouva,
 Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
 S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
 Par cet endroit passe un maître d'école.
 L'enfant lui crit : Au secours ! je péris !
 Le magister, se tournant à ses cris,
 D'un ton fort grave, à contre temps s'avise
 De le tancer : Ah ! le petit babouin !
 Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise !
 Et puis, prenez de tels fripons le soin !
 Que les parents sont malheureux, qu'il faille
 Toujours veiller à semblable canaille,
 Qu'ils ont de maux ! et que je plains leur sort !
 Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.

*Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
 Tout babillard, tout censeur, tout pédant,
 Se peut connaître au discours que s'avance.
 Chacun des trois fait un peuple fort grand.*

*Le créateur en a béni l'engeance.
 En toute affaire ils ne font que sonner
 Au moyen d'exercer leur langue.
 Eh! mon ami, tire-moi de danger;
 Tu seras après ta harangue*

XIX

Le Coq et la Perle

*Un jour un coq détourna
 Une perle, qu'il donna
 Au beau premier lapidaire.
 Je la crois fine, dit-il;
 Mais le moindre grain de mil
 Serait bien mieux mon affaire.
 Un ignorant hérita
 D'un manuscrit, qu'il porta
 Chez son voisin le libraire.
 Je crois, dit-il, qu'il est bon;
 Mais le moindre ducaton
 Serait bien mieux mon affaire.*

XX

Les Frelons et les Mouches à miel

A l'œuvre on connaît l'artisan.

*Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent :
 Des frelons les réclamèrent ;
 Des abeilles s'opposant,
 Devant certaine guepe on traduisit la cause.*

Il était malaisé de décider la chose :
 Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons
 Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,
 De couleur fort tannée, et tels que les abeilles,
 Avaient longtemps paru. Mais quoi ! dans les frelons
 Ces enseignes étaient pareilles.

La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,
 Fit enquête nouvelle, et, pour plus de lumière,

Entendit une fourmilière.
 Le point n'en put être éclairci.

De grâce, à quoi bon tout ceci ?

Dit une abeille fort prudente.

Depuis tantôt six mois que l'affaire est pendante,

Nous voici comme aux premiers iours :

Pendant cela le miel se gâte.

Il est temps désormais que le juge se hâte :

N'a-t-il point assez léché l'ours ?

Sans tant de contredits et d'interlocutoires,

Et de fatras, et de grimoires,

Travaillons, les frelons et nous :

On verra qui sait faire, avec un suc si doux,

Des cellules si bien bâties.

Le refus des frelons fit voir

Que cet art passait leur savoir,

Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Pisot à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès !

Que des Turcs, en cela, l'on suivît la méthode !

Le simple sens commun nous tiendrait lieu de code ;

Il ne faudrait point tant de frais.

Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,

On nous mine par des longueurs :

On fait tant, à la fin, que l'huître est pour le juge,

Les écailles pour les plaideurs.

XXI

Le Chêne et le Roseau.

Le chêne un jour dit au roseau :
 Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
 Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;
 Le moindre vent qui, d'aventure,
 Fait rider la face de l'eau
 Vous oblige à baisser la tête ;
 Cependant que mon front, au Caucase pareil,
 Non content d'arrêter les rayons du soleil,
 Brave l'effort de la tempête.
 Tout vous est aquillon, tout me semble zéphir ;
 Encore si vous naissiez à l'abri du feuillage
 Dont je couvre le voisinage,
 Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
 Je vous défendrais de l'orage :
 Mais vous naissez le plus souvent
 Sur les humides bords du royaume du vent.
 La nature envers vous me semble bien injuste.
 Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
 Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci.
 Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;
 Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici,
 Contre leurs coups épouvantables,
 Résisté sans courber le dos ;
 Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
 Du bout de l'horizon accourt avec furie
 Le plus terrible des enfants
 Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
 L'arbre tient bon, le roseau plie.
 Le vent redouble ses efforts,
 Et fait si bien qu'il déracine
 Celui de qui la tête au ciel était voisine,
 Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts ;

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE SECOND

I

Contre ceux qui ont le goût difficile

Quand j'aurais, en naissant, reçu de Calliope
Les dons qu'à ses amants cette muse a promis,
Je les consacrerai aux mensonges d'Esopé,
Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse,
Que de savoir orner toutes ces fictions.

On peut donner du lustre à leurs inventions ;
On le peut ; je l'essaie ; un plus savant le fasse.
Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau
J'ai fait parler le loup et répondre l'agneau ;
J'ai passé plus avant : les arbres et les plantes
Sont devenus, chez moi, créatures parlantes.

Qui ne prendrait ceci pour un enchantement ?

Vraiment, me diront nos critiques,

Vous parlez magnifiquement

De cinq ou six contes d'enfant.

Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques
Et d'un style plus haut ? En voici. Les Troyens,
Après dix ans de guerre autour de leurs murailles
Avaient lassé les Grecs, qui, par mille moyens,
Par mille assauts, par cent batailles,

N'avaient pu mettre à bout cette fière cité,
Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,
D'un rare et nouvel artifice,

Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse,
Le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux,
Que ce colosse monstrueux

Avec leurs escadrons devait porter dans Troie,
Livrant à leur fureur ses dieux mêmes en proie :
Stratagème inouï, qui des fabricateurs

Paya la constance et la peine...

C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs,
La période est longue, il faut reprendre haleine,

Et puis votre cheval de bois;

Vos héros avec leurs phalanges,

Ce sont des contes plus étranges

Qu'un renard qui cajole un corbeau sur sa voix :
De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut style.

Bh bien ! baissions d'un ton. La jalouse Amarylle

Songeait à son Alcipe, et croyait de ses soins

N'avoir que ses moutons et son chien pour témoins.

Tircis, qui l'aperçut, se glisse entre les saules;

Il entend la bergère adressant ces paroles

Au doux zéphyre, et le priant

De les porter à son amant...

Je vous arrête à cette rime,

Dira mon censeur à l'instant;

Je ne la tiens pas légitime,

Ni d'une assez grande vertu :

Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte.

Maudit censeur : te tairas-tu ?

Ne saurais-je achever mon conte ?

C'est un dessein très dangereux

Que d'entreprendre de te plaire.

Les délicats sont malheureux,

Rien ne saurait les satisfaire.

II

Conseil tenu par les Rats

Un chat, nommé Rodillardus,
Faisait des rats telle déconfiture,
Que l'on n'en voyait presque plus,

Tant il en avait mis dedans la sépulture.
 Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son tron,
 Ne trouvait à manger que le quart de son souf ;
 Et Rodilard passait, chez la gent misérable,
 Non pour un chat, mais pour un diable.

Or, un jour, qu'au haut et au loin

Le galant alla chercher femme,

Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,
 Le demeurant des rats tint chapitre en un coin
 Sur la nécessité présente

Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente,

Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,

Attacher un grelot au cou de Rodilard,

Qu'ainsi, quand il irait en guerre,

De sa marche avertis, ils s'enfuiraient sous terre ;
 Qu'il n'y avait que ce moyen.

Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen :

Chose ne leur parut à tous plus salutaire.

La difficulté fut d'attacher le grelot.

L'un dit : Je n'y vais point, je ne suis pas si sot ;

L'autre : Je ne saurais. Si bien que sans rien faire

On se quitta. J'ai maints chapitres vus,

Qui pour néant se sont ainsi tenus,

Chapitre, non de rats, mais chapitre de moines,

Voire chapitre de chanoines.

Ne faut-il que délibérer,

La cour en conseillers foisonne ;

Est-il besoin d'exécuter,

L'on ne rencontre plus personne.

III

Le Loup plaidant contre le Renard, par-devant
 le Singe

Un loup disait que l'on l'avait volé :
 Un renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,

Pour ce prétendu vol par lui fut appelé.
 Devant le singe il fut plaidé,
 Non point par avocats, mais par chaque partie.
 Thémis n'avait point travaillé,
 De mémoire de singe, à fait plus embrouillé.
 Le magistrat suait en son lit de justice.
 Après qu'on eut bien contesté,
 Répliqué, crié, tempêté,
 Le juge, instruit de leur malice,
 Leur dit : Je vous connais de longtems, mes amis,
 Et tous deux vous paierez l'amende :
 Car toi, loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris,
 Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande.
*Le juge prétendait qu'à tort et à travers
 On ne saurait manquer condamnant un pervers.*

IV

Les Deux Taureaux et la Grenouille

Deux taureaux combattaient à qui posséderait
 Une génisse avec l'empire.
 Une grenouille en soupirait.
 Qu'avez-vous ? se mit à lui dire
 Quelqu'un du peuple coassant.
 Eh ! ne voyez-vous pas, dit-elle,
 Que la fin de cette querelle
 Sera l'exil de l'un ; que l'autre, le chassant,
 Le fera renoncer aux campagnes fleuries ?
 Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies ;
 Viendra dans nos marais régner sur les roseaux ;
 Et, nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,
 Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
 Du combat qu'a causé madame la génisse.
 Cette crainte était de bon sens.
 L'un des taureaux en leur demeure

S'all. cachèr à leurs dépens :
Il en écrasait vingt par heure.

*Hélas ! on voit que de tous temps
Les petits ont pâti des sottises des grands.*

V

La Chauve-Souris et les deux Belettes

Une chauve-souris donna tête baissée
Dans un nid de belette ; et, sitôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les souris de longtemps courroucée
Pour la dévorer accourut.

Quoi ! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a taché de me nuire !

N'êtes-vous pas souris ? Parlez sans fiction,
Oui, vous l'êtes, ou je ne suis pas belette.

Pardonnez-moi, dit la pauvrete,
Ce n'est pas ma profession.

Moi, souris ! des méchants vous ont dit ces nouvelles,

Grâce à l'auteur de l'univers,
Je suis oiseau ; voyez mes ailes :

Vive la gent qui fend les airs !
Sa raison plut, et sembla bonne.

Elle fait si bien qu'on lui donne
Liberté de se retirer.

Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément se va fourrer.

Chez une autre belette aux oiseaux ennemi.
La voilà derechef en danger de sa vie.

La dame du logis avec son long museau
S'en allait la croquer en qualité d'oiseau,

Quand elle protesta qu'on lui faisait outrage :
Mais, pour telle passer ! Vous n'y regardez pas,

Qui fait l'oiseau ? C'est le plumage.

Je suis souris, vivent les rats !

Jupiter confondent les chats!
 Par cette adroite répartie
 Elle sauva deux fois sa vie.

*Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe changeants,
 Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue.*

*Le sage dit, selon les gens :
 Vive le roi ! vive la ligue !*

VI

L'Oiseau blessé d'une flèche

Mortellement atteint d'une flèche empennée,
 Un oiseau déplorait sa triste destinée,
 Et disait, en couffrant un surcroît de douleur:
 Faut-il contribuer à son propre malheur!

Cruels humains, vous tirez de nos ailes
 De quoi faire voler ces machines mortelles !
 Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié :
 Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre !

*Des enfants de Japhet toujours une moitié
 Fournira des armes à l'autre.*

VII

La Lice et sa compagne

Une lice étant sur son terme,
 Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
 Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent
 De lui prêter sa hutte, où la lice s'enferme.
 Au bout de quelque temps, sa compagne revient,
 La lice lui demande encore une quinzaine ;
 Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu'à peine,

Pour faire court, elle l'obtient.
 Ce second terme échu, l'autre lui redemande
 Sa maison, sa chambre, son lit.
 La lice cette fois montre les dents, et dit :
 Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
 Si vous pouvez nous mettre hors.
 Ses enfants étaient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchants toujours on le regrette :
 Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
 Il faut que l'on en vienne aux coups,
 Il faut plaider ; il faut combattre.
 Laissez-leur prendre un pied chez vous,
 Ils en auront bientôt pris quatre.

VIII

L'Aigle et l'Éscarbot

L'aigle donnait la chasse à maître Jean lapin,
 Qui droit à son terrier s'enfuyait au plus vite.
 Le trou de l'escarbot se rencontre en chemin ;
 Je laisse à penser si ce gîte
 Était sûr : mais où mieux ? Jean lapin s'y blottit.
 L'aigle fondant sur lui nonobstant cet asile,
 L'escarbot intercède, et dit :
 Princesse des oiseaux, il vous est fort facile
 D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux ;
 Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie ;
 Et puisque Jean lapin vous demande la vie,
 Donnez-la-lui, de grâce, ou l'ôtez à tous deux !
 C'est mon voisin, c'est mon compère.
 L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
 Choque de l'aile l'escarbot,
 L'étourdit, l'oblige à se taire,
 Enlève Jean lapin. L'escarbot indigné,
 Vole au nid de l'oiseau, fracasse, en son absence,

Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance;
Pas un seul ne fut épargné.

L'aigle étant de retour, et voyant ce ménage,
Remplit le ciel de cris, et, pour comble de rage,
Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain; sa plainte au vent se perd.
Il fallut pour cet an, vivre en mère affligée.
L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
L'escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le tour
La mort de Jean lapin derechef et vengée.
Le second d'auil fut tel, que l'écho de ces bois
N'en dormit de plus de six mois.

L'oiseau qui porte Ganimède

Du monarque des dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son giron ses œufs, et croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu; que, pour ses intérêts,
Jupiter se verra contraint de les défendre:

Hardi qui les irait là prendre;

Aussi ne les y prit-on pas.

Leur ennemi changea de note,

Sur la robe du dieu fit tomber une crotte:

Le dieu, la secouant, jeta les œufs en bas.

Quand l'aigle sut l'inadvertance.

Elle menaça Jupiter

D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert,

De quitter toute dépendance,

Avec mainte autre extravagance.

Le pauvre Jupiter se tut.

Devant son tribunal l'escarbot comparut,
Fit sa plainte, et conta l'affaire.

On fit entendre à l'aigle enfin qu'elle avait tort.

Mais, les deux ennemis ne voulant point d'accord,

Le monarque des dieux s'avisa, pour bien faire,

De transporter le temps où l'aigle fait l'amour

En une autre saison, quand la race escarbotte,

Est en quartier d'hiver, et, comme la marmotte,
Se cache, et ne voit point le jour.

Le Lion et le Moucheron

Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre !
 C'est en ces mots que le lion
 Parlait un jour au moucheron.
 L'autre lui déclara la guerre.
 Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
 Me fasse peur ni me soucie ?
 Un bœuf est plus puissant que toi ;
 Je le mène à ma fantaisie.
 A peine il achevait ces mots,
 Que lui-même il sonna la charge,
 Fut le trompette et le héros.
 Dans l'abord il se met au large ;
 Puis prend son temps, fond sur le cou
 Du lion, qu'il rend presque fou.
 Le quadrupède écume, et son œil étincelle ;
 Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ ;
 Et cette alarme universelle
 Est l'ouvrage d'un moucheron.
 Un avorton de mouche en cent lieux le harcèle,
 Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
 Tantôt entre au fond du naseau.
 La rage alors se trouve à son faite montée.
 L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
 Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
 Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
 Le malheureux lion se déchire lui-même,
 Fait raisonner sa queue à l'entour de ses flancs,
 Bat l'air, qui n'en peut mais ; et sa fureur extrême
 La fatigué, l'abat, le voilà sur les dents.
 L'insecte du combat se retire avec gloire :
 Comme il sonne la charge, il sonne la victoire,
 Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin

L'embuscade d'une araignée;
 Il y rencontre aussi sa fin.
 Quelle chose par-là nous peut-être enseignée?
 J'en vois d'eux, dont l'une est qu'*entre nos ennemis.*
Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire
Qui périt pour la moindre affaire.

X

L'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel

Un ânier, son sceptre à la main,
 Menait, en empereur romain,
 Deux coursiers à longues oreilles.
 L'un, d'éponges chargé marchait comme un *courcier*,
 Et l'autre, se faisant prier,
 Portait, comme on dit, les bouteilles :
 Sa charge était de sel. Nos gaillards pèlerins,
 Par monts, par vaux et par chemins,
 Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
 Et fort empêchés se trouvèrent.
 L'ânier, qui tous les jours traversait ce *gué-là*,
 Sur l'âne à l'éponge monta,
 Chassa devant lui l'autre bête,
 Qui, voulant en faire à sa tête,
 Dans un trou se précipita,
 Revint sur l'eau, puis échappa ;
 Car, au bout de quelques nagées,
 Tout son sel se fondit si bien,
 Que le baudet n'eût senti rien
 Sur ses épaules soulagées.
 Camarade épongier prit exemple sur lui,
 Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui.
 Voilà mon âne à l'eau ; jusqu'au col il se plonge.
 Lui, le conducteur et l'éponge,
 Tous trois burent d'autant : l'ânier et le grison



Conseil tenu par les Rats

(page 28.)



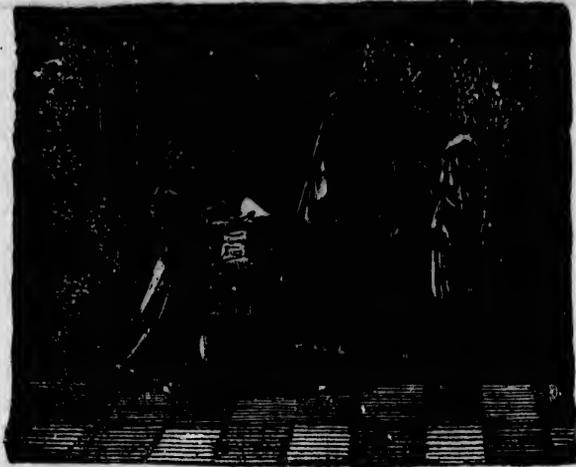
Les Deux Taureaux et la Grenouille

(page 30.)



L'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel

(page 36.)



Testament expliqué par Esope

(page 46.)

Que

Quel
C'est

Il faut

On a s

De cett

T

I

Un rat

Le roi

Montra

C

Q

Q

Cependa

C

Dont ses

Sire rat

Qu'une n

Pe

Fo

LIVRE II

Firent à l'éponge raison.
Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'âne, succombant ne put gagner le bord,
L'ânier l'embrassait, dans l'attente)
D'une prompte et certaine mort.
Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe;
C'est assez qu'on ait vu par-là qu'il ne faut point
*Agir chacun de même sorte.
J'en voulais venir à ce point.*

XI

Le Lion et le Rat

*Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.*
De cette vérité deux fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde.
Entre les pattes d'un lion,
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire ?
Cependant il advint qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rets
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents,
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.
*Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.*

XII

La Colombe et la Fourmi

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.
Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe,
Quand sur l'eau se penchant une fourmi y tombe;
Et dans cet océan l'on eût vu la fourmi
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.

La colombe aussitôt usa de charité :

Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la fourmi arrive.

Elle se sauve. Et là-dessus

Passa un certain croquant qui marchait les pieds nus.
Ce croquant, par hasard, avait une arbalète.

Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,

Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,

La fourmi le pique au talon.

Le vilain retourne la tête :

La colombe l'entend, part, et tire de long.
Le souper du croquant avec elle s'envole ;

Point de pigeon pour une obole.

XIII

L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits

Un astrologue un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit : *Pauvre bête,*
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête ?

Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.

Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,

Il en est peu qui fort souvent
Ne se plaise d'entendre dire

Qu'a
Mais
Qu'es

De l'a

De cel
Qui le
Aurait
Ce que
A quel
De ceu
Pour n
Nous r
Et, cau
Les cor
C'est er
Le firm

Tous le
Sans qu
Que la
D'amene
De vers
Du reste
Ce train

Cl

Quitt

Emmene
Vous ne
Je m'emp
De ce sp
Outre la
C'est l'im
Ce
So

Qu'au livre du Destin les mortels peuvent lire.

Mais ce livre qu'Homère et les siens ont chanté,

Qu'est-ce, que le hasard parmi l'antiquité,
Et parmi nous, la Providence?

Or du hasard il n'est point de science :

S'il en était, on aurait tort

De l'appeler hasard, ni fortune, si sort ;

Toutes choses très-incertaines.

Quant aux volontés souveraines

De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,

Qui les sait, que lui seul ? Comment lire en son sein ?

Aurait-il imprimé sur le front des étoiles

Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ?

A quelle utilité ? Pour exercer l'esprit

De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit ?

Pour nous faire éviter des maux inévitables ?

Nous rendre, dans les biens, des plaisirs incapables ?

Et, causant du dégoût pour ces biens prévenus,

Les convertir en maux devant qu'ils soient venus ?

C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.

Le firmament se meut, les astres font leur cours,

Le soleil nous luit tous les jours :

Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,

Sans que nous en puissions autre chose inférer

Que la nécessité de luire et d'éclairer,

D'amener les saisons, de mûrir les semences,

De verser sur les corps certaines influences.

Du reste, en quoi répond au sort toujours divers

Ce train toujours égal dont marche l'univers ?

Charlatans, faiseurs d'horoscope,

Quittez les cours des princes de l'Europe ;

Emmenez avec vous les souffleurs tout d'un temps,

Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.

Je m'emporte un peu trop ; revenons à l'histoire

De ce spéculateur qui fut contraint de boire.

Outre la vanité de son art mensonger,

C'est l'image de ceux qui bâillent aux chimères,

Cependant qu'ils sont en danger,

Soit pour eux, soit pour leurs affaires,

XIV

Le Lièvre et les Grenouilles

Un lièvre en son gîte songeait,
 (Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?)
 Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait :
 Cet animal est triste, et la crainte le ronge.

Les gens de naturel peureux
 Sont, disait-il, bien malheureux !

Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite :
 Jamais un plaisir pur ; toujours assauts divers.
 Voilà comme je vis : cette crainte maudite
 M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.
 Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.

Eh ! la peur se corrige-t-elle ?

Je crois même qu'en bonne foi
 Les hommes ont peur comme moi.

Ainsi raisonnait notre lièvre,

Et cependant faisait le guet.

Il était douteux, inquiet :

Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre,

Le mélancolique animal,

En rêvant à cette matière,

Entend un léger bruit : ce lui fut un signal

Pour s'enfuir devers sa tanière.

Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.

Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes,

Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.

Oh ! dit-il, j'en fais faire autant

Qu'on m'en fait faire ! Ma présence

Effraie aussi les gens ! Je mets Palarme au camp !

Et d'où me vient cette vaillance ?

Comment ! des animaux qui tremblent devant moi !

Je suis donc un foudre de guerre !

*Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre
 Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.*

Sur

Frère

Je vi

Je do

Ami,
Appr

De la

Ils vo

Je des

Adieu

Nous

Un

Car c'e

XV

Le Coq et le Renard

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois.

Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en quereile :
Paix générale cette fois.

Je viens te l'annoncer ; descends, que je t'embrasse ;
Ne me retarde point, de grâce ;

Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer,

Les tiens et toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaires ;

Nous vous y servirons en frères.

Faites-en les feux dès ce soir ;

Et cependant viens recevoir

Le baiser d'amour fraternelle.

Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais

Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle

Que celle

De cette paix ;

Et ce m'est une douce joie

De la tenir de toi. Je vois deux lévriers

Qui, je m'assure, sont courriers

Que pour ce sujet on envoie :

Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.

Je descends : nous pourrons nous entre-baiser tous.

Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire :

Nous nous réjouirons du succès de l'affaire

Un autre fois. Le galant aussitôt

Tire ses grègues, gagne au haut,

Mal content de son stratagème,

Et notre vieux coq en soi-même

Se mit à rire de sa peur,

Car c'est double plaisir de tromper un trompeur.

XVI

Le Corbeau voulant imiter l'Aigle

L'oiseau du Jupiter enlevant un mouton,
 Un corbeau, témoin de l'affaire,
 Et plus faible de reins, mais non pas moins glouton,
 En voulut sur l'heure autant faire.
 Il tourne à l'entour du troupeau,
 Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau,
 Un vrai mouton de sacrifice :
 On l'avait réservé pour la bouche des dieux.
 Gaillard corbeau disait, en le couvant des yeux :
 Je ne sais qui rut ta nourrice ;
 Mais ton corps me paraît en merveilleux état ;
 Tu me serviras de pâture.
 Sur l'animal bêlant, à ces mots, il s'abat.
 La moutonnière créature
 Pesait plus qu'un fromage, outre que sa toison
 Était d'une épaisseur extrême,
 Et mêlée à peu près de la même façon
 Que la barbe de Polyphème.
 Elle empêtra si bien les serres du corbeau,
 Que le pauvre animal ne put faire retraite :
 Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau,
 Le donne à ses enfants pour servir d'amusement.
 Il faut se mesurer ; la conséquence est nette :
*Mal prend aux volereaux de faire les voleurs ;
 L'exemple est un dangereux leurre ;
 Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs.
 Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.*

XVII

Le Paon se plaignant à Junon

Le paon se plaignait à Junon :
 Déesse, disait-il, ce n'est pas sans raison

Au li
 Fe

Oi
 Est-ce
 Toi q
 Un. ar

Une s

Tout a
 Nous v
 Les un
 Le fau

La car

Cesse d

Le roi d
 De g
 Le gibie
 Mais bea

P

Il

D

L'âne à

Que je me plains, que je murmure :
 Le chant dont vous m'avez fait don
 Déplait à toute la nature ;
 Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,
 Forme des sons aussi doux qu'éclatants,
 Est lui seul l'honneur du printemps.
 Junon lui répondit en colère :
 Oiseau jaloux, et qui devrais te taire,
 Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,
 Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
 Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies ;
 Qui te panades, qui déploies
 Une si riche queue, et qui semble à nos yeux
 La boutique d'un lapidaire ?
 Est-il quelque oiseau sous les cieux
 Plus que toi capable de plaire ?
 Tout animal n'a pas toutes propriétés.
 Nous vous avons donné diverses qualités :
 Les uns ont la grandeur et la force en partage ;
 Le faucon est léger, l'aigle plein de courage ;
 Le corbeau sert pour le présage ;
 La corneille avertit des malheurs à venir ;
 Tous sont contents de leur ramage.
 Cesse donc de te plaindre ; ou bien, pour te punir,
 Je t'ôterai ton plumage.

XVIII

Le Lion et l'Ane chassant

Le roi des animaux se mit un jour en tête
 De giboyer : il célébrait sa fête.
 Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,
 Mais beaux et bons sangliers, daims et cerfs bons et beaux.
 Pour réussir dans cette affaire,
 Il se servit du ministère
 De l'âne à la voix de Stentor.
 L'âne à messer le lion fit office de cor.

Le lion le posta, le couvrit de ramée,
 Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
 Les moins intimidés fuiraient de leur maison,
 Leur troupe n'était pas encore accoutumée
 A la tempête de sa voix ;
 L'air en retentissait d'un bruit épouvantable ;
 La frayeur saisissait les hôtes de ces bois ;
 Tous fuyaient, tous tombaient au piège inévitable
 Où les attendait le lion.

N'ai-je pas bien servi dans cette occasion ?
 Dit l'âne en se donnant tout l'honneur de la chasse ;
 Oui, reprit le lion, c'est bravement crié :
 Si je ne connaissais ta personne et ta race,
 J'en serais moi-même effrayé.
 L'âne, s'il eût osé, se fût mis en colère,
 Encor qu'on le raillât avec juste raison ;
 Car qui pourrait souffrir un âne fanfaron ?
 Ce n'est pas là leur caractère.

XIX

Testament expliqué par Esope

Si ce qu'on dit d'Esope est vrai,
 C'était l'oracle de la Grèce ;
 Lui seul avait plus de sagesse
 Que tout l'aréopage. En voici pour essai
 Une histoire des plus gentilles,
 Et qui pourra plaire au lecteur.
 Un certain homme avait trois filles,
 Toutes trois de contraire humeur :
 Une buveuse, une coquette,
 La troisième, avare parfaite.
 Cet homme, par son testament,
 Selon les lois municipales,
 Leur laissa tout son bien par portions égales,
 En donnant à leur mère tant,
 Payable quand chacune d'elles

Ne p

Cour

Ne po

L'affai

Y jette

De par

Voici, l

Il faut

Si mieu

D

La chose

E

L

La vaiss

L

Les escl

L'

Dans un

La maiso

Le

Les

Dans le t

Les

Val

Ne posséderait plus sa contingente part.
 Le père mort, les trois femmes
Courant au testament sans attendre plus tard.
 On le lit, on tâche d'entendre
 La volonté du testateur ;
Mais en vain : car comment comprendre
 Aussitôt que chacune sœur
Ne pourra plus sa part héréditaire,
 Si faudra payer sa mère ?
 Ce n'est pas un fort bon moyen,
 Pour payer que d'être sans bien.
 Que voulait donc dire le père ?
L'affaire est consultée, et tous les avocats,
 Après avoir tourné le cas
 En cent et cent mille manières,
Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus,
 Et conseillent aux héritières
 De partager le bien sans penser au surplus.
 Quant à la somme de la veuve,
Voici, leur dirent-ils ce que le conseil treuve :
 Il faut que chaque sœur se charge par traité
 Du tiers, payable à volonté,
Si mieux n'aime la mère en créer une rente,
 Dès le décès du mort courante.
La chose ainsi réglée, on composa trois lots,
 En l'un, les maisons de bouteille,
 Les buffets dressés sous la treille,
La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
 Les magasins de Malvoisie,
Les esclaves de bouche, et, pour dire en deux mots,
 L'attirail de la goinfrerie ;
Dans un autre, celui de la coquetterie,
La maison de la ville, et les meubles exquis,
 Les eunuques et les coiffeuses,
 Et les brodeuses,
 Les bijoux, les robes de prix ;
Dans le troisième lot, les fermes, le ménage,
 Les troupeaux et le pâturage,
Vaiets et bêtes de labour.

Ces lots faits, on jugea que le sort pourrait faire
 Que peut-être pas une sœur
 N'aurait ce qui lui pourrait plaire.
Ainsi chacune prit son inclination.
 Le tout à l'estimation.
 Ce fut dans la ville d'Athènes
 Que cette rencontre arriva.
 Petits et grands, tout approuva
 Le partage et le choix : Esope seul trouva
 Qu'après bien du temps et des peines
 Les gens avaient pris justement
 Le contre-pied du testament.
 Si le défunt vivait, disait-il, que l'Attique
 Aurait de reproches de lui !
 Comment ! ce peuple, qui se pique
 D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,
 A si mal entendu la volonté suprême
 D'un testateur ! Ayant ainsi parlé,
 Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré :
 Rien qui pût être convenable,
 Partant rien aux sœurs d'agréable ;
 A la coquette, l'attirail
 Qui suit les personnes buveuses ;
 La biberonne eut le bétail ;
 La ménagère eut les coiffeuses.
 Tel fut l'avis du Phrygien,
 Alléguant qu'il n'était moyen
 Plus sûr pour obliger ces filles
 A se défaire de leur bien ;
Qu'elles se marieraient dans de bonnes familles
 Quand on leur verrait de l'argent ;
 Paieraient leur mère tout comptant ;
Ne possèderaient plus les effets de leur père :
 Ce que disait le testament.
Le peuple s'étonna comme il se pouvait faire
Qu'un homme seul eût plus de sens
Qu'une multitude de gens.

L'inventi
 Nous dev
 Mais ce
 Que les
 La feinte
 Tous les
 Je t'en ve
 Autrefois
 Ces deux
 Disciples
 Se rencor
 (Comme il
 Racan cor
 Vous qui
 Qui par to
 Et que rie
 A quoi me
 Vous conn
 Dois-je da
 Prendre en
 Tout au m
 La guerre
 Si je sui va
 Mais j'ai le

LIVRE TROISIÈME

I

Le Meunier, son Fils et l'Âne

A. M. D. M.

L'invention des arts étant un droit d'aïnesse,
Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce ;
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte est un pays plein de terres désertes ;
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins
(Comme ils se confiaient leurs pensées et leurs soins),
Racan commence ainsi : Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ses degrés avez déjà passé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé,
A quoi me résoudrai-je ? Il est temps que j'y pense.
Vous connaissez mon bien, mon talent, ma naissance -
Dois-je dans la province établir mon séjour ?
Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour ?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivais mon goût, je saurais où buter ;
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple à contenter.

Malherbe là-dessus : Contenter tout le monde !
Ecoutez ce récit avant que je réponde.
J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Allaient vendre leur âne un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit ;
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre !
Pauvre gens ! idiots ! couple ignorant et rustre !
Le premier qui les vit de rire s'éclata :
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.
Le meunier, à ces mots, connaît son ignorance,
Il met sur pieds sa bête, et la fait détalier.
L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure ;
Il fait monter son fils, il suit ; et, d'aventure,
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
Oh là ! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise !
C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.
Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter.
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte ;
Quand trois filles passant, l'une dit : C'est grand'honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.
Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge :
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit : Ces gens sont fous !
Le beudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups,
Eh quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.

Parbleu
 Qui pr
 Essayo
 Nous e
 L'âne s
 Un qui
 Que ba
 Qui de
 Je cons
 Ils use
 Nicolas
 Il mon
 Beau tr
 Je suis
 Mais qu
 Qu'on d
 J'en veu

Quant d
 Allez, v
 Prenez
 Les gens

Je
 A
 A
 M

S'il a que
 De trava
 Chacun d
 Sans rien
 Il faudrai
 Nous suon
 Et pour q

Parbleu ! dit le meunier, est bien fou du cerveau
 Qui prétend contenter tout le monde et son père.
 Essayons toutefois si, par quelque manière,
 Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux :
 L'âne se prélassant marche seul devant eux.
 Un quidam les rencontre, et dit : Est-ce la mode
 Que baudet aille à l'aise, et meunier s'incommode ?
 Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?
 Je conseille à ces gens de le faire enchasser.
 Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne.
 Nicolas, au rebours ; car, quand il va voir Jeanne,
 Il monte sur sa bête ; et la chanson le dit.
 Beau trio de beaudets ! Le meunier repartit :
 Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;
 Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
 Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
 J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.

*Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince,
 Allez, venez, courez, demeurez en province ;
 Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement,
 Les gens en parleront, n'en doutez nullement.*

II

Les Membres et l'Estomac

Je devais par la royauté
 Avoir commencé mon ouvrage,
 A la voir d'un certain côté,
 Messer Gaster en est l'image,
 S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.
 De travailler pour lui les membres se lassant,
 Chacun d'eux résolu de vivre en gentilhomme,
 Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
 Il faudrait, disaient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
 Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme ;
 Et pour qui ? Pour lui seul : nous n'en profitons pas ;

Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chômions; c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre.
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,

Les bras d'agir, les jambes de marcher.
Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont il se repentirent :
Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur ;
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur ;
Chaque membre en souffrit ; les forces se perdirent.

Par ce moyen les mutins virent
Que celui qu'ils croyaient oisif et paresseux,
A l'intérêt commun contribuait plus qu'eux.

*Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale.
Elle reçoit et donne, et la chose est égale.
Tout travaille pour elle, et réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.*

*Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
Enrichit le marchand, gage le magistrat,
Maintient le laboureur, donne paie au soldat,
Distribue en cent lieux ses grâces souveraines,
Entretient seule tout l'état.*

Ménénius le sut bien dire.

La commune s'allait séparer du sénat,
Des mécontents disaient qu'il avait tout l'empire,
Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité ;
Au lieu que tout le mal était de leur côté,
Les tributs, les impôts, les fatigues de guerres.
Le peuple hors des murs était déjà posté,
La plupart s'en allaient chercher une autre terre.

Quand Ménénius leur fit voir
Qu'ils étaient aux membres semblables,
Et, par cet apologue, insigne entre les fables,
Les ramena dans leur devoir.

Un l

Crut

Il s'h

Il aur
« C'esEt ses
Guillo
GuilloSon ch
La pluEt, por
Il voulIl ne p
Le ton

Toujour

III

Le Loup devenu berger

Un loup, qui commençait d'avoir petite part
 Aux brebis de son voisinage,
 Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard,
 Et faire un nouveau personnage.
 Il s'habille en berger, endosse un hoqueton,
 Fait sa houlette d'un bâton,
 Sans oublier la cornemuse.
 Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
 Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
 « C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »
 Sa personne étant ainsi faite,
 Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
 Guillot le sycophante approche doucement.
 Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette.
 Dormait alors profondément ;
 Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette ;
 La plupart des brebis dormaient pareillement.
 L'hypocrite les laissa faire ;
 Et, pour pouvoir mener vers son fort les brebis,
 Il voulut ajouter la parole aux habits,
 Chose qu'il croyait nécessaire ;
 Mais cela gâta son affaire :
 Il ne put du pasteur contrefaire la voix.
 Le ton dont il parla fit retentir les bois,
 Et découvrit tout le mystère.
 Chacun se réveille à ce son,
 Les brebis, le chien, le garçon.
 Le pauvre loup, dans cet esclandre,
 Empêché par son hoqueton,
 Ne put ni fuir ni se défendre.
 Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.
 Quiconque est loup, agisse en loup :
 C'est le plus certain de beaucoup.

IV

Les Grenouilles qui demandent un Roi

Les grenouilles, se lassant
 De l'état démocratique (1),
 Par leurs clameurs firent tant
 Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique (2).
 Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique.
 Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
 Que la gent marécageuse,
 Gens fort sotts et fort peureuse,
 S'alla cacher sous les eaux,
 Dans les joncs, dans les roseaux,
 Dans les trous du marécage,
 Sans oser de longtemps regarder au visage
 Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.
 Or c'était un soliveau,
 De qui la gravité fit peur à la première
 Qui, de le voir s'aventurant,
 Osa bien quitter sa tanière :
 Elle approcha, mais en tremblant.
 Une autre la suivit, une autre en fit autant :
 Il en vint une fourmilière ;
 Et leur troupe à la fin se rendit familière
 Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
 Le bon sire le souffre, et se tient toujours coi (3).
 Jupin en a bientôt la cervelle rompue :
 Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue.
 Le monarque des dieux leur envoie une grue,
 Qui les croque, qui les tue,
 Qui les gobe à son plaisir :
 Et grenouilles de se plaindre,
 Et Jupin de leur dire : Et quoi ! votre désir
 A ses lois croit-il nous asteindre ?
 Vous avez dû premièrement
 Garder votre gouvernement ;

Mais,
Que v

(1) C
(2) A
(3) I

Capita
Avec s
Celui-
L'autr
La soi

Après
Le re
Ce n'e
Lève t
Mets-l

Par ma

Le ren

Si le c
Autant

**Mais, ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire
Que votre premier roi fut débonnaire et doux.**

*De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire.*

(1) Où le peuple gouverne.

(2) Au gouvernement d'un seul : empereur, roi, etc.

(3) Immobile, de QUIRUS.

V

Le Renard et le Bouc

Capitaine renard allait de compagnie
Avec son ami bouc des plus haut encornés
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez ;
L'autre était passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits :
Là, chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le renard dit au bouc : Que ferons-nous, compère ?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut et tes cornes aussi,
Mets-les contre le mur ; le long de ton échine
Je grimperai premièrement,
Puis sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t'en tirerai.
Par ma barbe ! dit l'autre, il est bon, et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue.
Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.
Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton.

Tu n'aurais pas, à la légère,
 Descendu dans ce puits. Or, adieu, j'en suis hors ;
 Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts ;
 Car, pour moi, j'ai certaine affaire
 Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.
En toute chose il faut considérer la fin.

VI

L'Aigle, la Laie et la Chatte

L'aigle avait ses petits au haut d'un arbre creux,
 La laie au pied, la chatte entre les deux ;
 Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,
 Mères et nourrissons faisaient leur tripotage.
 La chatte détruisit par sa fourbe l'accord :
 Elle grimpa chez l'aigle, et lui dit : Notre mort
 (Au moins de nos enfants, car c'est tout un aux mères)
 Ne tardera possible guères.
 Voyez-vous à nos pieds fourir incessamment
 Cette maudite laie, et creuser une mine ?
 C'est pour déraciner le chêne assurément,
 Et de nos nourrissons attirer la ruine :
 L'arbre tombant, il seront dévorés ;
 Qu'ils s'en tiennent pour assurés.
 S'il m'en restait un seul, j'adoucirais ma plainte.
 Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
 La perfide descend tout droit
 A l'endroit
 Où la laie était en gésine.
 Ma bonne amie et ma voisine,
 Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis :
 L'aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.
 Obligez-moi de n'en rien dire :
 Son courroux tomberait sur moi.
 Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,
 La chatte en son trou se retire.

LIVRE III

L'aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
De ses petits ; la laie encore moins :
Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins,
Ce doit être celui d'éviter la famine.

À demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine,
Pour secourir les siens dedans l'occasion :

L'oiseau royal, en cas de mine,

La laie, en cas d'irruption.

La faim détruisit tout ; il ne resta personne
De la gent marcassine et de la gent aiglonne
Qui n'allât de vie à trépas :

Grand renfort pour messieurs les chats.

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse
Par sa pernicieuse adresse !

Des malheurs qui sont sortis

De la boîte de Pandore,

Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
C'est le fourbe, à mon avis.

VII

L'Ivrogne et sa femme

Chacun a son défaut, où toujours il revient :
Honte ni peur ni remède.

Sur ce propos d'un conte il me souvient ;
Je ne dis rien que je n'appuie

De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus
Altérait sa santé, son esprit et sa bourse :

Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course
Qu'ils sont au bout de leurs écus.

Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avait laissé ses sens au fond d'une bouteille,

Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.

Là, les vapeurs du vin nouveau

Cuvèrent à loisir. A son réveil, il trouve

L'attirail de la mort à l'entour de son corps,

FABLES

Un luminaire, un drap des morts.
Oh ! dit-il ? qu'est ceci ? Ma femme est-elle veuve ?
Là-dessus son épouse, en habit d'Alecton,
Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa bière,
Lui présente un chaudeau propre pour Lucifer.
L'époux alors ne doute en aucune manière
Qu'il ne soit citoyen d'enfer.
Quelle personne es-tu ? dit-il à ce fantôme.
La cellérierne du (1) royaume
De Satan, reprit-elle, et je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire.
Le mari repart, sans songer :
Tu ne leur portes point à boire ?

(1) Celle qui a soin des provisions.

VIII

La Goutte et l'Araignée

Quand l'enfer eut produit la goutte et l'araignée,
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée
Egalement à redouter.
Or avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces cases étroites,
Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés ?
Je me suis proposé d'en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux bûchettes ;
Accommodez-vous, ou tirez.
Il n'est rien, dit l'araignée, aux cases qui me plaisent.
L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
De ces gens nommés médecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,
S'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,
Disant : Je ne crois pas qu'en ce poste je chôme.



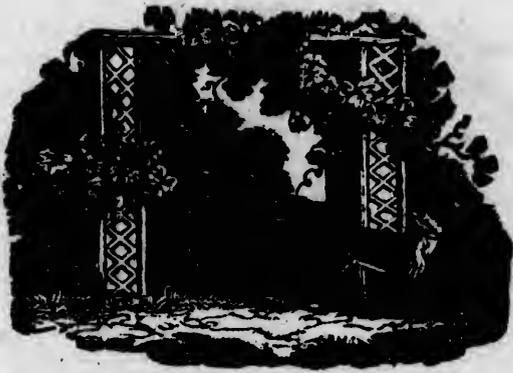
Le Meunier, son Fils et l'Ane

(page 49.)



Le Loup et la Cigogne

(page 61.)



Le Renard et les Raisins

(page 62.)



Le Cygne et le Cuisinier

(page 63.)

Ni q

L'ar
Com
Trav

Une
Autr
Le p

Il va

Son l
Tant

Oh! j
Chan
Elle l
Point
La go

Catap
De fai
L'une
Et fit

Un es

Ni que d'en déloger et faire mon paquet
Jamais Hippocrate me somme.
L'aragne cependant se campe en un lambris,
Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie,
Travaille à demeurer : voilà sa toile ourdie,
Voilà des mouchérons de pris.
Une servante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tissue, autre coup de balai.
Le pauvre bestion tous les jours déménage.
Enfin, après un vain essai,
Il va trouver la goutte. Elle était en campagne,
Plus malheureuse mille fois
Que la plus malheureuse aragne.
Son hôte la menait tantôt fendre du bois,
Tantôt fouir, houer : goutte bien tracassée
Est, dit-on, à demi-pansée.
Oh! je ne saurais plus, dit-elle, y résister.
Changeons, ma sœur l'aragne. Et l'autre d'écouter :
Elle la prend au mot, se glisse en la cabane :
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La goutte, d'autre part, va tout droit se loger
Chez un prélat, qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.
Cataplasmes, Dieu sait ! les geus n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une et l'autre trouva de la sorte son compte,
Et fit très sagement de changer de logis.

IX

Le Loup et la Cigogne

Les loups mangent gloutonnement,
Un loup donc étant de frairie
Se pressa, dit-on, tellement,
Qu'il en pensa perdre la vie.
Un es lui demeura bien avant au gosier.

De bonheur pour le loup, qui ne pouvait crier,
 Près de là passe une cigogne.
 Il lui fait signe ; elle accourt.
 Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
 Elle retira l'os ; puis, pour un si bon tour.
 Elle demanda son salaire.
 Votre salaire ! dit le loup :
 Vous riez, ma bonne commère !
 Quoi, ce n'est pas encor beaucoup
 D'avoir de mon gosier retiré votre cou !
 Allez, vous êtes une ingrante :
 Ne tombez jamais sous ma patte.

X

Le Lion abattu par l'Homme

On exposait une peinture
 Où l'artisan avait tracé
 Un lion d'immense stature
 Par un seul homme terrassé.
 Les regardants en tiraient gloire.
 Un lion en passant rabattit leur caquet.
 Je vois bien, dit-il, qu'en effet
 On vous donne ici la victoire ;
 Mais l'ouvrier vous a déçus ;
 Il avait liberté de feindre.
 Avec plus de raison nous aurions le dessus,
 Si mes confrères savaient peindre.

XI

Le Renard et les Raisins

Certain renard gascon, d'autres disent normand,
 Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
 Des raisins mûrs apparemment,
 Et couverts d'une peau vermeille.

Le galant en eût fait volontiers un repas.
 Mais comme il n'y pouvait atteindre :
 Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.
Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

XII

Le Cygne et le Cuisinier

Dans une ménagerie
 De volatiles remplie
 Vivaient le cygne et l'oiseau :
 Celui-là destiné pour les regards du maître ;
 Celui-ci, pour son goût : l'un qui se piquait d'être
 Commensal du jardin ; l'autre de la maison.
 Des fossés du château faisant leurs galeries,
 Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
 Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger,
 Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
 Un jour le cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
 Prit pour l'oiseau le cygne et, le tenant au cou,
 Il allait l'égorger, puis le mettre en potage.
 L'oiseau, près de mourir, se plaint en son ramage.
 Le cuisinier fut fort surpris,
 Et vit bien qu'il s'était mépris.
 Quoi ! Je mettrais, dit-il, un tel chanteur en soupe !
 Non, non, ne plaise aux dieux que jamais ma main coupe
 La gorge à qui s'en sert si bien !
*Ainsi, dans les dangers qui nous suivent en croupe,
 Le doux parler ne nuit de rien.*

XIII

Les Loups et les Brebis

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
 Les loups firent la paix avecque les brebis,

C'était apparemment le bien des deux partis ;
 Car si les loups mangeaient mainte bête égarée,
 Les bergers de leur peau se faisaient maints habits.
 Jamais de liberté, ni pour les pâturages,

Ni d'autre part pour les carnages ;
 Ils ne pouvaient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
 La paix se conclut donc : on donne des otages ;
 Les loups, leurs louveteaux ; et les brebis, leurs chiens.
 L'échange en étant fait aux formes ordinaires,

Et réglé par des commissaires,
 Au bout de quelque temps que messieurs les louvats
 Se virent loups parfaits et friands de tuerie,
 Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
 Messieurs les bergers n'étaient pas.

Etranglent la moitié des agneaux les plus gras,
 Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
 Ils avaient averti leurs gens secrètement.

Les chiens, qui, sur leur foi, reposaient sûrement,
 Furent étranglés en dormant ;
 Cela fut sitôt fait qu'à peine ils le sentirent.
 Tout fut mis en morceaux ; un seul n'en échappa.

*Nous pouvons en conclure de là
 Qu'il faut faire au méchant guerre continuelle.
 La paix est fort bonne de soi ;
 J'en conviens : mais de quoi sert-elle
 Avec des ennemis sans foi ?*

XIV

Le Lion devenu vieux

Le lion, terreur des forêts,
 Chargé d'ans, et pleurant son antique prouesse,
 Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
 Devenus forts par sa faiblesse.
 Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied,
 Le loup, un coup de dent, le bœuf, un coup de corne.

Le m
 Peut
 Il att
 Quan
 Ah!
 Mais

Dans
 Ma so
 Voici
 Je ne
 Depuis

Ne qu
 Ah! re
 Progn

Le dés
 Venez

Sans ce

Fierça
 Et c'est
 Qui fait

(1) Fil
 (2) Ros

Le malheureux lion, languissant, triste et morne,
 Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
 Il attend son destin sans faire aucunes plaintes,
 Quand voyant l'âne même à son antre accourir :
 Ah! c'est trop, dit-il : je voulais bien mourir ;
 Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

XV

Philomèle et Progné

Autrefois Progné (1) l'hirondelle
 De sa demeure s'écarta,
 Et loin des villes s'emporta
 Dans un bois où chantait la pauvre Philomèle (2).
 Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous ?
 Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue :
 Je ne me souviens point que vous soyez venue,
 Depuis le temps de Thrace, habiter parmi nous.
 Dites-moi, que pensez-vous faire ?
 Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire ?
 Ah! reprit Philomèle, en est-il de plus doux ?
 Progné lui reparti : Eh quoi ! cette musique,
 Pour ne chanter qu'aux animaux,
 Tout au plus à quelque rustique !
 Le désert est-il fait pour des talents si beaux ?
 Venez faire aux cités éclater vos merveilles :
 Aussi bien, en voyant les bois,
 Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois,
 Parmi des demeures pareilles,
 Fierça sa fureur sur vos divins appas.
 Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
 Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas :
 En voyant les hommes, hélas !
 Il m'en souvient bien davantage.

(1) Fille de Pandion, changée en hirondelle.

(2) Rossignol.

XVI

La Belette entrée dans un grenier

Damoiselle belette, au corps long et fluët,
 Entra dans un grenier par un trou fort étroit :
 Elle sortait de maladie.
 Là, vivant à discrétion,
 La galante fit chère lie,
 Mangea, rongea : Dieu sait la vie,
 Et le lard qui périt en cette occasion !
 La voilà, pour conclusion,
 Grasse, maflue et rebondie.
 Au bout de la semaine, ayant dîné son sou,
 Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou
 Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.
 Après avoir fait quelques tours,
 C'est, dit-elle, l'endroit : me voilà bien surprise :
 J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.
 Un rat, qui la voyait en peine,
 Lui dit : Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.
 Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.
 Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres
 Mais ne confondons point, par trop approfondir,
 Leurs affaires avec les vôtres.

XVII

Le Chat et le vieux Rat

J'ai lu, chez un conteur de fables,
 Qu'un second Rodilard (1), l'Alexandre des chats,
 L'Attila (2), le fléau des rats,
 Rendait ces derniers misérables;
 J'ai lu, dis-je, en certain auteur,

Vrai
 Il vo
 Les p

Qu'el
 Le g
 Se pe
 A de
 Le p
 Qu'il
 Egra
 Enfin

Se pr
 Mette

Le pe

Nous
 C'est
 Ne vo

Il pro
 Pour

Se ni

La ge
 Un ra
 C'éta
 Même

Que ce chat exterminateur,
 vrai Cerbère, était craint une lieue à la ronde.
 Il voulait de souris dépeupler tout le monde.
 Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
 La mort aux rats, les souricières,
 N'étaient que jeux aux prix de lui.
 Comme il voit que dans leurs tanières
 Les souris étaient prisonnières,

Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,
 Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher
 Se pend la tête en bas : la bête scélérate
 A de certains cordons se tenait par la patte.
 Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
 Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
 Egratigné quelqu'un, causé quelque dommage,
 Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.

Toutes, dis-je, unanimement,
 Se promettent de rire à son enterrement,
 Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
 Puis rentrent dans leurs nids à rats,
 Puis ressortant font quatre pas,
 Puis enfin se mettent en quête,
 Mais voici bien une autre fête :
 Le pendu ressuscite, et, sur ses pieds tombant,
 Attrape les plus paresseuses.

Nous en avons plus d'un, dit-il en les gobant :
 C'est tour de vieille guerre ; et vos cavernes creuses
 Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :
 Vous viendrez toutes au logis.

Il prophétisait vrai : notre maître Mitis (3),
 Pour la seconde fois, les trompe et les affine (4),
 Blanchit sa robe et s'enfarine ;
 Et de la sorte déguisé,

Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
 Cè fut à lui bien avisé.

La gent trotte-menu (5) s'en vient chercher sa perte,
 Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour ;
 C'était un vieux routier, il savait plus d'un tour ;
 Même il avait perdu sa queue à la bataille.

Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
 S'écria-t-il de loin au général des chats ;
 Je soupçonne dessous encor quelque machine.
 Rien ne te sert d'être farine ;
 Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas ;
 C'était bien dit à lui ; j'approuve sa prudence :
 Il était expérimenté,

*Et savait que la méfiance
 Est mère de la sûreté.*

- (1) Ronge-lard, surnom du chat.
 (2) Roi des Huns, qui se disait le *fiéux de Dieu*.
 (3) Mot latin, doux, surnom du chat.
 (4) Trompe, s.
 (5) Epithète qui convient à la souris.

VIN DU TROISIÈME LIVRE

Du r
 Se co

À la f
 Le ten
 Trafic

Son m
 Non p
 Quand
 Celui d

Au bo

Et com
 Laissei
 Vous ve
 Dit-il, a

Ceci n'e

Qu'il fa

LIVRE QUATRIÈME

I

Le Berger et la Mer

Du rapport d'un troupeau, dont il vivait sans soins
Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite,
Si sa fortune était petite,
Elle était sûre tout au moins.

▲ la fin, les trésors déchargés sur la plage
Le tentèrent si bien, qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage.

Son maître fut réduit à garder les brebis.
Non plus berger en chef comme il était jadis,
Quand ses propres moutons paissaient sur le rivage?
Celui qui s'était vu Coridon ou Tircis

Fut Pierrot, et rien davantage,
Au bout de quelques temps il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine;

Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laisaient paisiblement aborder les vaisseaux;

Vous voulez de l'argent, ô mesdames les Eaux!
Dit-il, adressez-vous, je vous prie, à quelque autre.
Ma foi ! vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité

Pour montrer, par expérience,
Qu'il faut se contenter de sa condition;

*Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition
 Nous devons fermer les oreilles.
 Pour qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
 La mer promet monts et merveilles:
 Fiex-~~vous-y~~. Les vents et les voleurs viendront.*

II

L'Ane et le petit Chien

*Ne forçons pas notre talent;
 Nous ne ferions rien avec grâce:
 Jamais un lourdeau, quoiqu'il fasse,
 Ne saurait passer pour galant.*

Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie,
 Ont le don d'agrèer infus avec la vie.

C'est un point qu'il leur faut laisser,
 Et ne pas ressembler à l'âne de la fable,
 Qui, pour se rendre plus aimable
 Et plus cher à son maître, alla le caresser.

Comment ! disait-il en son âme,
 Ce chien, parce qu'il est mignon,
 Vivra de pair à compagnon
 Avec monsieur, avec madame,
 Et j'aurai des coups de bâton !
 Que fait-il ? Il donne la patte ;
 Puis aussitôt il est baisé.

S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
 Cela n'est pas bien malaisé.

Dans cette admirable pensée,
 Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
 Lève une corne toute usée, . .

La lui porte au menton fort amoureusement,
 Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
 De son chant gracieux cette action hardie.
 Oh ! oh ! quelle caresse ! et quelle mélodie !

Dit le maître aussitôt. Hé! là, Martin-Bâton!
Martin-Bâton accourt : Pâne change de ton
Ainsi finit la comédie.

III

Le Combat des Rats et des Belettes

La nation des belettes,
Non plus que celle des chats,
Ne veut aucun bien aux rats ;
Et sans les portes étroites
De leurs habitations,
L'animal à longue échine
En ferait, je m'imagine,
De grandes destructions.
Or, une certaine année
Qu'il en était à foison,
Leur roi, nommé Ratapon.
Mit en campagne une armée.
Les belettes, de leur part,
Déployèrent l'étendard.
Si l'on croit la Renommée,
La victoire balança :
Plus d'un guéret s'engraissa
Du sang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
Tomba presque en tous endroits
Sur le peuple souriquois.
Sa déroute fut entière.
Quoi que pût faire Artapax,
Psicarpax, Méridarpax,
Qui, tout couverts de poussière,
Soutinrent assez longtemps
Les efforts des combattants,
Leur résistance fut vaine ;
Il fallut céder au sort.

**Tant soldats que capitaine,
 Les princes périrent tous ;
 La racaille, dans les trous,
 Trouvant sa retraite prête,
 Se sauva sans grand travail ;
 Mais les seigneurs sur la tête
 Ayant chacun un plumail,
 Des cornes ou des aigrettes,
 Soit comme marques d'honneur,
 Soit enfin que les belettes
 En conçussent plus de peur,
 Cela causa leur malheur.
 Trou, ni fente, ni crevasse,
 Ne fut large assez pour eux,
 Au lieu que la populace
 Entraît dans les moindres creux.
 La principale jonchée
 Fut donc des principaux rats.**

*Une tête empanachée
 N'est pas petit embarras.
 Le trop superbe équipage
 Peut souvent en un passage
 Causer du retardement :
 Les petits, en toute affaire,
 Esquivent fort aisément :
 Les grands ne le peuvent faire.*

IV

Le Singe et le Dauphin

C'était, chez les Grecs un usage
 Que sur la mer tous voyageurs
 Menaient avec eux en voyage
 Singes et chiens de bateleurs.
 Un navire en cet équipage,

Non loin d'Athènes fit naufrage.
 Sans les dauphins tout eût péri.
 Cet animal est fort ami
 De notre espèce : en son histoire
 Pline le dit : il le faut croire.
 Il sauva donc tout ce qu'il put.
 Même un singe, en cette occurrence,
 Lui pensa devoir son salut :
 Un dauphin le prit pour un homme,
 Et sur son dos le fit asseoir
 Si gravement, qu'on eût cru voir
 Ce chanteur que tant on renomme.
 Le dauphin l'allait mettre à bord.
 Quand, par hasard, il lui demande :
 Etes-vous d'Athènes la grande ?
 Oui, dit l'autre ; on m'y connaît fort.
 S'il vous y survient quelque affaire.
 Employez-moi ; car mes parents
 Y tiennent tous les premiers rangs :
 Un mien cousin est juge maire.
 Le dauphin dit : Bien grand merci !
 Et le Pirée a part aussi
 A l'honneur de votre présence ?
 Vous le voyez souvent, je pense ?
 Tous les jours : il est mon ami ;
 C'est une vieille connaissance.
 Notre magot prit, pour ce coup,
 Le nom d'un port pour un nom d'homme.
De telles gens il est beaucoup,
Qui prendraient Vaugirard pour Rome ;
Partent de tout et n'ont rien vu.
 Le dauphin rit, touriste la tête ;
 Et, le magot considéré,
 Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
 Du fond des eaux rien qu'une bête :
 Il l'y replonge, et va trouver
 Quelque homme afin de le sauver.

V

L'Homme et l'Idole de bois

Certain païen chez lui gardait un dieu de bois,
 De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles.
 Le païen cependant s'en promettait merveilles.
 Il lui coûtait autant que trois.
 Ce n'était que vœux et qu'offrandes,
 Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes,
 Jamais idole, quel qu'il fût,
 N'avait eu cuisine si grasse;
 Sans que, pour tout ce culte, à son hôte il échût
 Succession, trésor, gain au jeu, nulle grâce.
 Bien plus, si pour un sou d'orange en quelque endroit
 S'amassait d'une ou d'autre sorte,
 L'homme en avait sa part, et sa bourse en souffrait :
 La pitance du dieu n'était pas moins forte.
 À la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,
 Il vous prend un levier, met en pièces l'idole,
 Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,
 M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole ?
 Va, sers de mon logis, cherche d'autres autels.
 Tu ressembles aux naturels
 Malheureux, grossiers et stupides :
 On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
 Plus je te remplissais, plus mes mains étaient vides :
 J'ai bien fait de changer de ton.

VI

Le Geai paré des plumes du Paon

Un paon muait : un geai prit son plumage,
 Puis après se l'accommoda ;
 Puis parmi d'autres paons tout fier se panada,

Quelqu'
 B
 Et par
 Même v
 I

Il est as
 Qui se,

E
 Le m en

L
 S
 Le secon
 U

L'accout
 Ce qui n

S
 Q

Et puisq
 O

Qui voya
 N

Q
 Quelques

Et
 En

J'e
 A

De loin,

LIVRE IV

Croyant être un beau personnage,
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
Berné, siflé, moqué, joué,
Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte,
Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

*Il est assez de gens à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes affaires.*

VII

Le Chameau et les Bâtons flottants

Le premier qui vit un chameau
S'enfuit à cet objet nouveau ;
Le second s'approcha ; le troisième osa faire
Un licou pour le dromadaire.
*L'accoutumance ainsi nous rend tout familier ;
Ce qui nous paraissait terrible et singulier
S'apprivoise avec notre vue
Quand ce vient à la continuer.*
Et puisque nous voici tombés sur ce sujet :
On avait mis des gens au guet,
Qui voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'était un puissant navire.
Quelques moments après, l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, et puis ballot,
Enfin bâtons flottant sur l'onde.
J'en sais beaucoup de par le monde
A qui ceci conviendrait bien :

De loin, c'est quelque chose ; et de près, ce n'est rien.

VIII

La Grenouille et le Rat

Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner antrui.
 Qui souvent s'engeigne soi-même.
 J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui :
 Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
 Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris :
 Un rat plein d'embonpoint, gros et des mieux nourris,
 Et qui ne connaissait l'avent ni le carême,
 Sur le bord d'un marais égayait ses esprits.
 Une grenouille approche, et lui dit dans sa langue :
 Venez me voir chez moi ; je vous ferai festin.

Messire rat promet soudain :

Il n'était pas besoin de plus longue harangue.
 Elle alléqua pourtant les délices du bain,
 La curiosité, le plaisir du voyage,
 Cent raretés à voir le long du marécage :
 Un jour il conterait à ses petits enfants
 Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,
 Et le gouvernement de la chose publique
 Aquatique.

Un point sans plus tenait le galant empêché ;
 Il nageait quelque peu, mais il fallait de l'aide.
 La grenouille à cela trouve un très-bon remède :
 Le rat fut à son pied par la patte at taché ;
 Un brin de jonc en fit l'affaire.
 Dans le marais entré, notre bonne commère
 S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
 Contre le droit des gens, contre la foi jurée ;
 Prétend qu'elle en fera gorge-chaude et curée (1) ;
 C'était, à son avis un excellent morceau.
 Déjà dans son esprit la galante le croque.
 Il atteste les dieux ; la perfide s'en moque.
 Il résiste ; elle tire. En ce combat nouveau,
 Un milan, qui dans l'air planait, faisait la ronde,

Voit d'e
 Il fond

I
 T
 C
 I
 A
 A
 L
 P
 E
 R

(1) La
 (2) On

Tribu

Une fable
 Et la
 Que l
 Vo
 La R
 Qu'un fil
 Ne voulan
 Co
 To
 Quadrup
 Le
 La
 Ay
 En publi
 Les an
 De son se
 Il

Voit d'en haut le pauvre se débattant sur l'onde.

Il fond dessus, l'enlève, et, par même moyen,

La grenouille et le lien.

Tout en fut, tant et si bien

Que de cette double proie

L'oiseau se donne au cœur joie

Ayant, de cette façon,

A souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie

Peut nuire à son inventeur,

Et souvent la perfidie

Retourne sur son auteur (2).

(1) La part des chiens, terme de chasse.

(2) On dit aujourd'hui, retombe sur son auteur.

IX

Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre

Une fable avait cours parmi l'antiquité ;

Et la raison ne m'en est pas connue.

Que le lecteur en tire une moralité ;

Voici la fable toute nue :

La Renommée ayant dit en cent lieux

Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,

Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,

Commandait que, sans plus attendre,

Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,

Quadrupèdes, humains, éléphants, vermisseaux,

Les républiques des oiseaux.

La déesse aux cent bouches, dis-je,

Ayant mis partout la terreur,

En publiant l'édit du nouvel empereur,

Les animaux, et toute espèce lige

De son seul appétit, crurent que cette fois

Il fallait subir d'autres lois,

On s'assemble au désert; tous quittent leur tanière.
 Après divers avis, on résout, on conclut
 D'envoyer hommage et tribut.
 Pour l'hommage et pour la manière,
 Le singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
 Ce que l'on voulait qui fût dit.
 Le seul tribut les tint en peine ;
 Car que donner ? il fallait de l'argent.
 On en prit d'un prince obligeant,
 Qui, possédant dans son domaine
 Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
 Commé il fut question de porter ce tribut,
 Le mulet et l'âne s'offrirent,
 Assistés du cheval ainsi que du chameau.
 Tous quatre en chemin ils se mirent,
 Avec le singe, ambassadeur nouveau.
 La caravane enfin rencontre en un passage
 Monseigneur le lion ; cela ne leur plut point.
 Nous nous rencontrons tout à point,
 Dit-il, et nous voici compagnons de voyage.
 J'allais offrir mon fait à part ;
 Mais, bien qu'il soit léger, tout fardéau m'embarrasse ;
 Obligez-moi de me faire la grâce
 Qué d'en porter chacun un quart :
 Ce ne vous sera pas une charge trop grande,
 Et j'en serai plus libre, et bien plus en état,
 En cas que les voleurs attaquent notre bande,
 Et que l'on en vienne au combat.
 E conduire un lion rarement se pratique.
 Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu,
 Et, malgré le héros de Jupiter issu,
 Faisant chère et vivant sur la bourse publique.
 Ils arrivèrent dans un pré,
 Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,
 Où main mouton cherchait sa vie,
 Séjour du frais, véritable patrie
 Des zéphirs. Le lion n'y fut pas, qu'à ses gens
 Il se plaignit d'être malade.
 Continuez votre ambassade,

LIVRE IV



L'Ane et le petit Chien

(page 73.)



L'Homme et l'Idole de bois

(page 74.)



La Grenouille et le Rat

(page 76)



Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre

(page 77.)

Dit-il; je
Et veux
Po
Rendez-m
On débal
D'u
Que de fil
Ont produ
Aus
Le croît m
Ou bien, s
Le
Sans oser
Au fils de
Et r
Qu'edt-il f
Et le prove
L'un l'autr

Le C

De tous tem
Lorsque le
Ane, cheval
Et l'on ne vo
Tant
Tant
Tant
Comm
Tant
Or un ch
Avec u
Et, ne po
Il eut recour
l'homme lui

Dit-il ; je sens un feu qui me brûle au dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.

Pour vous, ne perdez point de temps :
Rendez-moi mon argent ; j'en puis avoir affaire.

On déballe : et d'abord le lion s'écria,
D'un ton qui témoignait sa joie :

Que de filles, ô dieux ! mes pièces de monnaie
Ont produites ! Voyez : la plupart sont déjà

Aussi grandes que leurs mères.

Le croît m'en appartient. Il prit tout là-dessus,
Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura gueres.

Le singe et les somniers confus,
Sans oser répliquer, en chemin se remirent.

Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plainquirent,

Et n'en eurent point de raison.

Qu'eût-il fait ? C'eût été lion contre lion ;

Et le proverbe dit : *Corsaires à corsaires,*

L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

X

Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf

De tous temps les chevaux ne sont nés pour les hommes.

Lorsque le genre humain de glands se contentait,

Ane, cheval et mule, aux forêts habitait ;

Et l'on ne voyait point, comme au siècle où nous sommes

Tant de selles et tant de bâts,

Tant de harnais pour les combats,

Tant de chaises, tant de carrosses,

Comme aussi ne voyait-on pas

Tant de festins et tant de noces.

Or un cheval eut alors différend

Avec un cerf plein de vitesse,

Et, ne pouvant l'attraper en courant,

Il eut recours à l'homme, implora son adresse.

L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,

Ne lui donna point de repos
Que le cerf ne fût pris, et n'y laissa la vie.
 Et cela fait, le cheval remercie
 L'homme son bienfaiteur, disant : Je suis à vous,
 Adieu ; je m'en retourne en mon séjour sauvage.
 Non pas cela, dit l'homme : il fait meilleur chez nous,
 Je vois trop quel est votre usage.
 Demeurez donc, vous serez bien traité,
 Et jusqu'au ventre en la litière.
 Hélas ! que sert la bonne chère
 Quand on n'a pas la liberté ?
 Le cheval s'aperçut qu'il avait fait folie ;
 Mais il n'était plus temps : déjà son écurie
 Était prête et toute bâtie.
 Il y mourut en trainant son lien :
 Sage s'il eût remis une légère offense.
*Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
 C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien
 'Sans qui les autres ne sont rien.*

XI

Le Renard et le Buste

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre ;
 Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
 L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit :
 Le renard, au contraire, à fond les examine,
 Les tourne de tous sens, et, quand il s'aperçoit
 Que leur fait n'est que bonne mine,
 Il leur applique un mot qu'un buste de héros
 Lui fit dire fort à propos.
 C'était un buste creux, et plus grand que nature.
 Le renard, en louant l'effort de la sculpture :
 « Belle tête, dit-il ; mais de cervelle point. »
Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point !

La bique

Dès qu'il

Il deman

Le biquet

Montrez-m

S'écria-t-i

Chez les l

Celui-ci, f

Comme il

Où serait

A

D

Et le trop

(1) Bique,

XII

Le Loup, la Chèvre et le Chevreau

La bique (1), allant remplir sa traînante mamelle,

Et pâtre l'herbe nouvelle,

Ferma sa porte au loquet.

Non sans dire à son biquet :

Gardez-vous, sur votre vie,

D'ouvrir que l'on ne vous die,

Pour enseigne et mot du guet :

Foin du loup et de sa race !

Comme elle disait ces mots,

Le loup, de fortune, passe,

Il les recueille à propos,

Et les garde en sa mémoire.

La bique, comme on peut croire,

N'avait pas vu le glouton.

Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,

Et d'une voix papelarde,

Il demande qu'on ouvre, en disant : Foin du loup !

Et croyant entrer tout d'un coup.

Le biquet soupçonneux par la fente regarde :

Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point,

S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point

Chez les loups, comme on sait, rarement en usage,

Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,

Comme il était venu s'en retourna chez soi.

Où serait le biquet s'il eût ajouté foi

Au mot du guet, que, de fortune,

Notre loup avait entendu ?

Deux sûretés valent mieux qu'une ;

Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

(1) Bique, biquet, chèvre, chevreau.

XIII

Le Loup, la Mère et l'Enfant

Ce loup me remet en mémoire
 Un de ses compagnons qui fut encore mieux pris :
 Il y périt. Voici l'histoire :
 Un villageois avait à l'écart son logis.
 Messer loup attendait chape-chute à la porte ;
 Il avait vu sortir gibier de toute sorte,
 Veaux de lait, agneaux et brebis,
 Régiment de dindons, enfin bonne provende.
 Le larron commençait pourtant à s'ennuyer.
 Il entend un enfant crier,
 La mère aussitôt le gourmande,
 Le menace, s'il ne se tait,
 De le donner au loup. L'animal se tint prêt,
 Remerciant les dieux d'une telle aventure,
 Quand la mère apaisant sa chère géniture,
 Lui dit : Ne criez point ; s'il vient, nous le tuerons.
 Qu'est ceci ? s'écria le mangeur de moutons :
 Dire d'un, puis d'un autre ! Est-ce ainsi que l'on traite
 Les gens faits comme moi ? me prend-on pour un sot ?
 Que quelque jour ce beau marmot
 Vienne au bois cueillir la noisette...
 Comme il disait ces mots, on sort de la maison :
 Un chien de cour l'arrête : épieux et fourches fières
 L'ajustent de toutes manières.
 Que venez-vous chercher en ce lieu ? lui dit-on,
 Aussitôt il conta l'affaire.
 Merci de moi ! lui dit la mère ;
 Tu mangeras mon fils ! L'ai-je fait à desseln
 Qu'il assouvisse un jour ta faim ?
 On assomma la pauvre bête.
 Un manant lui coupa le pied droit et la tête.
 Le seigneur du village à sa porte les mit ;

Et ce dict

« L
» M

Soc

Cha

L'un trouv

Indi

L'autre bia

Que les app

Quelle ma

Plât

Telle qu'ell

Le b

De trouver

Chacun se

Rien

Bien

(1) Philoso

Toute puiss

Ecoutez la-d

Si j'ajoute c

C'est pour p

Je suis trop

Et ce dicton picard a l'entour fut écrit :

« *Bieux chires leups, n'écoutez mie
» Mère tenchent chen feux qui crie.* »

XIV

Parole de Socrate

Socrate un jour faisant bâtir,
Chacun censurait son ouvrage;
L'un trouvait les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage ;
L'autre blâmait la face, et tous étaient d'avis
Que les appartements en étaient trop petits.
Quelle maison pour lui ! P'on y tournait à peine.
Plût au ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine !
Le bon Socrate (1) avait raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami ; mais fou qui s'y repose :
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

(1) Philosophie grec réputé sage et doux.

XV

Le Vieillard et ses Enfants

Toute puissance est faible, a moins que d'être unie.

Écoutez la-dessus l'esclave de Phrygie.

Si j'ajoute du mien à son invention,

C'est pour peindre nos mœurs et non point par envie ;

Je suis trop au-dessous de cette ambition.

Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire,
 Pour moi, de tels pensers me seraient mal séants.
 Mais venons à la fable ou plutôt à l'histoire
 De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.
 Un vieillard près d'aller où la mort l'appelait,
 Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parlait),
 Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble.
 Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.
 L'aîné les ayant pris, et fait tous ses efforts,
 Les rendit, en disant : Je les donne aux plus forts.
 Un second lui succède, et se met en posture ;
 Mais en vain. Un tiers det tente aussi l'aventure.
 Tous perdirent leur temps ; le faisceau résista :
 De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
 Faibles gens ! dit le père, il faut que je vous montre
 Ce que ma force peut en semblable rencontre.
 On crut qu'il se moquait ; on sourit mais à tort ;
 Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
 Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde.
 Soyez joints, mes enfants ; que l'amour vous accorde.
 Tant que dura son mal, il n'eut d'autre discours.
 Enfin, se tenant près de terminer ses jours :
 Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères :
 Adieu : promettez-moi de vivre comme frères ;
 Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant.
 Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
 Il prend à tous les mains, il meurt. Et les trois frères
 Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
 Un créancier saisit, un voisin fait procès ;
 D'abord notre trio s'en tire avec succès.
 Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare.
 Le sang les avait joints, l'intérêt les sépare :
 L'ambition, l'envie, avec les consultants,
 Dans la succession entrent en même temps.
 On en vient au partage, on conteste, on chicane ;
 Le juge sur cent points tour à tour les condamne,
 Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
 Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
 Les frères désunis sont tous d'avis contraire ;

Un yeut s'
 tous perdir
 profiter de

ouloir tron
 e dédale (1)
 rien qui ne
 tout ce que
 même les ac

Un païen
 qui croya
 Par b
 Alla c
 Dès q
 que je tie
 Le ten
 Prêt d
 On de
 Pour n
 pollon reco
 fort ou vif,
 Et ne
 u te trouver
 Je vois

(1) Le Labyri

l'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
 Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard
 profiter de ces dards unis et pris à part.

XVI

L'Oracle et l'Imple

*Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la terre.
 Le dédale (1) des cœurs en ses détours n'enserme
 rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux :
 tout ce que l'homme fait, il le fait à leur yeux,
 même les actions que dans l'ombre il croit faire.*

Un païen qui sentait quelque peu le fagot,
 et qui croyait en Dieu, pour user de ce mot,

Par bénéfice d'inventaire,

Alla consulter Apollon.

Dès qu'il fut en son sanctuaire :

« Que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non ?

« Il tenait un moineau, dit-on,

Prêt d'étouffer la pauvre bête,

On de la lâcher aussitôt,

Pour mettre Apollon en défaut.

« Apollon reconnut ce qu'il avait en tête :

« Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,

Et ne me tends plus de panneau :

« Tu te trouverais mal d'un pareil stratagème :

Je vois de loin ; j'atteins de même.

(1) Le Labyrinth.

XVII

L'Avare qui a perdu son trésor

Usage seulement fait la possession.

Je demande à ces gens de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'est pas un autre homme.
Diogène là-bas est aussi riche qu'eux,
Et l'avare ici-haut comme lui vit en gueux.
L'homme au trésor caché, qu'Esopé nous propose,
Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendait

Pour jouir de son bien une seconde vie ;
Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait.
Il avait dans la terre une somme enfouie,
Son cœur avec, n'ayant autre déduit
Que d'y ruminer jour et nuit,

Et rendre sa chevance à lui-même sacrée.
Qu'il allât ou qu'il vint, qu'il bût ou qu'il mangé,
On l'eût pris de bien court, à moins qu'il ne songe
A l'endroit où gisait cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme en pleurs ; il gémit, il soupire,
Il se tourmente, il se déchire.

Un passant lui demande à quel sujet ses cris, —

C'est mon trésor que l'on m'a pris. —

Votre trésor ! où pris ? — Tout joignant cette pierre.
Et sommes-nous en temps de guerre

Pour l'apporter si loin ? N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet,

Que de le changer de demeure ?

Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure,
A toute heure ! bons dieux ! ne tient-il qu'à cela ?

L
Je n'y to
Reprit P
Puisque
Me
Eli

Un cerf s'
Fut
Qu'
Mes frères
Je vous en
Ce service
Et v
Les bœufs.
Il se cache
Sur le soir
Com
L'on v
L'intendan
N'ap
Ni cerf
Rend déjà
Que, chacu
Il trouve po
L'un des bo
Mais quoi !
Je cr
Jusque-là, p
Là-dessus le
Qu'es
Je trouve bi
Cette litière

L'argent vient-il comme il s'en va ?
 Je n'y touchais jamais. — Dites-moi donc de grâce,
 Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant :
 Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
 Mettez une pierre à la place,
 Elle vous vaudra tout autant.

XVIII

L'Œil du Maître

Un cerf s'étant sauvé dans une étable à bœufs,
 Fut d'abord averti par eux
 Qu'il cherchât un meilleur asile.
 Mes frères, dit-il, ne me décelez pas :
 Je vous enseignerai les pâtis les plus gras ;
 Ce service vous peut quelque jour être utile,
 Et vous n'en aurez point regret.
 Les bœufs, à toute fin promirent le secret.
 Il se cache en un coin, respire et prend courage.
 Sur le soir, on apporte herbe fraîche et foin,
 Comme l'on faisait tous les jours.
 L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
 L'entendant même, et pas un, d'aventure,
 N'aperçut ni cor, ni ramure,
 Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
 Rend déjà grâce aux bœufs, attend dans cette étable
 Que, chacun retournant au travail de Cérés,
 Il trouve pour sortir un moment favorable.
 L'un des bœufs ruminant lui dit : Cela va bien ;
 Mais quoi ! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue,
 Je crains fort pour toi sa venue :
 Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien.
 Là-dessus le maître entre, et vient faire sa ronde.
 Qu'est ceci ? dit-il à son monde ;
 Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
 Cette litière est vieille ; allez vite aux greniers.

Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
 Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?
 Ne saurait-on ranger ces jous et ces colliers ?
 En regardant à tout il voit une autre tête
 Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.
 Le cerf est reconnu : chacun prend un épieu ;
 Chacun donne un coup à la bête.
 Ses larmes ne sauraient le sauver du trépas.
 On l'emporte, on la sale, on en fait maints repas,
 Dont maint voisin s'éjouit d'être.
 Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment :
Il n'est pour voir que l'œil du maître.
Quant à moi, j'y mettrais encor l'œil de l'amant.

XIX

L'Alouette et ses petits, avec le Maître d'un champ

Ne t'attends qu'à toi seul : c'est un commun proverbe.

Voici comment Esope le mit
 En crédit :

Les alouettes font leur nid
 Dans les blés quand ils sont en herbe,
 C'est-à-dire environ le temps

Que tout aime, et que tout pullule dans le monde,

Monstres marins au fond de l'onde,
 Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.

Une pourtant de ces dernières
 Avait laissé passer la moitié d'un printemps
 Sans goûter le plaisir des amours printanières.

A toute force enfin elle se résolut
 D'imiter la nature, et d'être mère encore.
 Elle bâtit un nid, pond, couve et fait éclore
 A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
 Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée
 Se trouvât assez forte encor

Pou
 De mille s
 S'en va ch
 D'être touj
 Si
 Vient avec
 Ecoute
 Chacun
 Sitôt que l'
 Le possesse
 Ces blés so
 Les prier q
 Nous vienn
 Notre
 Trou
 L'un comm
 L'on fit ven
 S'il n'a dit
 Rien ne nou
 Cependant s
 Eux repus, t
 L'aube du j
 L'alouette à
 Sa ron
 Ce blés ne d
 Nos amis on
 Sur de tels p
 Mon f
 Les p
 L'épouvante
 Il a dit ses p
 Non, r
 Ne bo
 L'alouette eu
 Pour la trois
 De visiter ses
 Dit-il, de no
 Il n'est meill
 Retenez bien

LIVRE IV

Pour voler et prendre l'essor,
De mille soins divers l'alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet, de faire sentinelle.

Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
Ecoutez-bien : selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.

Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces blés sont mûrs, dit-il, allez chez nos amis
Les prier que chacun apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.

Notre alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.

L'un commence : Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fit venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encore de changer de retraite;
Cependant soyez gais; voilà de quoi manger.
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout,
L'alouette à l'essor, le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.

Ce blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.

Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose.

L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
Il a dit ses parents, mère ! c'est à cette heure...

Non, mes enfants, dormez en paix :
Ne bougeons de notre demeure.

L'alouette eut raison, car personne ne vint.
Pour la troisième fois le maître se souvint
De visiter ses blés. Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous,
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous

Ca qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille
Nous prenions dès demain chacun une faucille.
C'est là notre plus court ; et nous achèverons
Notre moisson quand nous pourrons.
Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette .
C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants !
Et les petits en même temps,
Voletants, se culebutants,
Délogèrent tous sans trompette.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

Votre goût
 J'ai tenté le
 Vous voule
 Et des vain
 Je le veux
 Un auteur
 Non qu'il fa
 Vous les air
 Quant au pr
 J'y t
 Enfin, si da
 Il ne tient p
 Comm
 Dont.
 Je tâche d'y
 Ne pouvant
 C'est là tout
 Tantô
 La soite van
 Deux pivots
 Tel es
 Qui voulut e
 J'oppose que

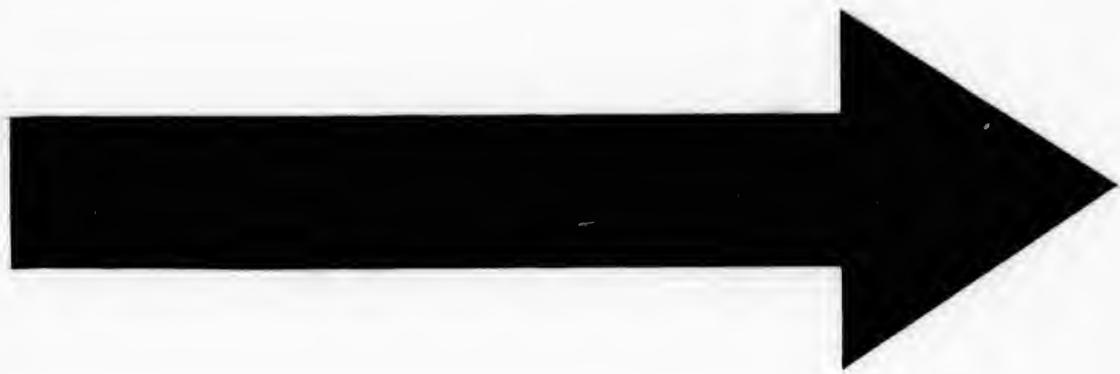
LIVRE CINQUIÈME

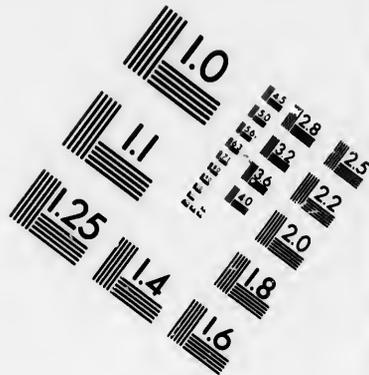
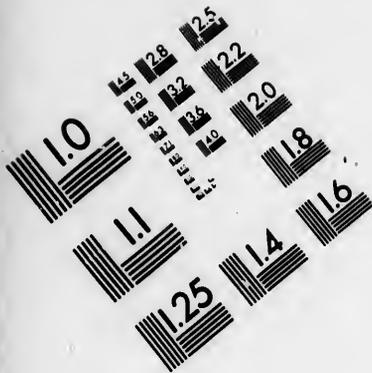
I

Le Bûcheron et Mercure

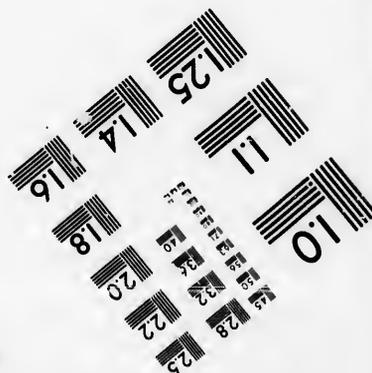
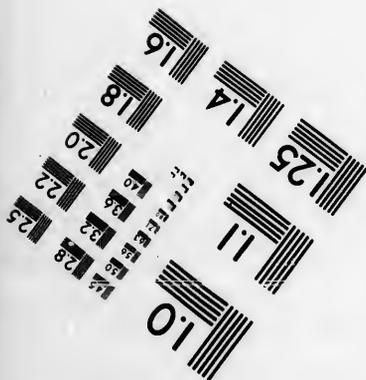
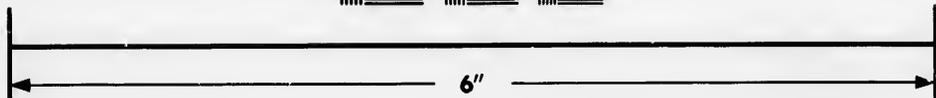
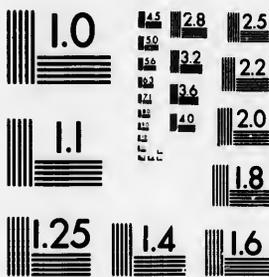
A M. LE C. D. B.

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage :
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
Et des vain ornements l'effort ambitieux ;
Je le veux comme vous ; cet effort ne peut passer.
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire,
Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
Vous les aimez, ces traits, et je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Esopé se propose,
J'y tombe au moins mal que je puis !
Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,
Il ne tient pas à moi ; c'est toujours quelque chose.
Comme la force est un point
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est là tout mon talent ; je ne sais s'il suffit.
Tantôt je peins en un récit
La sottise vanité jointe avecque l'envie.
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie,
Tel est ce chétif animal
Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois, par une double image





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15
12.8
13.2
13.6
14
20
22
25

11
10
01

Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
 Les agneaux aux loups ravissants,
La mouche à la fourmi, faisant de cet ouvrage
 Une ample comédie à cent actes divers.

Et dont la scène est l'univers.

Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle,
 Jupiter comme un autre. Introduisons celui
 Qui porte de sa part aux belles la parole :
 Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un bûcheron perdit son gagne-pain,
 C'est sa cognée ; et la cherchant en vain,
 Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.

Il n'avait pas des outils à revendre :
 Sur celui-ci roulait tout son avoir ;
 Ne sachant donc où mettre son espoir,
 Sa face était de pleurs toute baignée :

O ma cognée ! ô ma pauvre cognée !
 S'écriait-il : Jupiter, rends-la-moi ;
 Je tiendrai l'être encore un coup de toi.
 Sa plainte fut de l'Olympe entendue.

Mercure vient. Elle n'est pas perdue,
 Lui dit ce dieu, la connais-tu bien ?
 Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.

Lors une d'or à l'homme étant montrée,
 Il répondit : Je n'y demande rien.

Une d'argent succède à la première :
 Il la refuse. Enfin une de bois.

Voilà, dit-il, la mienne cette fois :

Je suis content si j'ai cette dernière.
 Tu les auras, dit le dieu, toutes trois.
 Ta bonne foi sera récompensée.

En ce cas-là je les prendrai, dit-il.

L'histoire en est aussitôt dispersée :

Et boquillons de perdre leur outil,
 Et de crier pour se le faire rendre.

Le roi des dieux ne sait auquel entendre.

Son fils **Mercur**e aux criards vient encor ;

A chacun d'eux il en montre une d'or.

Chacun eût cru passer pour une bête

De r
 Merc
 Leur

Ne p
 C'est
 A dir
 Que

Le pot de

De ne pas dire aussitôt : La voila !
 Mercure, au lieu de donner celle-là.
 Leur en décharge un grand coup sur la tête.

*Ne point mentir, être content du sien,
 C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
 A dire faux pour attraper du bien.
 Que sert cela? Jupiter n'est pas dupe.*

II

Le Pot de terre et le Pot de fer

Le pot de fer proposa
 Au pot de terre un voyage.
 Celui-ci s'en excusa,
 Disant qu'il ferait que sage
 De garder le coin du feu ;
 Car il lui fallait si peu,
 Si peu que la moindre chose
 De son débris serait cause :
 Il n'en reviendrait morceau.
 Pour vous, dit-il, dont la peau
 Est plus dure que la mienne,
 Je ne vois rien qui vous tienne.
 Nous vous mettrons à couvert,
 Repartit le pot de fer :
 Si quelque matière dure
 Vous menace, d'aventure,
 Entre deux je passerai,
 Et du coup vous sauverai.
 Cette offre le persuade.
 Pot de fer son camarade
 Se mit droit à ses côtés.
 Mes gens s'en vont à trois pieds,
 Clopin, clopant, comme ils peuvent.
 L'un contre l'autre jetés
 Au moindre hoquet (1) qu'ils trouvent.
Le pot de terre en souffre ; il n'eut pas fait cent pas,

Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

*Ne nous associons qu'avecque nos égaux ;
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces prés.*

(1) Ce mot est mis pour pierre, caillou, etc.

III

Le petit Poisson et le Pêcheur

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie.
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens, pour moi, que c'est folie ;
Car de le rattraper il n'est pas trop certain.
Un carpeau, qui n'était encore que fretin (1),
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin ;
Voilà commencement de chère et de festin ;

Mettons-le en notre gibecière.

Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :
Que ferez-vous de moi ? je ne saurais fournir
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi carpe devenir ;
Je serai par vous repêchée ;

Quelque gros partisan m'achètera bien cher.
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille

Pour faire un plat ; quel plat ! croyez-moi, rien qui vaille.
Rien qui vaille ! eh bien ! soit, repartit le pêcheur :
Vous irez dans la poêle ; et vous aurez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire.

*Un tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras !
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.*

(1) Petite chose de rebut.

Un anima
Le
Pe
Ba
Toutes bé
Chèvres, l
Da
Ch
Un lièvre,
Cra
N'allât int
Ne les sou
Adieu, voi
Des oreille
Et quand j
Je craindr
Cornes cel
Ce s
On
Dit l'anima
J'aurai bea
Iron

Le
Un vi
Grand croqu
Sentant s
Fut e
Par gran

IV

Les Oreilles du Lièvre

Un animal cornu blessa de quelques coups
 Le lion, qui, plein de courroux,
 Pour ne plus tomber en la peine,
 Bannit des lieux de son domaine
 Toutes bêtes portant des cornes à son front.
 Chèvres, béliers, taureaux, aussitôt délogèrent ;
 Daims et cerfs de climats changèrent :
 Chacun à s'en aller fut prompt.
 Un lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,
 Craignit que quelque inquisiteur
 N'allât interpréter à cornes leur longueur,
 Ne les soutint en tout à des cornes pareilles.
 Adieu, voisin grillon, dit-il, je pars d'ici.
 Des oreilles enfin seraient cornes aussi ;
 Et quand je les aurais plus courtes qu'une autruche,
 Je craindrais même encor. Le grillon repartit :
 Cornes cela ! vous me prenez pour cruche !
 Ce sont oreilles que Dieu fit.
 On les fera passer pour cornes ;
 Dit l'animal craintif, et cornes de licornes.
 J'aurai beau protester, mon dire et mes raisons
 Iront aux Petites-Maisons.

V

Le Renard ayant la queue coupée

Un vieux renard, mais des plus fins,
 Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins,
 Sentant son renard d'une lieue,
 Fut enfin au piège attrapé.
 Par grand hasard en étant échappé,

Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue,
 S'étant, dis-je, sauvé sans queue et tout honteux,
 Pour avoir des pareils (comme il était habile),
 Un jour que les renards tenaient conseil entre eux :
 Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
 Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?
 Que nous sert cette queue ? Il faut qu'on se la coupe,
 Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
 Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe :
 Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra,
 A ces mots il se fit une telle huée,
 Que le pauvre écourté ne put être entendu.
 Prétendre ôter la queue eût été temps perdu.
 La mode en fut continuée.

VI

La Vieille et les deux Servantes

Il était une vieille ayant deux chambrières,
 Elles filaient si bien, que les sœurs filandières
 Ne faisaient que brouiller auprès de celles-ci.
 La vieille n'avait point de plus pressant souci
 Que de distribuer aux servantes leur tâche.
 Dès que Thétis chassait Phébus aux crins dorés,
 Tourets entraient en jeu, fuseaux étaient tirés :
 Deçà, delà, vous en aurez :
 Point de cesse, point de relâche.
 Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontait,
 Un misérable coq à point nommé chantait ;
 Aussitôt notre vieille, encor plus misérable,
 S'affublait d'un jupon crasseux et détestable,
 Allumait une lampe, et courait droit au lit .
 Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
 Dormaient les deux pauvres servantes.
 L'une entr'ouvrait un œil, l'autre étendait un bras ;
 Et toutes deux, très-mal contentes.

Disaient entre leurs dents : Maudit coq ! tu mourras !
 Comme elles l'avaient dit, la bête fut grippée :
 Le réveille-matin eut la gorge coupée.
 Ce meurtre n'amenda nullement leur marché ;
 Notre couple, au contraire, à peine était couché,
 Que la vieille, craignant de laisser passer l'heure,
 Courait comme un lutin par toute sa demeure.

*C'est ainsi que le plus souvent,
 Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
 On s'enfonce encor plus avant :
 Témoin ce couple et son salaire
 La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par-là
 De Charybde en Sylla.*

VII

Le Satyre et le Passant

Au fond d'un antre sauvage
 Un Satyre et ses enfants
 Allaient manger leur potage,
 Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eût vus sur la mousse,
 Lui, sa femme et maint petit :
 Ils n'avaient tapis ni housse,
 Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie,
 Entre un passant morfondu.
 Au brouet on le convie :
 Il n'était pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
 De le semondre deux fois.
 D'abord avec son haleine
 Il se réchauffe les doigts ;
 Puis sur les mets qu'on lui donne,
 Délicat, il souffle aussi.

Le Satyre s'en étonne ;
Notre hôte ! à quoi bon ceci ?

L'un refroidit mon potage,
L'autre réchauffe ma main.
Vous pouvez, dit le sauvage
Reprendre votre chemin.

Ne plaise aux dieux que je couche
Avec vous sous même toi !
*Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid !*

VIII

Le Cheval et le Loup

Un certain loup, dans la saison
Que les tièdes zéphirs ont l'herbe rajeunie,
Et que les animaux quittent tous la maison
Pour s'en aller chercher leur vie ;
Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Aperçut un cheval qu'on avait mis au vert.

Je laisse à penser quelle joie.

Bonne chasse, dit-il, qui l'aurait à son croc !
Eh ! que n'es-tu mouton, car tu me serais hoc :
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.
Rusons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés,

Se dit écolier d'Hippocrate ;

Qu'il connaît les vertus et les propriétés
De tous les simples de ces prés ;

Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,

Toutes sortes de maux. Si dom coursier voulait

Ne point céler sa maladie,

Lui, loup, gratis le guérirait ;

Car le voir, en cette prairie,

Pâtre ainsi sans être lié,

Témoignait quelque mal, selon la médecine.

J'ai, dit la bête chevaline,

U
Mon fils,
Su
Pai l'hon
Et
Mon gala
Afi
L'autre, c
Qui
Les

C'est bien
Chacun à
Tu
Et

Trav
C'est

Un riche la
Fit venir se
Gardez-vous

Que

Un t

Je ne sais p

Vous le fera

Remuez vot

Creusez, fou

Où la

Le père mor

Deçà, delà, p

Il en

D'argent poi

De lou

Que te

Un apostume sous le pied.
 Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie
 Susceptible de tant de maux.
 J'ai l'honneur de servir nos seigneurs les chevaux,
 Et fais aussi la chirurgie.
 Mon galant ne songeait qu'à bien prendre son temps
 Afin de happer son malade.
 L'autre, qui s'en doutait, lui lâche une ruade
 Qui vous lui met en marmelade
 Les mandibules et les dents.
 C'est bien fait, dit le loup en soi-même, fort triste,
 Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
 Tu veux faire ici l'herboriste,
 Et ne fus jamais que boucher.

IX

Le Laboureur et ses Enfants

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa fin prochaine,
 Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
 Gardez-vous leur dit-il, de vendre l'héritage
 Que nous ont laissé nos parents :
 Un trésor est caché dedans.
 Je ne sais pas l'endroit; mais un peu de courage
 Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
 Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'out.
 Creusez, fouillez, bêchez; ne laissez nulle place
 Où la main ne passe et repasse.
 Le père mort, les fils vous retournent le champ
 Deçà, delà, partout; si bien qu'au bout de l'an
 Il en rapporta davantage.
 D'argent point de caché. *Mais le père fut sage*
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

X

La Montagne qui accouche

Une montagne en mal d'enfant
 Jetait une clameur si haute,
 Que chacun, au bruit accourant,
 Crut qu'elle accoucherait, sans faute,
 D'une cité plus grosse que Paris :

Elle accoucha d'une souris.

Quand je songe à cette fable,

Dont le-récit est menteur

Et le sens est véritable,

Je me figure un auteur

Qui dit : *Je chanterai la guerre*

Que firent les Titans au maître du tonnerre.

C'est promettre beaucoup, mais qu'en sort-il souvent ?

Du vent.

XI

La Fortune et le jeune Enfant

Sur le bord d'un puits très-profond

Dormait, étendu de son long,

Un enfant alors dans ses classes :

Tout est aux écoliers couchette et matelas.

Un honnête homme, en pareil cas,

Aurait fait un saut de vingt brasses.

Près de là tout heureusement

La Fortune passa, l'éveilla doucement,

Lui disant : Mon mignon, je vous sauve la vie.

Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.

Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi :

Cependant c'était votre faute.

Je vous demande, en bonne foi,



Le Pêcheur et Mercure

(page 93.)



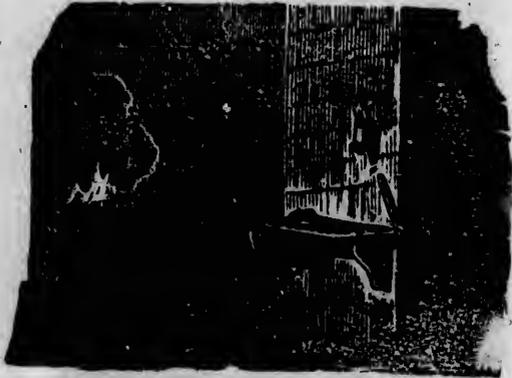
Le Cheval et le Loup

(page 100.)



La Poule aux Œufs d'or

(page 106.)



Le Serpent et la Lime

(page 107.)

Provi

Elle es
Est-on
On pen

Le méd
Que vis
Ce derp
Soutint
Tous der
Leur ma
Après q
Ils triom
L'un dis
Sil m'éd

L'avarice
Je
Que celui
Pon
Il crût qu
Il la tua,

Si cette imprudence si haute
 Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.
 Pour moi j'approuve son propos.
 Il n'arrive rien dans le monde
 Qu'il ne faille qu'elle en réponde ;
 Nous la faisons de tous écots :
 Elle est prise à garant de toutes aventures.
*Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures,
 On pense en être quitte en accusant son sort :*
Bref, la Fortune a toujours tort.

XII

Les Médecins

Le médecin Tant-pis allait voir un malade
 Que visitait aussi son confrère Tant-mieux.
 Ce dernier espérait, quoique son camarade
 Soutint que le gisant irait voir ses aïeux.
 Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,
 Leur malade paya le tribut à nature,
 Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
 Ils triomphaient encor sur cette maladie.
 L'un disait : Il est mort ; je l'avais bien prévu.
S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie.

XIII

La Poule aux Œufs d'or

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.
 Je ne veux, pour le témoigner,
 Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,
 Pondait tous les jours un œuf d'or.
 Il crut que dans son corps elle avait un trésor.
 Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable

▲ celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,
 S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.
 Belle leçon pour les gens chiches!

*Pendant ces derniers temps combien en a-t-on vus
 Qui du soir au matin sont pauvres devenus
 Pour vouloir trop tôt être riches!*

XIV

L'Ane portant des Reliques

Un baudet, chargé de reliques,
 S'imagina qu'on l'adorait ;
 Dans ce penser il se carrait,
 Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
 Quelqu'un vit l'erreur et lui dit :
 Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit
 Une vanité si folle :
 Ce n'est pas vous, c'est l'idole
 A qui cet honneur se rend,
 Et que la gloire en est due.
*D'un magistrat ignorant
 C'est la robe qu'on salue.*

XV

Le Cerf et la Vigne

Un cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
 Et telle qu'on en voit en de certains climats.
 S'étant mis à couvrir et sauvé du trépas,
 Les veneurs pour ce coup croyaient leurs chiens en faute.
 Ils les rappellent donc. Le cerf, hors de danger,
 Broute sa bienfaitrice : ingratitude extrême!
 On l'entend, on retourne, on le fait déloger :
 Il vient mourir en ce lieu même.

J'ai mérité, dit-il, ce juste châtement :
 Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.
 La meute en fait curée; il lui fut inutile
 De pleurer aux veneurs à sa mort arrivés.

*Vraie image de ceux qui profanent l'asile
 Qui les a conservés.*

XVI

Le Serpent et la Lime

On conte qu'un serpent, voisin d'un horloger
 (C'était pour l'horloger un mauvais voisinage),
 Entra dans sa boutique, et, cherchant à manger,
 N'y rencontra pour tout potage

Qu'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.

Cette lime lui dit, sans se mettre en colère :

Pauvre ignorant ! eh ! que prétends-tu faire ?

Tu te prends à plus dur que toi .

Petit serpent à tête folle :

Plutôt que d'emporter de moi

Seulement le quart d'une obole,

Tu te romprais toutes les dents.

Je ne crains que celles du temps.

*Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
 Qui, n'étant bon à rien, cherchez sur tout à mordre,*

Vous vous tourmentez vainement.

Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages

Sur tant de beaux ouvrages !

Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

XVII

Le Lièvre et la Perdrix

*Il ne se faut jamais moquer des misérables ;
 Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?*

Le sage Esope dans ses fables
 Nous en donne un exemple ou deux.
 Celui qu'en ces vers je propose,
 Et les siens, ce sont même chose.

Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,
 Vivaient dans un état, ce semble, assez tranquille,

Quand une meute, s'approchant,
 Oblige le premier à chercher un asile :
 Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,
 Sans même en excepter Brifaut.

Enfin il se trahit lui-même

Par les esprits sortant de son corps échauffé.
 Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
 Conclut que c'est son lièvre, et d'une ardeur extrême
 Il le pousse; et Rustaut, qui n'a jamais menti,
 Dit que le lièvre est reparti.

Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.

La perdrix le raille et lui dit :

Tu te vantais d'être si vite !

Qu'as-tu fait de tes pieds ? Au moment qu'elle rit,
 Son tour vient; on la trouve. Elle croit que ses ailes
 La sauront garantir à toute extrémité.

Mais la pauvrete avait compté
 Sans l'autour aux serres cruelles.

XVIII

L'Aigle et le Hibou

L'aigle et le chat-huant leurs querelles cessèrent,
 Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.
 L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou,
 Qu'ils ne se goberaient leurs petits peu ni prou.
 Connaissez-vous les miens ? dit l'oiseau de Minerve.
 Non, dit l'aigle. Tant pis, reprit le triste oiseau ;
 Je crains en ce cas pour leur peau ;
 C'est hasard si je les conserve.
 Comme vous êtes roi, vous ne considérez

Qui

Adieu
 Peign

Le hil
 Beau
 Vous
 N'allez

Il advi
 De faço

Rechign
 Ces enf
 Croquor
 Ses rep
 Le hibou
 De ses c
 Il se pla
 De punir
 Quelqu't

O

Q

Be

Tu fis de
 En

Qui se quoi : rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die,
 Tout en meme catégorie.

Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.

Peignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien me les montrez :
 Je n'y toucherai de ma vie.

Le hibou repartit : Mes petits sont mignons,
 Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons ;
 Vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque :

N'allez pas l'oublier ; retenez-la si bien,
 Que chez moi la maudite Parque
 N'entre point par votre moyen.

Il advint qu'au hibou Dieu donna géniture,
 De façon qu'un beau soir qu'il était en pâture,

Notre aigle aperçut, d'aventure,
 Dans les coins d'une roche dure,
 Ou dans les trous d'une mesure
 (Je ne sais pas lequel des deux),
 De petits monstres fort hideux.

Rechignés, un air triste, une voix de Mégère.

Ces enfants ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami :

Croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi :

Ses repas ne sont point repas à la légère.

Le hibou, de retour, ne trouve que les pieds

De ses chers nourrissons, hélas ! pour toute chose.

Il se plaint, et les dieux sont par lui suppliés

De punir le brigand qui de son deuil est cause.

Quelqu'un lui dit alors : N'en accuse que toi,

Ou plutôt la commune loi

Qui veut qu'on trouve son semblable

Beau, bien fait, et sur tout aimable.

Tu fis de tes enfants à l'aigle ce portrait :

En avaient-ils le moindre trait ?

XIX

Le Lion s'en allant en guerre

Le lion dans sa tête avait une entreprise ;
 Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts,
 Fit avertir les animaux.
 Tous furent du dessein, chacun selon sa guise :
 L'éléphant devait sur son dos
 Porter l'attirail nécessaire,
 Et combattre à son ordinaire ;
 L'ours s'apprêter pour les assauts ;
 Le renard, ménager de secrètes pratiques ;
 Et le singe, amuser l'ennemi par ses tours.
 Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes, qui sont lourds,
 Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.
 Point du tout, dit le roi ; je les veux employer :
 Notre troupe sans eux ne serait pas complète ;
 L'âne effraiera les gens, nous servant de trompette,
 Et le lièvre pourra nous servir de courrier.
Le monarque prudent et sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
Et connaît les divers talents.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

XX

L'Ours et les deux Compagnons

Deux compagnons, pressés d'argent,
 A leur voisin fourreur vendirent
 La peau d'un ours encore vivant,
 Mais qu'ils tueraient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.
 C'était le roi des ours, au compte de ces gens,
 Le marchand à sa peau devait faire fortune ;
 Elle garantirait des froids les plus cuisants ;

On en
 Dinder
 Leur, à
 S'offra
 Ils con
 Trouve
 Voilà n
 Le mar
 D'intér
 L'un d
 Se couc
 Sur un
 Seigne
 Il voit
 Le tour
 C'est dit
 A ces m
 L'un de
 Court à
 Qu'il n'
 Eh bien
 M
 C
 T
 II
 Vendre l
 De la pe
 E

On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.
 Dindenaout prisait moins ses moutons qu'eux leur ours ;
 Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.
 S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
 Ils conviennent de prix, et se mettent en quête,
 Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
 Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
 Le marché ne tint pas ; il fallut le résoudre :
 D'intérêts contre l'ours, on n'en dit pas un mot.
 L'un des deux compagnons grimpe au faite d'un arbre.
 L'autre, plus froid que n'est un marbre,
 Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
 Ayant quelquefois ouï dire
 Que l'ours s'acharne peut souvent
 Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire :
 Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau :
 Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie ;
 Et, de peur de supercherie,
 Le tourne, le retourne, approche son museau,
 Flaire aux passages de l'haleine.
 C'est dit-il, un cadavre ; ôtons-nous, car il sent.
 A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
 L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
 Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille
 Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
 Eh bien ! ajouta-t-il, la peau de l'animal ?
 Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?
 Car il t'approchait de bien près,
 Te retournant avec sa serre.
 Il m'a dit qu'il ne faut jamais
 Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.

XXI

L'Ane vêtu de la peau du Lion

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu,
 Était craint partout à la ronde ;

Et, bien qu'animal sans vertu,
Il faisait trembler tout le monde.

Un petit bout d'oreille échappé par malheur

Découvrit la fourbe et l'erreur :

Martin fit alors son office.

Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice

S'étonnaient de voir que Martin

Chassât les lions au moulin.

Force gens font du bruit en France

Par qui cet apologue est rendu familier.

Un équipage cavalier.

Fait les trois quarts de leur vaillance.

SIN DU CINQUIÈME LIVRE.

Les f
Le pl
Une n
Le co
En ce
Et co
C'est p
Nomb
Tous c
Oñ ne
Phèdre
Esope
Mais s
Il renf
Bien ou
Voyons
L'un an
J'ai sui
Y cōusa
Voici co
Un pâtre
Voulut
Il s'en v

LIVRE SIXIÈME

I

Le Pâtre et le Lion

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être;
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui ;
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire,
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.
C'est par cette raison qu'égayant leur esprit,
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue ;
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phèdre était si succinct, qu'aucuns l'en ont blâmé,
Esopé en moins de mots s'est encor exprimé.
Mais sur tous certain Grec renchérit, et se pique
D'une éloquence laconique ;
Il renferme toujours son conte en quatre vers :
Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.
Voyons-le avec Esopé en un sujet semblable :
L'un amène un chasseur, l'autre un pâtre en sa fable,
J'ai suivi leur projet quant à l'évènement,
Y cōusant en chemin quelques traits seulement.
Voici comme, à peu près, Esopé le raconte :
Un pâtre, à ses brebis trouvant quelque mécompte,
Voulut à toute force attraper le larron.
Il s'en va près d'un antre, et tend à l'environ

Des lacs à prendre loups; soupçonnant cette engeance.

Avant de partir de ces lieux,

Si tu fais, disait-il, ô monarque des dieux,

Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,

Et que je goûte ce plaisir,

Parmi vingt vaux je veux choisir

Le plus gras et t'en faire offrande.

A ces mots sort de l'ancre un lion grand et fort.

Le pâtre se tapit, et dit, à demi-mort :

Que l'homme ne sait guère, hélas ! ce qu'il demande.

Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,

Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,

O monarque des dieux, je t'ai promis un veau :

Je te promets un bœuf si tu fais qu'il s'écartel

C'est ainsi que l'a dit le principal auteur ;

Passons à son imitateur.

II

Le Lion et le Chasseur

Un fanfaron, amateur de la chasse,
 Venant de perdre un chien de bonne race,
 Qu'il soupçonnait dans le corps d'un lion,
 Vit un berger. Enseignez-moi, de grâce,
 De mon voleur, lui dit-il, la maison ;
 Que de ce pas je me fasse raison.
 Le berger dit : C'est vers cette montagne.
 En lui payant de tribu un mouton
 Par chaque mois, j'erre dans la campagne
 Comme il me plaît, et je suis en repos.
 Dans le moment qu'il tenait ces propos,
 Le lion sort, et vient d'un pas agile.
 Le fanfaron aussitôt d'esquiver :
 O Jupiter ! montre-moi quelque asile,
 S'écria-t-il, qui me puisse sauver !

La vraie épreuve du courage

*N'est
 Tel le*

Borée e

Q

Contre l

Quand l

Il pleut

R

Qu'en ce

Les Lati

Notre ho

Bon man

Celui-ci,

A tous le

Qu

Qu'il n'es

Qu

L'ébatten

Vous pla

Di

▲ qui plu

Du

Commenc

Il n'en fal

Se gorge

Fait

Siffle, sou

Maint toit

Le t

Le cavalier

Ne s

*N'est que dans le danger que l'on touche du doigt;
Tel le cherchait, dit-il, qui changeant de langage,
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.*

III

Phébus et Borée

Borée et le Soleil virent un voyageur
Qui s'était muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entrait dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :
Il pleut; le soleil luit, et l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire.
Les Latins les nommaient douteux pour cette affaire.
Notre homme s'était donc à la pluie attendu :
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu
A tous les accidents; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte,
Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourrait nous en être agréable :
Vous plaît-il de l'avoir? Eh bien! gageons nous deux,
Dit Phébus, sans tant de paroles,
A qui plus tôt aura dégarni les épaules
Du cavalier que nous voyons.
Commencez, je vous laisse obscurcir mes rayons.
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un yacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage
Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau,
Le tout au sujet d'un manteau.
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engouffrer dedans.

Cela le préserva. Le vent perdit son temps;
 Plus il se tourmentait, plus l'autre tenait ferme.
 Il eut beau faire agir le collet et les plis.
 Sitôt qu'il fut au bout du terme
 Qu'à la gageure on avait mis.
 Le Soleil dissipe la nue,
 Récrée et puis pénètre enfin le cavalier,
 Sous son balandras fait qu'il sue,
 Le contraint de s'en dépouiller :
 Encore n'usa-t-il pas de toute sa puissance.
 Plus fait douceur que violence.

IV

Jupiter et le Métayer

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
 Mercure en fit l'annonce, et gens se présentèrent,
 Firent des offres, écoutèrent :
 Ce ne fut pas sans bien tourner;
 L'un alléguait que l'héritage
 Était frayant et rude, et l'autre un autre si.
 Pendant qu'ils marchandèrent ainsi,
 Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage,
 Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
 Le laissât disposer de l'air,
 Lui donnât saison à sa guise,
 Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
 Enfin du sec et du modillé,
 Aussitôt qu'il aurait baillé.
 Jupiter y consent. Contrat passé, notre homme
 Tranche du roi des airs, pleut, vente, et fait en somme
 Un climat pour lui seul ; ses plus proches voisins
 Ne s'en sentaient non plus que les Américains.
 Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
 Pleine moisson, pleine vinée.
 Monsieur le Receveur fut très mal partagé,

L
 J
 L
 S
 Celui de
 Que fait-
 Il
 Jupiter e
 Co
 Sa

L

Un sourice
 Fut
 Voici comm
 J'avais fran
 Et tr
 Qui c
 Lorsque det
 L'un
 Et l'autre tu
 Il a la
 Sur la
 Une sorte de
 Comm
 La que
 Or, c'était un
 Fit à s
 Comme d'un a
 Il se battait, c
 Faisant
 Que moi, qui
 En ai p
 Le mau

L'an suivant, voilà tout changé ;
 Il ajuste d'une autre sorte
 La température des cieux.
 Son champ ne s'en trouve pas mieux ;
 Celui de ses voisins fructifie et rapporte.
 Que fait-il ? Il recourt au monarque des dieux ;
 Il confesse son imprudence.
 Jupiter en usa comme un maître fort doux.

*Concluons que la Providence.
 Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.*

V

Le Cochet, le Chat et le Souriceau

Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
 Fut presque pris au dépourvu.
 Voici comme il conta l'aventure à sa mère :
 J'avais franchi les monts qui bornent cet état,
 Et trottais comme un jeune rat
 Qui cherche à se donner carrière,
 Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
 L'un doux, bénin et gracieux,
 Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude :
 Il a la voix perçante et rude,
 Sur la tête un morceau de chair,
 Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
 Comme pour prendre sa volée ;
 La queue en panache étalée.
 Or, c'était un cochet dont notre souriceau
 Fit à sa mère le tableau,
 Comme d'un animal venu de l'Amérique.
 Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,
 Faisant tel bruit et tel fracas,
 Que moi, qui, grâce aux dieux, de courage me pique,
 En ai pris la fuite de peur,
 Le maudissant de très bon cœur.

Sans lui j'aurais fait connaissance
 Avec cet animal qui m'a semblé si doux :
 Il est velouté comme nous,
 Marqueté, longue queue, une humble contenance,
 Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
 Je le crois fort sympathisant
 Avec messieurs les rats ; car il a des oreilles
 En figure aux nôtres pareilles.
 Je l'allais aborder, quand d'un son plein d'éclat
 L'autre m'a fait prendre la fuite.
 Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,
 Qui, sous un minois hypocrite,
 Contre toute ta parenté
 D'un malin vouloir est porté.
 L'autre animal, tout au contraire,
 Bien éloigné de nous mal faire,
 Servira quelque jour peut-être à nos repas.
 Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
*Garde-toi, tant que tu vivras,
 De juger des gens par la mine.*

VI

Le Renard, le Singe et les Animaux

Les animaux, au décès d'un lion,
 En son vivant prince de la contrée,
 Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on.
 De son étui la couronne est tirée :
 Dans une chartre un dragon la gardait.
 Il se trouva que, sur tous essayée,
 A pas un d'eux elle ne convenait.
 Plusieurs avaient la tête trop menue,
 Aucuns trop grosse, aucuns même cornue,
 Le singe aussi fit l'épreuve en riant ;
 Et, par plaisir la tiare essayant,
 Il fit autour force grimaceries,

To
 Pa
 Au
 Qu
 Le
 Sa
 Qu
 Il
 Et
 Or
 App
 Le
 Lui-
 C'é
 Le r
 Prét
 Ne s
 Il fut
 Qu'à

Le M

Le mulet d'
 Et ne
 Que d
 Dont i
 Elle avait fa
 Son fil
 Qu'on
 Il eût cru s'a
 Etant devenu
 Son père l'an
 Quand

Tours de souplesse, et mille singeries,
 Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
 Aux animaux cela sembla si beau,
 Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.
 Le renard seul regretta son suffrage,
 Sans toutefois montrer son sentiment.
 Quand il eut fait son compliment,
 Il dit au roi : Je sais, sire, une cache,
 Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.
 Or tout trésor, par droit de royauté,
 Appartient, sire, à votre majesté.
 Le nouveau roi bâille après la finance;
 Lui-même y court pour n'être pas trompé.
 C'était un piège : il y fut attrapé.
 Le renard dit, au nom de l'assistance :
 Prétendrais-tu nous gouverner encor,
 Ne sachant pas te conduire toi-même ?
 Il fut démis, et l'on tomba d'accord
 Qu'à peu de gens convient le diadème.

VII

Le Mulet se vantant de sa généalogie

Le mulet d'un prélat se piquait de noblesse,
 Et ne parlait incessamment
 Que de sa mère la jument,
 Dont il contait mainte prouesse.
 Elle avait fait ceci, puis avait été là.
 Son fils prétendait pour cela
 Qu'on le dût mettre dans l'histoire.
 Il eût cru s'abaisser servant un médecin.
 Etant devenu vieux, on le mit au moulin :
 Son père l'âne alors lui revint en mémoire.
 Quand le malheur ne serait bon

*Qu'à mettre un sol à la raison,
Toujours serait-ce juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.*

VIII

Le Vieillard et l'Âne

Un vieillard sur son âne aperçut en passant
Un pré plein d'herbe et fleurissant,
Il y lâche sa bête, et le grison se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se vautrant, grattant et frottant,
Gambadant, chantant et broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemi vient sur l'entrefaite.
Fuyons, dit alors le vieillard.
Pourquoi ? répondit le paillard.
Me fera-t-on porter double bât, double charge ?
Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large.
Eh ! que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois ?
*Sauvez-vous, et me laissez paître.
Notre ennemi, c'est notre maître :
Je vous le dis en bon français.*

IX

Le Cerf se voyant dans l'eau

Dans le cristal d'une fontaine
Un cerf se mirant autrefois,
Louait la beauté de son bois,
Et ne pouvait qu'avec peine
Souffrir ses jambes de fuseaux,
Dont il voyait l'objet se perdre dans les eaux.
Quelle proportion de mes pieds à ma tête !



Phébus et Bérta

(187)

(page 115.)



Le Cerf se voyant dans l'eau

(188)

(page 120.)



Le Villageois et le Serpent

(page 128.)



Le Charretier embourbé

(page 129.)

Disait-il
Des taill
M

So
L'
Nu
Se
Il se dédi
Qu
Nous fais
Et
Ce cerf ble
Il e

Rien ne se
Le lièvre
Gageons, c
Sitôt que n
Rep
Ma
Ave
Sage
Ains
On n
Savo
Ni d
Notre lièvre
J'entends d
Il s'éloigne

Disait-il, en voyant leur ombre avec douleur,
Des taillis les plus hauts mon front atteint le faite,
Mes pieds ne me font point d'honneur.

Tout en parlant de la sorte,

Un limier le fait partir.

Il tâche de se garantir ;

Dans les forêts il s'emporte ,

Son bois, dommageable ornement,

L'arrêtant à chaque moment,

Nuit à l'office que lui rendent

Ses pieds, de qui ses jours dépendent.

Il se dédie alors, et maudit les présents

Que le ciel lui fait tous les ans.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile ;

Et le beau souvent nous détruit.

Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile ;

Il estime un bois qui lui nuit.

X

Le Lièvre et la Tortue

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point :

Le lièvre et la tortue en sont un témoignage

Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point

Sitôt que moi ce but. Sitôt ! êtes-vous sage ?

Repartit l'animal léger :

Ma commère, il vous faut purger

Avec quatre grains d'ellébore.

Sage ou non, je parie encore.

Ainsi fut fait, et de tous deux

On mit près du but les enjeux.

Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,

Ni de quel juge l'on convint.

Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire ;

J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint,

Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes

Et leur fait arpenter des landes.
 Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
 Pour dormir et pour écouter
 D'où vient le vent, il laisse la tortue,
 Aller son train de sénateur.
 Elle part, elle s'évertue :
 Elle se hâte avec lenteur.

Lui cependant méprise une telle victoire,
 Tient la gageure à peu de gloire,
 Croit qu'il y va de son honneur
 De partir tard. Il broute, il se repose,
 Il s'amuse à tout autre chose
 Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
 Que l'autre touchait presqu'au bout de la carrière,
 Il partit comme un trait. Mais les élans qu'il fit
 Furent vains : la tortue arriva la première.
 Eh bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?
 De quoi vous sert votre vitesse ?
 Moi l'emporter ! et que serait-ce
 Si vous portiez une maison ?

XI

L'Ane et ses Maîtres

L'âne d'un jardinier se plaignait au Destin
 De ce qu'on le faisait lever devant l'aurore.
 Les coqs, disait-il, ont beau chanter matin,
 Je suis plus matineux encore.
 Et pourquoi ? pour porter des herbes au marché !
 Belle nécessité d'interrompre mon somme !
 Le Sort, de sa plainte touché,
 Lui donne un autre maître ; et l'animal de somme
 Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.
 La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur
 Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
 J'ai regret, disait-il, à mon premier seigneur :

Quel
 Mais
 C'est

Autre

Croit-

Le Sor
 Notre

Nous
 Qu'à c

Aux no

Esopo s

Le solei

Aussitôt

S

L

Que f

Dirent-e

Se pe

Mettra la

Adieu jo

Encor, quand il tournait la tête,
 J'attrapais, s'il m'en souvient bien,
 Quelque morceau de chou qui ne me coûtait rien.
 Mais ici point d'aubaine, ou, si j'en ai quelqu'une,
 C'est de coups. Il obtint changement de fortune;
 Et sur l'état d'un charbonnier
 Il fut couché tout le dernier.

Autre plainte. Quoi donc ? dit le sort en colère,
 Ce baudet-ci m'occupe autant

Que cent monarques pourraient faire !
 Croit-il être le seul qui ne soit pas content ?
 N'ai-je en l'esprit que son affaire ?

Le Sort avec raison. *Tous gens sont ainsi faits.*

*Notre condition jamais ne nous contente,
 La pire est toujours la présente.*

Nous fatiguons le ciel à force de placets.

*Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
 Nous lui romprons encore la tête.*

XII

Le Soleil et les Grenouilles

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse
 Noyait son souci dans les pots.

Esopo seul trouvait que les gens étaient sots
 De témoigner tant d'allégresse.

Le soleil, disait-il, eut dessein autrefois
 De songer à l'hyménée.

Aussitôt on ouït, d'une commune voix,
 Se plaindre de leur destinée
 Les citoyennes des étangs.

Que ferons-nous s'il lui vient des enfants ?
 Dirent-elles au sort : un seul Soleil à peine
 Se peut souffrir ; une demi douzaine
 Mettra la mer à sec et tous ses habitants.

Adieu joncs et marais : notre race est détruite ;

Bientôt on la verra réduite
 A l'eau du Styx. Pour un pauvre animal,
 Grenouilles, à mon sens, ne raisonnaient pas mal.

XIII

Le Villageois et le Serpent

Esope conte qu'un manant,
 Charitable autant que peu sage,
 Un jour d'hiver se promenant
 A l'entour de son héritage,
 Aperçut un serpent sur la neige étendu,
 Transi, gelé, perclus, immobile rendu,
 N'ayant pas à vivre un quart-d'heure.
 Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure;
 Et, sans considérer quel sera le loyer
 D'une action de ce mérite,
 Il l'étend le long du foyer,
 Le réchauffe, le ressuscite.
 L'animal engourdi sent à peine le chaud,
 Que l'âme lui revient avecque la colère.
 Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt;
 Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
 Contre son bienfaiteur, son sauveur et son père.
 Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire !
 Tu mourras ! A ces mots, plein d'un juste courroux,
 Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête;
 Il fait trois serpents de deux coups,
 Un tronçon, la queue, et la tête.
 L'insecte, sautillant, cherche à se réunir;
 Mais il ne peut y parvenir.

*Il est bon d'être charitable;
 Mais envers qui ? c'est là le point.
 Quant aux ingrats, il n'en est point
 Qui ne meure enfin misérable.*

De p
 Qui
 Fut
 Que
 Env
 Sous
 Les
 Foi
 Bon
 Cont
 L'éd
 De
 Les
 Un d
 Les p
 Par ceux q
 Tous, sans
 Pas
 Cela
 Que
 Gran
 Je le
 Je vo
 Et n

L
 Les
 Scro
 Telle

XIV

Le Lion malade et le Renard

De par le roi des animaux,
 Qui dans son antre était malade,
 Fut fait savoir à ses vassaux
 Que chaque espèce en ambassade
 Envoyât gens le visiter ;
 Sous promesse de bien traiter
 Les députés, eux et leur suite,
 Foi de lion, très bien écrite :
 Bon passe-port contre la dent,
 Contre la griffe tout autant.
 L'édit du prince s'exécute :
 De chaque espèce on lui députe.
 Les renards gardant la maison,
 Un d'eux en dit cette raison :
 Les pas empreints sur la poussière
 Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
 Tous, sans exception, regardent sa tanière,
 Pas un ne marque le retour :
 Cela nous met en méfiance.
 Que sa majesté nous dispense ;
 Grand merci de son passeport.
 Je le crois bon ; mais dans cet antre
 Je vois fort bien comme l'on entre,
 Et ne voit pas comme on en sort.

XV

L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette

*Les injustices des pervers
 Servent souvent d'excuse aux nôtres.
 Telle est la loi de l'univers :*

Si tu vœux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Un manant au miroir prenait des oisillons.
 Le fantôme brillant attire une alouette.
 Aussitôt un autour, planant sur les sillons,
 Descend des airs, fond et se jette
 Sur celle qui chantait, quoique près du tombeau.
 Elle avait évité la perfide machine,
 Lorsque, se rencontrant sous la main de l'oiseau,
 Elle sent son ongle maligne.
 Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé,
 Lui-même sous les rets demeure enveloppé.
 Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage ;
 Je ne t'ai jamais fait de mal.
 L'oïseleur repartit : Ce petit animal
 T'en avait-il fait davantage ?

XVI

Le Cheval et l'Âne

*En ce monde il se faut l'un l'autre secourir :
 Si ton voisin vient à mourir,
 C'est sur toi que le fardeau tombe.*

Un âne accompagnait un cheval peu courtois,
 Celui-ci ne portant que son simple harnois,
 Et le pauvre baudet si chargé qu'il succombe.
 Il pria le cheval de l'aider quelque peu ;
 Autrement il mourrait devant qu'être à la ville.
 La prière, dit-il, n'en est pas incivile :
 Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu.
 Le cheval refusa, fit une pétarade ;
 Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade.
 Et reconnut qu'il avait tort :
 Du baudet, en cette aventure,
 On lui fit porter la voiture,
 Et la peau par dessus encor :

Le C

Cha

On v

Tan

La p

Au chien d

Ce chien ve

La quitta p

La rivière d

A toute

Et n

Le Phat

Vit son char

De tout hum

Près d'un ce

Appe

On sa

Adresse là l

Dieu

Pour venir a

Le voilà qu

Pesta

Tantôt contr

Contr

Il invoque à

Sont :

Hercule, lui

XVII

Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre

*Chacun se trompe ici-bas :
On voit courir après l'ombre
Tant de fous, qu'on en sait pas,
La plupart du temps, le nombre.*

Au chien dont parle Esope il faut les renvoyer.
Ce chien voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image, et pensa se noyer ;
La rivière devient tout d'un coup agitée ;
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

XVIII

Le Charretier embourbé

Le Phatéon d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin
De tout humain secours : c'était à la campagne,
Près d'un certain canton de la basse-Bretagne,
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le Destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.
Dieu nous préserve du voyage !
Pour venir au chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste et jure de son mieux,
Pestant, en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde :
Hercule, lui dit-il, aide-moi, si ton dos

A porté la machine ronde,
 Ton bras peut me tirer d'ici.
 Sa prière étant faite, il entend dans la nue
 Une voix qui lui parle ainsi :
 Hercule veut qu'on se remue ;
 Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
 L'achoppement qui te retient,
 Ote d'autour de chaque roue
 Ce malheureux mortier, cette maudite boue
 Qui jusqu'à l'essieu les enduit,
 Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit ;
 Comble-moi cette ornière. As-tu fait ? Oui, dit l'homme.
 Or bien je vais t'aider, dit la voix ; prends ton fouet.
 Je l'ai pris... Qu'est ceci ! mon char marche à souhait !
 Hercule en soit loué ! Lors la voix : Tu vois comme
 Tes chevaux aisément se sont tirés de là.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

XIX

Le Charlatan

Le monde n'a jamais manqué de charlatans ;
 Cette science, de tout temps,
 Fut en professeurs tres-fertile.
 Tantôt l'un, en théâtre, affronte l'Achéron,
 Et l'autre affiche dans la ville
 Qu'il est un passe-Cicéron.
 Un des derniers se vantait d'être
 En éloquence si grand maître,
 Qu'il rendrait disert un badaud,
 Un manant, un rustre, un lourdeau ;
 Oui, messieurs, un lourdeau, un animal, un âne.
 Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,
 Je le rendrai maître passé,
 Et veux qu'il porte la soutane.
 Le prince sut la chose ; il manda le rhéteur,

Sire, v
 I
 I
 Sinon i
 Guindé
 A
 R
 Quelqu
 Il voul
 Il aurai
 Surtout
 Un disc
 Un disc
 S
 V
 L
 L
 II
 D
 S
 Nous de

La déess
 Et fait u
 Or
 Ch
 Or
 El
 Av

J'ai, dit-il, en mon écurie
Un fort beau roussin d'Arcadie;
J'en voudrais faire un orateur.

Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme;

On lui donna certaine somme.

Il devait, au bout de dix ans

Mettre son âne sur les bancs;

Sinon il consentait d'être en place publique

Guindé la hart au col, étranglé court et net.

Ayant au dos sa rhétorique,

Et les oreilles d'un baudet.

Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence

Il voulait l'aller voir, et que, pour un pendu,

Il aurait bonne grâce et beaucoup de prestance :

Surtout qu'il se souvint de faire à l'assistance

Un discours où son art fût au long étendu ;

Un discours pathétique, et dont le formulaire

Servit à certains Cicérons,

Vulgairement nommés larrons.

L'autre reprit : Avant l'affaire,

Le roi, l'âne, ou moi, nous mourrons.

Il avait raison. *C'est folie*

De compter sur dix ans de vie.

Soyons bien buvants, bien mangeants ;

Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

XX

La Discorde

La déesse Discorde ayant brouillé les dieux,
Et fait un grand procès là-haut pour une pomme,

On la fit déloger des cieux.

Chez l'animal qu'on appelle homme

On la reçut à bras ouverts,

Elle et Que-si-que-non, son frère,

Avecque Tien-et-mien, son père.

Elle nous fit l'honneur, en ce bas univers,
 De préférer notre hémisphère
 A celui des mortels qui nous sont opposés,
 Gens grossiers, peu civilisés,
 Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire,
 De la Discorde n'ont que faire.
 Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
 Demandait qu'elle fût présente,
 La Renommée avait le soin
 De l'avertir; et l'autre, diligente,
 Courait vite aux débats, et prévenant la Paix,
 Faisait d'une étincelle un feu long à s'éteindre.
 La Renommée enfin commença de se plaindre
 Que l'on ne lui trouvait jamais
 De demeure fixe et certaine;
 Bien souvent l'on perdait à la chercher sa peine.
 Il fallait donc qu'elle eût un séjour affecté,
 Un séjour d'où l'on pût en toutes les familles
 L'envoyer à jour arrêté.
 Comme il n'était alors aucun couvent de filles,
 On y trouva difficulté.
*L'auberge enfin de l'Hyménée
 Lui fut pour maison assignée.*

FIN DU SIXIÈME LIVRE.

L'apolog
 O
 Quiconc
 N
 E
 Le sage
 C'est pro
 O
 N
 Qui mèn
 O vous
 A quelq
 Sur ces
 Favorise
 Le temp
 Me laiss
 Tout au
 D
 C'est de
 II
 Dont voi

A Madame de Montespan

L'apologue est un don qui vient des immortels ;
Ou, si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels :
 Nous devons tous, tant que nous sommes
 Eriger en divinité
Le sage par qui fut ce bel art inventé.
C'est proprement un charme : il rend l'âme attentive,
 Ou plutôt il la tient captive,
 Nous attachant à des récits
Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.
O vous qui l'imitiez, Olympe, si ma muse
A quelquefois pris place à la table des dieux,
Sur ces dons aujourd'hui daignez porter les yeux ;
Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse.
Le temps, qui détruit tout, respectant votre appui,
Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage :
Tout auteur qui voudra vivre encore après lui
 Doit s'acquérir votre suffrage.
C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix ;
 Il n'est beauté dans nos écrits
Dont vous ne connaissiez jusques aux moindres traces.

Eh! qui connaît, que vous, les beautés et les grâces!
Paroles et regards, tout est charme dans vous.

Ma muse, en un sujet si doux,
Voudrait s'étendre davantage :

Mais il faut réserver à d'autres cet emploi;
Et d'un plus grand maître que moi
Votre louange est le partage.

Olympe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage
Votre nom serve un jour de rempart et d'abri.

Protégez désormais le livre favori
Par qui j'ose espérer une seconde vie :

Sous vos seuls auspices ces vers
Seront jugés, malgré l'envie,
Dignes des yeux de l'univers.

Je ne mérite pas une faveur si grande ;

La fable en son nom la demande :

Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous.

S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,

Je croirai lui devoir un temple pour salaire ;

Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous

U
M
Inventa p
La peste
Capable
Fa
Ils ne m
O
A cherch
N
N
L
L
P
Le lion t
Je
P
Q
Se sacrif
Peut-être
L'histor
O
Ne nous
L
Pour mo
J'

LIVRE SEPTIÈME

I

Les Animaux malades de la Peste

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel, en sa fureur,
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
On n'en voyait point d'occupés
À chercher le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitait leur envie;
Ni loups, ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie;
Les tourterelles se fuyaient;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.

Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense ;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.

Je me dévouerai donc, s'il le faut ; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,

Qué le plus coupable périsse.

Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.

Eh bien ! manger moutons, canaille, sottre espèce,
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fites, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur ;

Et quant au berger, l'on peut dire

Qu'il était digne de tous maux,

Etant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.

Ainsi dit le renard ; et flatteurs d'applaudir.

On n'osa trop approfondir

Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,

Les moins pardonnables offenses :

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples matins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.

L'âne vint à son tour, et dit : J'ai souvenance

Qu'en un pré de moines passant,

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,

Quelque diable aussi me poussant,

Je tondis de ce pré la largeur de ma langue ;

Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.

A ces mots on cria haro sur le baudet.

Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue,

Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,

Ce pelé, ce galeux d'où venait tout le mal.

Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !

Rien que la mort n'était capable

D'expiér son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,

Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

L
Disent q
D
S
L
S
Notre eri
Il
Qu'en pe
Le vivre
Il devint
A
U
D
S'en vint
Ils
Chercher
Ra
On les av
At
De
Ils deman
Ser
Me
Les chose
En
Vo
Que de p
J'espère c
Ay
Le
Qu
Fa

II

Le Rat qui s'est retiré du monde

Les Levantins en leur légendes
 Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,
 Dans un fromage de Hollande
 Se retira loin du tracas.
 La solitude était profonde,
 S'étendant partout à la ronde.

Notre ermite nouveau subsistait là-dedans.
 Il fit tant, des pieds et des dents,
 Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
 Le vivre et le couvert ; que faut-il davantage ?
 Il devint gros et gras ; Dieu prodigue ses biens
 A ceux qui font vœu d'être siens.

Un jour, au dévot personnage
 Des députés du peuple rat
 S'en vinrent demander quelque aumône légère :
 Ils allaient en terre étrangère
 Chercher quelque secours contre le peuple chat ;
 Ratapolis (1) était bloquée :

On les avait contraints de partir sans argent,
 Attendu l'état indigent
 De la république attaquée.

Ils demandaient fort peu, certains que le secours
 Serait prêt dans quatre ou cinq jours.

Mes amis, dit le solitaire,
 Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :
 En quoi peut un pauvre reclus
 Vous assister ? que peut-il faire,

Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci ?
 J'espère qu'il aura de vous quelque souci.

Ayant parlé de cette sorte,
 Le nouveau saint ferma se porte.

Qui désigné-je, à votre avis
 Par ce rat si peu secourable ?

Un moine? Non, mais un dervis.
Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

(4) Ville des rats.

III

Le Héron

Un jour, sur ses longs pieds, allait, je ne sais où,
Le héron au long bec emmanché d'un long cou :
Il côtoyait une rivière.
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours.
Ma commère la carpe y faisait mille tours
Avec le brochet son compère.
Le héron en eût fait aisément son profit :
Tous approchaient du bord; l'oiseau n'avait qu'à prendre.
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit;
Il vivait de régime, et mangeait à ses heures.
Après quelques moments l'appétit vint : l'oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas; il s'attendait à mieux,
Et montrait un goût dédaigneux
Comme le rat du bon Horace :
Moi, des tanches ! dit-il, moi héron, que je fasse
Une si pauvre chère ! Et pour qui me prend-on ?
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
Du goujon ! c'est bien là le dîner d'un héron !
J'ouvrierais pour si peu le bec ! aux dieux ne plaise !
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.
Ne soyons pas si difficile.
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles ;

On hasa

G

Surtout

Bien des

Que je p

Vous ven

Il

Q

Tiennent

E

'Si

Vous gâ

Cultivait

Il travail

A

Et le jar

Peuple a

Le follet,

Co

Po

Chez ces

No

A

Ma

Firent ta

Pa

Le

Ordre lui

Pr

En

Et d'Indo

Avant qu

*On hasarde de perdre en voulant trop gagner,
Gardez-vous de rien dédaigner,
Surtout quand vous avez à peu près votre compte,
Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux herons
Que je parle : écoutez, humains, un autre conte,
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.*

IV

Les Souhails

Il est au Mognol des follets
Qui font office de valets,
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gêtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois
Cultivait le jardin d'un assez bon bourgeois.
Il travaillait sans bruit, avec beaucoup d'adresse,
Aimait le maître et la maîtresse,
Et le jardin surtout. Dieu sait si les Zéphyr,
Peuple ami du démon, l'assistaient dans sa tâche !
Le follet, de sa part, travaillant sans relâche,
Comblait ses hôtes de plaisirs.
Pour plus de marques de son zèle,
Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,
Nonobstant la légèreté
À ses pareils si naturelle :
Mais ses confrères les esprits,
Firent tant, que le chef de cette république,
Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vint d'aller au fond de la Norvège
Prendre le soin d'une maison
En tout temps couverte de neige ;
Et d'Indou qu'il était, on vous le fait Lapon.
Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes :

On m'oblige de vous quitter ;
 Je ne sais pas pour quelles fautes,
Mais enfin il le faut. Je ne puis m'arrêter
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine,
Employez-la : formez trois souhaits ; car je puis
 Rendre trois souhaits accomplis ;
Trois, sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine
Etrange et nouvelle aux humains.
Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance,
 Et l'Abondance à pleines mains
 Verse en leurs coffres la finance,
En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins :
Tout en crève. Comment ranger cette chevance ?
Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut !
Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.
 Les voleurs contre eux complotèrent ;
 Les grands seigneurs leur empruntèrent ;
Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils l'un et l'autre : heureux les indigents !
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
 Retirez-vous, trésors ; fuyez ; et toi, déesse,
 Mère du bon esprit, compagne du repos,
O Médiocrité, reviens vite ! A ces mots,
La Médiocrité revient. On lui fait place !
 vec elle ils rentrent en grâce,
Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux
Qu'ils étaient, et que sont tous ceux
Qui souhaitent toujours, et perdent en chimères
Le temps qu'ils feraient mieux de mettre à leurs affaires.
 Le follet en rit avec eux.
 Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point,
Ils demandèrent la sagesse :
C'est un trésor qui n'embarrasse point.

Sa majes
De quell

Il

Se

En

Un

Av

Qu

Co

De

Su

Pa

Le prince

En

Quel Lou

D'abord a

Il se fût b

Sa grimac

L'envoya

Lè singe a

Et, flatteu

Et la griff

It n

Qui ne fût

Eut un ma

Ce

Fut

Le renard

Que sens-t

L'au

Alléguant

San

Ceci

V

La Cour du Lion

Sa majesté lionne un jour voulut connaître
De quelles nations le ciel l'avait fait maître,

Il manda donc par députés
Ses vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés

Une circulaire écriture
Avec son sceau. L'écrit portait
Qu'un mois durant le roi tiendrait
Cour plénière, dont l'ouverture
Devait être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin.

Par ce trait de magnificence,

Le prince à ses sujets étalait sa puissance.

En son Louvre il les invita.

Quel Louvre ! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine :

Il se fût bien passé de faire cette mine ;

Sa grimace déplut : le monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégouté.

Lè singe approuva fort cette sévérité,

Et, flatteur excessif, il loua la colère

Et la griffe du prince, et l'antre, et cette odeur,

Il n'était ambre, il n'était fleur

Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie

Eut un mauvais succès, et fut encor punie :

Ce monseigneur du lion-là

Fut parent de Caligula.

Le renard était proche : Or ça, lui dit le sire,

Que sens-tu ? dit-le moi ; parle sans déguiser.

L'autre aussitôt de s'excuser,

Alléguant un grand rhume : il ne pouvait que dire

Sans odorat. Bref il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement :

*Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sin ère,
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.*

VI

Les Vautours et les Pigeons

Mars autrefois mit tout l'air en émuté,
Certain sujet fit naître la dispute
Chez les oiseaux, non ceux que le printemps
Mène à sa cour, et qui sous la feuillée,
Par leur exemple et leurs sons éclatants,
Font que Vénus est en nous réveillée,
Ni ceux encore que la mère d'Amour
Met à son char ; mais le peuple vautour,
Au bec retors, à la tranchante serre,
Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
Il plut du sang : je n'exagère point
Si je voulais compter de point en point :
Tout le détail, je manquerais d'haleine.
Maint chef périt, maint héros expira ;
Et sur son roc Prométhée espéra
De voir bientôt une fin à sa peine.
C'était plaisir d'observer leurs efforts ;
C'était pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adresse, et ruses, et surprises,
Tout s'employa. Les deux troupes, éprises
D'ardents courroux, n'épargnaient nuls moyens
De peupler l'air que respirent les ombres :
Tout élément remplit de citoyens
Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres.
Cette fureur mit la compassion
Dans les esprits d'une autre nation
Au cou changeant, au cœur tendre et fidèle,
Elle employa sa médiation
Pour accorder une telle querelle :

Am
Fur
Que
Ils
Hél
A q
La
Tou
En
Peu
D'ac
Ten
La s
Dép
Ou
Ceci

Dans un
Et de to
S
Femmes
L'attela
Une mo
Prétend
Pique l'
Q
S'assied
A
E
Elle s'en
a, vien
In serge
Aire av

Ambassadeurs par le peuple pigeon
 Furent choisis ; et si bien travaillèrent,
 Que les vautours plus ne se chamaillèrent.
 Ils firent trêve ; et la paix s'ensuivit.
 Hélas ! ce fut aux dépens de la race
 A qui la leur aurait dû rendre grâce.
 La gent maudite aussitôt poursuivit
 Tous les pigeons, en fit ample carnage,
 En dépeupla les bourgades, les champs :
 Peu de prudence eurent les pauvres gens
 D'accommoder un peuple si sauvage.

*Tenez toujours divisés les méchants :
 La sûreté du reste de la terre
 Dépend de là. Semez entre eux la guerre
 Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
 Ceci soit dit en passant, Je me tais.*

VII

Le Coche et la Mouche

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé.
 Et de tous les côtés au soleil exposé,
 Six forts chevaux tiraient un coche.
 Femmes, moine, vieillards, tout était descendu ;
 L'attelage suait, soufflait, était rendu.
 Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
 Prétend les animer par son bourdonnement,
 Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
 Qu'elle fait aller la machine,
 S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
 Aussitôt que le char chemine,
 Et qu'elle voit les gens marcher,
 Elle s'en attribue uniquement la gloire,
 Va, vient, fait l'empressée ; il semble que ce soit
 Un sergent de bataille allant à chaque endroit
 Faire avancer ses gens et hâter la victoire.

La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin ;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.

Le moine disait son bréviaire ;
Il prenait bien son temps ! une femme chantait ;
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait.
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.

Après bien du travail, le coche arrive au haut.
Respirons maintenant, dit la mouche aussitôt :
J'ai fait tant que nos gens sont enfin dans la plaine.
Ça, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

*Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires.
Et, partout importuns, devraient être chassés.*

VIII

La Laitière et le Pot au lait

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait sans encombre arriver à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grand pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile.
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière, ainsi troussée,
Comptait déjà dans sa pensée

Tout le prix de son lait ; en employait l'argent ;
Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée.
La chose allait à bien par son soin diligent.

Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison ;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ,



Le Héron

(page 142.)



Les Vautours et les Pigeons.

(page 142.)



**L'Homme qui court après la Fortune, et l'Homme
qui l'attend dans son lit**

(page 147.)



Le Chat, la Belette et le petit Lapin

(page 155.)

Il était
J'aurai
Et qui
Vu le p
Que je
Perrette
Le lait
La dam

Picrocho

A

Chacun

Une stat

T

T

Quand je

Je m'éca

O

Le: diad

Quelque

Je

L'Homme

Qu

Je voudr

Co

De

Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable,
 J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
 Et qui m'empêchera de mettre en son étable,
 Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
 Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?
 Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
 Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée,
 La dame de ces biens. quittant d'un œil marri

Sa fortune ainsi répandue,
 Va s'excuser à son mari,
 En grand danger d'être battue.
 Le récit en farce en fut fait ;
 On l'appela le Pot au lait.

*Quel esprit ne bat la campagne ?
 Qui ne fait châteaux en Espagne ?*

*Picrocholle, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
 Autant les sages que les fous.*

*Chacun songe en veillant ; il n'est rien de plus doux
 Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes :*

Tout le bien du monde est à nous.

Tous les honneurs, toutes les femmes.

Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;

Je m'écarte ; je vais détrôner le sôphi ;

On m'élit roi, mon peuple m'aime ;

Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant.

Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,

Je suis Gros-Jean comme devant.

IX

**L'Homme qui court après la Fortune, et l'Homme
 qui l'attend dans son lit**

Qui ne court après la Fortune ?

Je voudrais être en lieu d'où je puisse aisément

Contempler la foule importune

De ceux qui cherchent vainement

Cette fille du Sort de royaume en royaume,
Fidèles courtisans d'un volage fantôme.

Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstance aussitôt à leurs désirs échappe,
Pauvres gens! je les plains, car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.

Cet homme, disent-ils, était planteur de choux,
Et le voilà devenu pape!

Ne le valons-nous pas? Vous valez cent fois mieux :

Mais que vous sert votre mérite?

La fortune a-t-elle des yeux?

Et puis la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,

Le repos? le repos, trésor si précieux,

Qu'on en faisait jadis le partage des dieux.

Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.

Ne cherchez point cette déesse,

Elle vous cherchera : son sexe en use ainsi.

Certain couple d'amis, en un bourg établi,
Possédait quelque bien. L'un soupirait sans cesse
Pour la fortune; il dit à l'autre un jour :

Si nous quittions notre séjour?

Vous savez que nul n'est prophète

En son pays : cherchons notre aventure ailleurs.

Cherchez, dit l'autre ami, pour moi, je ne souhaite

Ni climats ni destins meilleurs.

Contentez-vous, suivez votre humeur inquiète :

Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant

De dormir en vous attendant.

L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare,

S'en va par voie et par chemin.

Il arriva le lendemain

En un lieu que devait la déesse bizarre

Fréquenter sur tout autre; et ce lieu, c'est la cour.

Là donc pour quelque temps il fixe son séjour,

Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures

Que l'on sait être les meilleures;

Bref, se trouvant à tout, et n'arrivant à rien.

Qu'est ceci? se dit-il; cherchons ailleurs du bien :

La fortune

Je la voi

C

Je ne pu

On me l'

L'on n'a

Adieu, r

Suivez ju

La Fortu

Allons la

Armés d

Armé de

Et le pr

Ce

To

Plus

Des pirat

Ministres

On s'en v

La trouva

L'homme

La fortun

Il

De

Qu

Ce fut ce

Demeure

Le Japon

Qu

Ce

Qu'il avai

Il

Revient e

Pleure de

De régler

Il r

Ce que c'

Fortune,

Des digni

La fortune pourtant habite ces demeures,
 Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
 Chez celui-là : d'où vient qu'aussi
 Je ne puis héberger cette capricieuse ?
 On me l'avait bien dit, que des gens de ce lieu
 L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
 Adieu, messieurs de cour ; messieurs de cour, adieu ;
 Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.
 La Fortune a, dit-on, des temples à Surate :
 Allons là. Ce fut un de dire et s'embarquer.
 Armés de bronze, humains, celui-là fut sans doute
 Armé de diamant, qui tenta cette route,
 Et le premier osa l'abîme défier !
 Celui-ci, pendant son voyage,
 Tourna les yeux vers son village
 Plus d'une fois, essuyant les dangers
 Des pirates, des vents, du calme et des rochers,
 Ministres de la mort : avec beaucoup de peines
 On s'en va la chercher en des rives lointaines,
 La trouvant assez tôt sans quitter la maison.
 L'homme arrive au Mogol : on lui dit qu'au Japon.
 La fortune pour lors distribuait ses grâces.
 Il y court. Les mers étaient lasses
 De le porter ; et tout le fruit
 Qu'il tira de ses longs voyages,
 Ce fut cette leçon que donnent les sauvages :
 Demeure en ton pays, par la nature instruit.
 Le Japon ne fut pas puls heureux à cet homme
 Que le Mogol l'avait été :
 Ce qui lui fit conclure en somme
 Qu'il avait à grand tort son village quitté.
 Il renonce aux courses ingrates,
 Revient en son pays, voit de loin ses pénates,
 Pleure de joie, et dit : Heureux qui vit chez soi,
 De régler ses désirs faisant tout son emploi !
 Il ne sait qu' par ouï-dire
 Ce que c'est que la cour, la mer, et ton empire,
 Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
 Des dignités, des biens, que jusqu'au bout du monde

On suit, sans que l'effet aux promesses réponde,
 Désormais je ne bouge, et ferai cent foi mieux.
 En raisonnant de cette sorte,
 Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,
 Il l'a trouve assise à la porte
 De son ami, plongé dans un profond sommeil.

X

L'ingratitude et l'injustice des Hommes envers
 la Fortune

Un trafiquant sur mer, par bonheur, s'enrichit.
 Il triompha des vents pendant plus d'un voyage;
 Gouffre, banc, ni rocher n'exigea de péage
 D'aucun de ses ballots; le Sort l'en affranchit.
 Sur tous ses compagnons, Atropos et Neptune
 Recueillirent leur droit, tandis que la Fortune
 Prenait soin d'amener son marchand à bon port,
 Facteurs, associés, chacun lui fut fidèle.
 Il vendit son tabac, son sucre, sa cannelle,
 Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor;
 Le luxe et la folie enflèrent son trésor;
 Bref, il plut dans son escarcelle.
 On ne parlait chez lui que par doubles ducats;
 Et mon homme d'avoir chiens, chevaux et carrosses;
 Ses jours de jeûne étaient des noces.
 Un sien ami, voyant ces somptueux repas,
 Lui dit : Et d'où vient donc un si bon ordinaire ?
 Et d'où me viendrait-il que de mon savoir faire ?
 Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
 De risquer à propos, et bien placer l'argent.
 Le profit lui semblant une fort douce chose,
 Il risqua de nouveau le gain qu'il avait fait.
 Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait.
 Son imprudence en fut la cause;
 Un vaisseau mal frété périt au premier vent:

Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,
 Fut enlevé par les corsaires ;
 Un troisième au port arrivant,
 Rien n'eut cours ni débit : le luxe et la folie
 N'étaient plus tels qu'auparavant.
 Enfin, ses facteurs le trompant,
 Et lui-même ayant fait grand fracas, chère lie,
 Mis beaucoup en plaisir, en bâtimens beaucoup,
 Il devint pauvre tout d'un coup.
 Son ami, le voyant en mauvais équipage,
 Lui dit : D'où vient cela ? — De la Fortune, hélas !
 Consolez-vous, dit l'autre ; et, s'il ne lui plaît pas
 Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.
 Je ne sais s'il crut ce conseil,
 Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,
 Son bonheur à son industrie ;
 Et si de quelque échec notre faute est suivie,
 Nous disons injures au Sort :
 Chose n'est ici plus commune.
 Le bien, nous le faisons ; le mal c'est la Fortune :
 On a toujours raison ; le Destin toujours tort.

XI

Les Devineresses

C'est souvent du hasard que naît l'opinion ;
 Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.
 Je pourrais fonder ce prologue
 Sur gens de tous états : tout est prévention,
 Cabale, entêtement, point ou peu de justice.
 C'est un torrent : qu'y faire ? Il faut qu'il ait son cours :
 Cela fut, et sera toujours.
 Une femme, à Paris, faisait la pythomisse :
 On l'allait consulter sur chaque événement
 Perdait-on un chiffon, avait-on un amant,
 Un mari vivant trop, au gré de son épouse,
 Une mère fâcheuse, une femme jalouse,

Chez la devineuse on courait :
 Pour se faire annoncer ce que l'on désirait.
 Son fait consistait en adresse :
 Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse
 Du hasard quelquefois, tout cela concourait,
 Tout cela bien souvent faisait crier miracle.
 Enfin, quoique ignorante à vingt et trois carats
 Elle passait pour un oracle.
 L'oracle était logé dedans un galetas ;
 Là, cette femme emplit sa bourse ;
 Et, sans avoir d'autre ressource,
 Gagne de quoi donner un rang à son mari ;
 Elle achète un office, une maison aussi.
 Voilà le galetas rempli :
 D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville,
 Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin
 Allait, comme autrefois, demander son destin ;
 Le galetas devint l'ancre de la Sibylle :
 L'autre femelle avait achalandé ce lieu.
 Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire :
 Moi deviner ! on se moque : eh ! messieurs, sais-je lire ?
 Je n'ai jamais appris que ma eroix de par Dieu.
 Point de raison : il fallut deviner et prédire,
 Mettre à part force bons ducats,
 Et gagner malgré soi plus que deux avocats.
 Le meuble et l'équipage aidaient fort à la chose :
 Quatre sièges boiteux, un manche de balai,
 Tout sentait son sabbat et sa métamorphose.
 Quand cette femme aurait dit vrai
 Dans une chambre tapissée,
 On s'en serait moqué : la vogue était passée
 Au galetas ; il avait le crédit.
 L'autre femme se morfondit.
L'enseigne fait la chalandise.
J'ai vu dans le palais une robe mal mis.
Gagner gros : les gens l'avaient prise
Pour maître tel, qui traînait après soi
Force écoutants. Demandez-moi pourquoi ?

I
 L
 S
 Le maître
 Elle por
 Qu'il éta
 P
 Après q
 Jeannot
 La belet
 O dieux
 Dit l'ani
 H
 Qu
 Ou je vai
 La dame
 Et
 C'é
 Qu'un log
 Et
 Je voudra
 En
 A Jean, fi
 Plu
 Jean lapin
 Ce sont, o
 Rendu ma
 L'ont de
 Le premie
 Or
 Rapporton
 C'était un
 Un

XII

Le Chat, la Belette et le petit Lapin

Du palais d'un jeune lapin
 Dame belette, un beau matin,
 S'empara : c'est une rusée.

Le maître était absent, ce lui fut chose aisée.
 Elle porte chez lui ses pénates, un jour
 Qu'il était allé faire à l'aurore sa cour

Parmi le thym et la rosée.

Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
 Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours.

La belette avait mis le nez à la fenêtre.

O dieux hospitaliers ! que vois-je ici paraître !

Dit l'animal chassé du paternel logis.

Holà ! madame la belette,

Que l'on déloge sans trompette,

Ou je vais avertir tous les rats du pays.

La dame au nez pointu répondit que la terre

Était au premier occupant.

C'était un beau sujet de guerre

Qu'un logis ou lui-même il n'entraît qu'en rampant !

Et quand ce serait un royaume,

Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi

En a pour toujours fait l'octroi

A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,

Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.

Jean lapin alléqua la coutume et l'usage :

Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis

Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,

L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean transmis.

L'ont de Pierre à Simon, est-ce une loi plus sage ?

Or bien, sans crier davantage,

Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis !

C'était un chat vivant comme un dévot ermite,

Un chat faisant la chattemite,

Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
 Arbitre expert sur tous les cas.
 Jean lapin pour juge l'agrée.
 Les voilà tous deux arrivés
 Devant sa majesté fourrée.

Grippeminaud leur dit : Mes enfants, approchez,
 Je suis sourd, les ans en sont la cause.
 L'un approcha, ne craignant nulle chose.
 L'autre portée il vit les contestants,

Grippeminaud, le bon apôtre,
 Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
 Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

*Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
 Les petits souverains se rapportant aux rois.*

XIII

La tête et la queue du Serpent

Le serpend a deux parties
 Du genre humain ennemies,
 Tête et queue ; et toutes deux
 Ont acquis un nom fameux
 Auprès des Parques cruelles :
 Si bien qu'autrefois entre elles
 Il survint de grands débats
 Pour le pas.

La tête avait toujours marché devant la queue.

La queue au ciel se plaignit,

Et lui dit :

Je fais mainte et mainte lieue
 Comme il plaît à celle-ci :

Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi ?

Je suis son humble servante.

On m'a fait, Dieu merci,

Sa sœur, et non sa suivante.

Toutes deux de même sang,

Le ciel eu
 Souvent s
 Il devrait
 Il ne le fu

Droit aux
 Malheureu

Pen
 Que toujou
 Un a
 Qu'i
 Tous les dé
 Dit vrai qu
 Tant que s
 Mais
 L'image de
 Sur l
 Sur l
 Les s
 La nature o

Traitez-nous de même sorte :
 Aussi bien qu'elle je porte .
 Un poison prompt et puissant.
 Enfin voilà ma requête :
 C'est à vous de commander
 Qu'on me laisse précéder,
 A mon tour, ma sœur la tête.
 Je la conduirai si bien ,
 Qu'on ne se plaindra de rien.

Le ciel eut pour ces vœux une bonté cruelle,
 Souvent sa complaisance a de méchants effets,
 Il devrait être sourd aux aveugles souhaits.
 Il ne le fut pas lors; et la guide nouvelle,
 Qui ne voyait, au grand jour,
 Pas plus clair que dans un four,
 Donnait tantôt contre un marbre,
 Contre un passant, contre un arbre :
 Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur.

Malheureux les Etats tombés dans son erreur!

XIV

Un Animal dans la Lune

Pendant qu'un philosophe assure
 Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
 Un autre philosophe jure
 Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
 Tous les deux ont raison, et la philosophie
 Dit vrai quand elle dit que les sens tromperont
 Tant que sur leur rapport les hommes jugeront.
 Mais aussi, si l'on rectifie
 L'image de l'objet sur son éloignement,
 Sur le milieu qui l'environne,
 Sur l'organe et sur l'instrument,
 Les sens ne tromperont personne.
 La nature ordonna ces choses sagement :

Pen dirai quelque jour les raisons amplement.
 J'aperçois le soleil : quelle en est la figure ?
 Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour :
 Mais si je le voyais là-haut dans son séjour,
 Que serait-ce à mes yeux que l'œil de la nature ?
 Sa distance me fait juger de sa grandeur :
 Sur l'angle et les côtés ma main la détermine,
 L'ignorant le croit plat ; j'épaissis sa rondeur :
 Je le rends immobile ; et la terre chemine.
 Bref, je déments mes yeux en toute sa machine,
 Ce sens ne me nuit point par son illusion.

Mon âme, en toute occasion,
 Développe le vrai caché sous l'apparence ;
 Je ne suis point d'intelligence
 Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts,
 Ni mon oreille lente à m'apporter les sons.
 Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse :
 La raison décide en maîtresse.

Mes yeux, moyennant ce secours,
 Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
 Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
 Une tête de femme est au corps de la lune.
 Y peut-elle être ? Non. D'où vient donc cet objet ?
 Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
 La lune nulle part n'a sa surface unie :
 Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,
 L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent
 Un homme, un bœuf, un éléphant.
 Naguère l'Angleterre y vit chose pareille.
 La lunette placée, un animal nouveau
 Parut dans cet astre si beau ;
 Et chacun de crier merveille.

Il était arrivé là-haut un changement
 Qui présageait sans doute un grand événement.
 Savait-on si la guerre entre tant de puissances
 N'en était point l'effet ? Le monarque accourut :
 Il favorise en roi ces hautes connaissances.
 Le monstre dans la lune à son tour lui parut,
 C'était une souris cachée entre les verres :

Dans la
 On en ri
 Se donn
 Mars no
 C'est à r
 A nous
 Amante
 Ses laur
 M
 Ne nous
 La paix
 Charles
 Signaler
 A ces jeu
 Cependan
 Que d'en
 La carriè
 Que les f
 O peuple
 Nous rend

(4) Jules-

Dans la lunette était la source de ces guerres.
 On en rit. Peuple heureux ! quand pourront les Français
 Se donner, comme vous, entiers à ces emplois !
 Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire :
 C'est à nos ennemis de craindre les combats,
 A nous de les chercher, certains que la Victoire,
 Amante de Louis, suivra partout ses pas.
 Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.
 Même les Filles de mémoire

Ne nous ont point quittés ; nous goûtons des plaisirs •
 La paix fait nos souhaits, et non point nos soupirs.
 Charles en sait jouir : il saurait dans la guerre
 Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre
 A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
 Cependant s'il pouvait apaiser la querelle,
 Que d'encens ! Est-il rien de plus digne de lui ?
 La carrière d'Auguste (1) a-t-elle été moins belle
 Que les fameux exploits du premier des Césars ?
 O peuple trop heureux ! quand la paix viendra-t-elle
 Nous rendre, comme vous, tout entiers aux beaux-arts.

(1) Jules-César, qui fut toujours en guerre.

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

LIVRE HUITIÈME

I

La Mort et le Mourant

*La mort ne surprend point le sage ;
Il est toujours prêt à partir.
S'étant su lui-même avertir*

Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.

Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut, tous sont de son domaine ;
Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière,
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.
Défendez-vous par la grandeur ;
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse :
La mort ravit tout sans pudeur.
Un jour le monde entier accroitra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré ;
Et, puisqu'il faut que je le die,
Rien où l'on soit moins préparé.
Un mourant, qui comptait plus de cent ans de vie,
Se plaignait à la mort que précipitamment
Elle le contraignait de partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure

Au pie
Ma fen
Il me r
Souffre
Que vo
Vieillar
Tu te p
Eh ! n'a
Deux m
Je deva

J'aur

Ton pet
Ne te d

D

Q

Quand t

Toute ch

Pour toi

Tu regre

Je

Ou

Qu'est-ce

Al

Il

Qu

La Mort

On sortit

Remercia

Car de cor

Tu murm

Voit

A des mor

Mais sûres

J'ai beau t

Le plus se

(1) Belle i

(2) Les m

Au pied levé ? dit-il, attendez quelque peu ;
 Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;
 Il me reste à pourvoir un arrière neveu ;
 Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
 Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle !
 Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris.
 Tu te plains sans raison de mon impatience :
 Eh ! n'as-tu pas cent ans ? Trouve-moi dans Paris
 Deux mortels aussi vieux ; trouve-m'en dix en France.
 Je devais, te dis-tu, te donner quelque avis
 Qui te disposât à la chose :

J'aurais trouvé ton testament tout fait,
 Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
 Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
 Du marcher et du mouvement,
 Quand les esprits, le sentiment,
 Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'ouïe,
 Toute chose pour toi semble être évanouie ;
 Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus,
 Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
 Je t'ai fait voir tes camarades,
 Ou morts, ou mourants, ou malades :
 Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement ?
 Allons, vieillard, et sans réplique.
 Il n'importe à la république
 Que tu fasses ton testament.

La Mort avait raison ; je voudrais qu'à cet âge
 On sortît de la vie ainsi que d'un banquet (1),
 Remerciant son hôte, et qu'on fit son paquet :
 Car de combien peut-on retarder le voyage ?
 Tu murmures, vieillard ! vois ces jeunes mourir ;
 Vois-les marcher, vois-les mourir
 A des morts (2), il est vrai, glorieuses et belles,
 Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
 J'ai beau te le crier ; mon zèle est indiscret :
 Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

(1) Belle image que La Fontaine a empruntée de Lucretius.

(2) Les militaires dans un combat.

II

Le Savetier et le Financier

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir :
 C'était merveille de le voir,
 Merveille de l'ouïr ; il faisait des passages,
 Plus content qu'aucun des sept sages.
 Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
 Chantait peu, dormait moins encor :
 C'était un homme de finance.
 Si, sur le point du jour, parfois il sommeillait,
 Le savetier alors en chantant l'éveillait,
 Et le financier se plaignait
 Que les soins de la Providence
 N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
 Comme le manger et le boire.
 En son hôtel il fait venir
 Le chanteur, et lui dit : Or ça, sire Grégoire,
 Que gagnez-vous par an ? Ma foi, monsieur,
 Dit avec un ton de rieur
 Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
 De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
 Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
 J'attrape le bout de l'année.
 Chaque jour amène son pain. —
 Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
 Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
 (Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
 Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
 Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fetes :
 L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé
 De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
 Le financier riant de sa naïveté,
 Lui dit : Je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône.
 Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,
 Pour vous en servir au besoin.

Le save

A

P

Il retour

L

P

Du mom

L

Il

Le

Tout le j

Si

Le chat p

S'en cour

Rendez-n

Et

Un lion d

Voulait qu

Alléguer l

Celu

Manda des

Médecins a

De tous cō

Dan

Le renard

Le loup en

Son camara

Veut qu'on

Qu'on le fa

Et sachant

Je crains, s

Ne m

Le saveflér crut voir tout l'argent que la terre
 Avait depuis plus de cent ans
 Produit pour l'usage des gens.
 Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
 L'argent et sa joie à la fois.
 Plus de chant : il perdit la voix
 Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
 Le sommeil quitta son logis ;
 Il eut pour hôte les soucis,
 Les soupçons, les alarmes vaines.
 Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit,
 Si quelque chat faisait du bruit,
 Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
 S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
 Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
 Et reprenez vos contécus.

III

Le Lion, le Loup et le Renard

Un lion décrépité, goutteux, n'en pouvant plus,
 Voulait que l'on trouvât remède à la vieillesse.
 Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.
 Celui-ci parmi chaque espèce
 Manda des médecins : il en est de tous arts.
 Médecins au lion viennent de toutes parts ;
 De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.
 Dans les visites qui sont faites,
 Le renard se dispense, et se tient clos et coi.
 Le loup en fait sa cour, daube au coucher du roi,
 Son camarade absent. Le prince tout à l'heure
 Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,
 Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté ;
 Et sachant que le loup lui faisait cette affaire :
 Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
 Ne m'ait à mépris imputé

D'avoir différé cet hommage ;
 Mais j'étais en pèlerinage,
Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.
 Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savants, leur ai dit la langueur
Dont votre majesté craint à bon droit la suite.
 Vous ne manquez que de chaleur ;
 Le long âge en vous l'a détruite :
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
 Toute chaude et toute fumante :
 Le secret sans doute en est beau
 Pour la nature défaillante.
 Messire loup vous servira,
 S'il vous plaît, de robe de chambre.
 Le roi goûta cet avis-là.
 On écorche, on taille, on démembre
 Messire loup. Le monarque en soupa,
 Et de sa peau s'enveloppa.

*Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire ;
 Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire,
 Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
 Les daubeurs ont leur tour d'une ou d'autre manière ;
 Vous êtes dans une carrière,
 Où l'on ne se pardonne rien.*

IV

Le pouvoir des Fables

A M. DE BARILLON.

La qualité d'ambassadeur
 Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires ?
 Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâces légères,
 S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
 Seront-ils point traités par vous de téméraires ?
 Vous avez bien d'autres affaires

A
 Du
 La
 Ma
 To
 Qu
 Il
 J'y
 Veuille q
 J'a
 N'est-il po
 Quel autre
 De comba
 Une nouve
 Si votre es
 Par
 Peut adou
 Je vous sa
 Pou
 Cep
 De p
 Pre
 Et le récit
 Son sujet v
 Sur
 Doit
 Vous
 Dans Athè
 Un orateur
 Courut à la
 Voulant for
 Il parla for
 On ne l'écou
 A ces
 Qui savent
 Il fit parler
 Le vent emp
 L'ani
 Etant fait à

A démêler que les débats
 Du lapin et de la belette.
 Lisez-les; ne les lisez pas :
 Mais empêchez qu'on ne nous mette
 Toute l'Europe sur les bras.
 Que de mille endroits de la terre
 Il nous vienne des ennemis,
 J'y consents, mais que l'Angleterre
 Veuille que nos deux rois se lassent d'être amis,
 J'ai peine à digérer la chose.
 N'est-il point encore temps que Louis se repose ?
 Quel autre Hercule enfin ne se trouverait las
 De combattre cette hydre ? et faut-il qu'elle oppose
 Une nouvelle tête aux efforts de son bras ?
 Si votre esprit plein de souplesse,
 Par éloquence et par adresse,
 Peut adoucir les cœurs, et détourner ce coup,
 Je vous sacrifierai cent moutons : c'est beaucoup,
 Pour un habitant du Parnasse.
 Cependant faites-moi la grâce
 De prendre en don ce peu d'encens :
 Prenez en gré mes vœux ardents,
 Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
 Son sujet vous convient; je n'en dirai pas plus :
 Sur les éloges que l'envie
 Doit avouer qui vous sont dus
 Vous ne voulez pas qu'on appuie.
 Dans Athènes autrefois, peuple vain et léger,
 Un orateur, voyant sa patrie en danger,
 Courut à la tribune; et, d'un art tyrannique,
 Voulant forcer les cœurs dans une république,
 Il parla fortement sur le commun salut.
 On ne l'écoutait pas. L'orateur recourut
A ces figures violentes
 Qui savent exciter les âmes les plus lentes :
 Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.
 Le vent emporta tout : personne ne s'émut.
 L'animal aux têtes irivoles,
 Etant fait à ces traits, ne daignait l'écouter;

Tous regardaient ailleurs : il en vit s'arrêter
 A des combats d'enfants, et point à ses paroles.
 Que fit le harangueur ? Il prit un autre tour.
 Cérés, commença-t-il, faisait voyage un jour
 Avec l'anguille et l'hirondelle.

Un fleuve les arrête, et l'anguille en nageant,
 Comme l'hirondelle en volant,
 Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant
 Cria tout d'une voix : Et Cérés ! que fit-elle ?
 Ce qu'elle fit ! un prompt courroux
 L'anima d'abord contre vous.

Quoi ! de contes d'enfants son peuple s'embarrasse,
 Et du péril qui le menace

Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet !
 Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ?
 A ce reproche l'assemblée,
 Par l'apologue réveillée,
 Se donne entière à l'orateur.
 Un trait de fable en eut l'honneur.

*Nous sommes tous d'Athènes en ce point ; et moi-même
 Au moment que je fais cette morale !*

Si Peau-d'âne m'était conté,

J'y prendrais un plaisir extrême.

*Le monde est vieux, dit-on ; je le crois ; cependant
 Il le faut amuser encor comme un enfant.*

V

L'Homme et la Puce

*Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux,
 Souvent pour des sujets même indignes des hommes.
 Il semble que le ciel sur tous tant que nous sommes
 Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,
 Et que le plus petit de la race mortelle,
 A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,*

Doive int
 Comme s
 Un sot pa
 Dans les
 Hercule,
 La terre
 Que fais-
 Tu n'en p
 Pour tuer
 Ces dieux

Rien
 Le port
 Et)
 Bon no

Pour éprou
 La nuit éta
 Je n'
 'Quoi ! j'acc
 Frais et no
 On m'appe
 La fe
 Ains
 Crut la cho
 Mais
 Avec
 #L'épo
 Sort du lit
 Et de
 Ma commère
 N'en dites r
 Mon mari vi

*Doive intriquer l'Olympe et tous ses citoyens,
Comme s'il s'agissait des Grecs et des Troyens.*

Un sot par une puce eut l'épaule mordue ;
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
Hercule, se dit-il, tu devrais bien purger
La terre de cette hydre au printemps revenue !
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race afin de me venger ?
Pour tuer une puce, il voulait obliger
Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

VI

Les Femmes et le Secret

*Rien ne pèse tant qu'un secret,
Le porter loin est difficile aux dames ;
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.*

Pour éprouver la sienne, un mari s'écria,
La nuit étant près d'elle : O dieux qu'est-cela ?
Je n'en puis plus ! on me déchire !
Quoi ! j'accouche d'un œuf ! — D'un œuf ? Oui, le voilà
Frais et nouveau pondu : gardez bien de le dire,
On m'appellerait poule. Enfin n'en parlez pas.

La femme, neuve sur ce cas
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire ;
Mais ce serment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.

L'épouse, indiscreète et peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à peine levé ;
Et de courir chez sa voisine :
Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé :
N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre ;
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.

Au nom de Dieu, gardez-vous bien
 D'aller publier ce mystère.
 Vous moquez-vous ? dit l'autre : ah ! vous ne savez guère
 Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.
 La femme du pondeur s'en retourne chez elle,
 L'autre grille déjà d'en conter la nouvelle :
 Elle va la répandre en plus de dix endroits.
 Au lieu d'un œuf, elle en dit trois.
 Ce n'est pas encor tout ; car une autre commère
 En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait :
 Précaution peu nécessaire ;
 Car ce n'était plus un secret.
 Somme le nombre d'œufs, grâce à la Renommée,
 De bouche en bouche allait croissant,
 Avant la fin de la journée
 Il se montait à plus d'un cent.

VII

**Le Chien qui porte a son cou le diner de son
 Maître**

*Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
 Ni les mains à celle de l'or ;
 Peu de gens gardent un trésor
 Avec des soins assez fidèles.*

Certain chien, qui portait la pitance au logis,
 S'était fait un collier du diner de son maître.
 Il était tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être
 Quand il voyait un mets exquis ;
 Mais enfin il l'était ; et, tous tant que nous sommes,
 Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
 Chose étrange ! on apprend la tempérance aux chiens
 Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes !
 Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné,
 Un matin passe, et veut lui prendre le diné.
 Il n'en eut pas toute la joie

Qu'il est
 Pour la

G

Il

Sur

Notre ch

Et que l

Voulut a

Point de

F

A ces mo

Et chacu

A qui

CH

Je crois

Où l'on n

Éc

To

Donne au

De leur v

Si quelq

Veut défe

On

Il

C'e

On cherch

Cet art ve

Dié

Les

J'en

Intr

Que quelq

Qu'il espérait d'abord : le chien mit bas la proie
Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.

Grand combat. D'autres chiens arrivent :

Ils étaient de ceux-là qui vivent

Sur le public, et craignent peu les coups.

Notre chien se voyant trop faible contre eux tous,

Et que la chair courait un danger manifeste,

Voulut avoir sa part ; et, lui sage, il leur dit :

Point de courroux, messieurs, mon lopin me suffit ;

Faites votre profit du reste.

A ces mots, le premier, il vous happe un morceau ;

Et chacun de tirer, le matin, la canaille,

A qui mieux mieux : ils firent tous ripaille,

Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville

Où l'on met les deniers à la merci des gens.

Échevins, prévôt des marchands,

Tout fait sa main ; le plus habile

Donne aux autres l'exemple ; et c'est un passe-temps

Dé leur voir nettoyer un monceau de pistoles.

Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,

Veut défendre l'argent, et dit le moindre mot,

On lui fait voir qu'il est un sot.

Il n'a pas de peine à se rendre :

C'est bientôt le premier à prendre.

VIII

Le Rieur et les Poissons

On cherche les ricurs, et moi je les évite.

Cet art veut sur tout autre un supreme mérite .

Dieu ne créa que pour les sots

Les méchants diseurs de bons mots.

J'en vais peut-être en une fable

Introduire un ; peut-être aussi

Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un rieur était à la table
 D'un financier, et n'avait en son coin
 que de petits poissons : tous les gros étaient loin.
 Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille ;
 Et puis il feint à la pareille
 D'écouter leur réponse. On demeura surpris :
 Cela suspendit les esprits.
 Le rieur alors, d'un ton sage,
 Dit qu'il craignait qu'un sien ami,
 Pour les grandes Indes parti,
 N'eût depuis un an fait naufrage.
 Il s'en informait donc à ce menu fretin ;
 Mais tous lui répondaient qu'ils n'étaient pas d'un âge
 A savoir au vrai son destin ;
 Les gros en sauraient davantage.
 N'en puis-je donc, messieurs, un gros interroger ?
 De dire si la compagnie
 Prit goût à sa plaisanterie,
 en doute ; mais enfin il les sut engager
 A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
 Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
 Qui n'en étaient pas revenus,
 Et que depuis cent ans sous l'abîme avaient vus
 Les anciens du vaste empire.

IX

Le Rat et l'Huitre

Un rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,
 Des lares paternels un jour se trouva soulé.
 Il laisse là le champ, le grain et la javelle,
 Va courir le pays, abandonne son trou.
 Sitôt qu'il fut hors de la case :
 Que le monde, dit-il, est grand et spacieux !
 Voilà les Apennins, et voici le Caucase !
 La moindre taupinée était mont à ses yeux.



La Mort et le Mourant

(page 158.)



Les Femmes et le Secret

(page 165.)



Le Chien qui porte à son cou le dîner de son Maître

(page 166.)



Le Rat et l'Éclaire

(page 167.)

Au bout
 En un cer
 Avait lais
 Crut voir,
 Certes, di
 Il n'osait
 Pour moi,
 J'ai passé
 D'un certa
 Et l
 N'étant pa
 Se l
 Par
 Une s'était
 Par
 Humait l'ai
 Blanche, g
 D'aussi lo
 Qu'aperçois
 Et, si je ne
 Je dois fair
 Là-dessus m
 Approche de
 Se sent pris
 Se referme.
 Cette fable c
 Nous
 Que ceux qu
 Sont, aux m
 Et pu
 Que te

Autout de quelques jours le voyageur arrive
 En un certain canton où Thétis sur la rive
 Avait laissé mainte huitre; et notre rat d'abord
 Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
 Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire!
 Il n'osait voyager, craintif au dernier point.
 Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire;
 J'ai passé les déserts; mais nous n'y bûmes point.
 D'un certain magister le rat tenait ces choses,
 Et les disait à travers champs,
 N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeurs,
 Se font savants jusques aux dents.
 Parmi tant d'huitres toutes closes
 Une s'était ouverte; et, baillant au soleil,
 Par un doux zéphir réjouie,
 Humait l'air, respirait, était épanouie,
 Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, nonpareil.
 D'aussi loin que le rat voit cette huitre qui bâille:
 Qu'aperçois-je, dit-il; c'est quelque victuaille!
 Et, si je ne me trompe, à la couleur du mets,
 Je dois faire aujourd'hui bonne chère ou jamais.
 Là-dessus maître rat, plein de bonne espérance,
 Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,
 Sesent pris comme aux lacs; car l'huitre tout d'un coup
 Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement :

*Nous y voyons premièrement
 Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience
 Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement;
 Et puis nous y pouvons apprendre
 Que tel est pris qui croyait prendre,*

X

L'Ours et l'Amateur des jardins

Certain ours montagnard, ours à demi-léché,
 Continé par le sort dans un bois solitaire,
 Nouveau Bellérophon, vivait seul et caché.
 Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire
 N'habite pas longtemps chez les gens séquestrés.
 Il est bon de parler, et meilleur de se taire ;
 Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.

Nul animal n'avait affaire
 Dans les lieux que l'ours habitait ;
 Si bien que, tout ours qu'il était,

Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
 Pendant qu'il se livrait à la mélancolie,

Non loin de là certain vieillard
 S'ennuyait aussi de sa part.
 Il aimait les jardins, était prêtre de Flore :

Il l'était de Pomone encore.
 Ces deux emplois sont beaux ; mais je voudrais parmi
 Quelque doux et discret ami.

Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre :
 De façon que, lassé de vivre

Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,
 Va chercher compagnie, et se met en campagne :

L'ours, porté d'un même dessein,
 Venait de quitter sa montagne.
 Tous deux, par un cas surprenant,
 Se rencontrent en un tournant.

L'homme eut peur ; mais comment esquivier et que faire ?
 Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
 Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.

L'ours, très mauvais complimenteur,
 Lui dit : Venez-*en* me voir. L'autre reprit : Seigneur
 Vous voyez mes logis ; si vous me voulez faire
 Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas

Fai des
 De nos s
 Mais j'off
 Les voilà
 Arrivés,

Et
 Be

Commè l'
 L'homme
 L'ours all

Fai

D'être bon
 De son am

Que

Un jour qu
 Sur le bou
 Mit l'ours

Je l'attrape
 Aussitôt fa
 Vous empo

Casse la té
 Et, non me
 Roide mort

Rien n'est a
 Mieu

Deux vrais a
 L'un ne pos
 Les a
 Valen

Une nuit que
 Et mettait à
 Un de nos de

J'ai des fruits, j'ai du lait ce n'est peut-être pas
De nos seigneurs les ours le manger ordinaire ;
Mais j'offre ce que j'ai. L'ours accepte ; et d'aller.

Les voilà bons amis avant que d'arriver ;
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble ;

Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,

Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,

Comme l'ours en un jour ne disait pas deux mots,
L'homme pouvait sans bruit vaquer à son ouvrage.

L'ours allait à la chasse, apportait du gibier,
Faisait son principal métier

D'être bon émoucheur ; écartait du visage

De son ami dormant ce parasite ailé

Que nous avons mouche appelé.

Un jour que le vieillard dormait d'un profond somme,

Sur le bout de son nez une allant se placer,

Mit l'ours au désespoir il eut beau la chasser.

Je l'attraperai bien, dit-il, et voici comme.

Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur

Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,

Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche :

Et, non moins bon archer que mauvais raisonneur

Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami.

Mieux vaudrait un sage ennemi.

XI

Les deux Amis

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa,
L'un ne possédait rien qui n'appartint à l'autre.

Les amis de ce pays-là

Valent bien ! dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupait au sommeil,

Et mettait à profit l'absence du soleil,

Un de nos deux amis sort du lit en alarme,

Il court chez son intime, éveille les valets :
 Morphée avait touché le seuil de ce palais.
 L'ami couché s'étonne ; il prend sa bourse, il s'arme,
 Vient trouver l'autre, et dit : Il vous arrive peu
 De courir quand on dort ; vous me paraissez homme
 A mieux user du temps destiné pour le somme ;
 N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu ?
 En voici. S'il vous est venu quelque querelle,
 J'ai mon épée ; allons. Vous ennuyez-vous point
 De coucher toujours seul ? une esclave assez belle
 Était à mes côtés ; voulez-vous qu'on l'appelle ?
 Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point :
 Je vous rends grâce de ce zèle.

Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu ;
 J'ai crainit qu'il ne fût vrai ; je suis vite accouru.
 Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimait le mieux ? Que t'en semble, lecteur ?
 Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.

*Qu'un ami véritable est une douce chose :
 Il cherche vos besoins au fond de votre cœur,
 Il vous épargne la pudeur
 De les lui découvrir vous-même :
 Un songe, un rien, tout lui fait peur
 Quand il s'agit de ce qu'il aime.*

XII

Le Cochon, la Chèvre et le Mouton

Une chèvre, un mouton, avec un cochon gras,
 Montés sur même char, s'en allaient à la foire.
 Leur divertissement ne les y portait pas ;
 On s'en allait les vendre, à ce que dit l'histoire :
 Le charbon n'avait pas dessein
 De les mener voir Tabarin
 Dom pourceau criait en chemin
 Comme s'il avait eu cent bouchers à ses trousses :

C'était
 Les au
 Bonne

Le cha
 Tu nou
 Ces deu
 Devraie
 Regard

Reparti
 Il crier

Il pens
 La chèvr

J

M

Q

A

Dom pou
 Mais que
 La plain
 Et le mor

La
 Aus
 Pou
 De certain
 Qui
 Il fi
 Que
 Un tel jour

LIVRE VIII

C'était une clameur à rendre les gens sourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens s'étonnaient qu'il criât au secours ;
Ils ne voyaient nul mal à craindre.
Le charbon dit au porc : Qu'as-tu tant à te plaindre ?
Tu nous étourdis tous : que ne te tiens-tu coi ?
Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devraient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire.
Regarde ce mouton : a-t-il dit un seul mot ?
Il est sage. — Il est sot,
Repartit le cochon : s'il savait son affaire,
Il crierait, comme moi, du haut de son gosier,
Et cette autre personne honnête
Crierait tout du haut de sa tête.
Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
La chèvre de son lait, le mouton de sa laine :
Je ne sais pas s'ils ont raison ;
Mais quant à moi, qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine.
Adieu mon toit et ma maison.
Dom pourceau raisonnait en subtil personnage :
Mais que lui servait-il ? *Quand le mal est certain,*
La plainte ni la peur ne changent le destin,
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

XIII

Les Obsèques de la Lionne

La femme du lion mourut ;
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le prince
De certains compliments de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa province
Que les obsèques se feraient
Un tel jour, en tel lieu, ses prévôts y seraient

Pour régler la cérémonie,
 Et pour placer la compagnie.
 Jugez si chacun s'y trouva.
 Le prince aux cris s'abandonna,
 Et tout son antre en résonna :
 Les lions n'ont point d'autre temple.
 On entendit, à son exemple
Ragir en leur patois messieurs les courtisans.
Je définis la cour un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou s'ils ne peuvent l'être,
 Tâchent au moins de le paraître.
Peuple caméléon, peuple singe du maître ;
Con dirait qu'un esprit anime mille corps :
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.
 Pour revenir à notre affaire,
Le cerf ne pleura point. Comment l'eût-il pu faire ?
Cette mort le vengeait : la reine avait jadis
 Etranglé sa femme et son fils.
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
 Et soutint qu'il l'avait vu rire.
La colère du roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du roi lion ;
Mais ce cerf n'avait pas accoutumé de lire.
Le monarque lui dit : Chétif hôte des bois,
Tu ris ! tu ne suis pas ces gémissantes voix !
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
 Nos sacrés ongles : venez, loups,
 Vengez la reine ; immolez, tous,
 Ce traître à ses augustes mânes.
Le cerf reprit alors : Sire, le temps des pleurs
Est passé, la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
 Tout près d'ici m'est apparue,
 Et je l'ai d'abord reconnue.
Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes :
Aux champs Elyséens j'ai goûté mille charmes,
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.

Laisse ag
 J'y prend
 Qu'on se
 Le cerf e

An
 Flattez-le
 Quelque i
 Ils gober

Se croire u

On

(Et l

C'es

La sotté va

Les Espag

Leu

Bea

Don

Qui

Un rat des

Des plus gr

De la

Qui

Sur l

Une

Son

Son perroq

S'en

Le ra

Fussent tou

Comme si d

Nous rendai

Mais qu'adm

Laisse agir quelque temps le désespoir du roi
 J'y prends plaisir. A peine on eut ouï la chose,
 Qu'on se mit à crier : Miracle ! Apothéose !
 Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

*Amusez les rois par des songes ;
 Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges ;
 Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
 Ils goberont l'appât ; vous serez leur ami.*

XIV

Le Rat et l'Éléphant

Se croire un personnage est fort commun en France :

On y fait l'homme d'importance,
 Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois,
 C'est proprement le mal françois :

La sotte vanité nous est particulière.

Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière,

Leur orgueil me semble, en un mot,
 Beaucoup plus fou, mais pas si sot.

Donnons quelque image du nôtre,
 Qui sans doute en vaut bien une autre.

Un rat des plus petits voyait un éléphant

Des plus gros, et raillait le marcher un peu lent

De la bête de haut parage,

Qui marchait à gros équipage.

Sur l'animal à triple étage

Une sultane de renom,

Son chien, son chat et sa guenon,

Son perroquet, sa vieille et toute sa maison,

S'en allait en pèlerinage.

Le rat s'étonnait que les gens

Fussent touchés de voir cette pesante masse :

Comme si d'occuper ou plus ou moins de place

Nous rendait, disait-il, plus ou moins importants.

Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes ?

Seraif-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants ?
 Nous ne nous prisons pas tout petits que nous sommes,
 D'un grain moins que les éléphants.
 Il en aurait dit davantage ;
 Mais le chat, sortant de sa cage,
 Lui fit voir en moins d'un instant
 Qu'un rat n'est pas un éléphant.

XV

L'Horoscope

*On rencontre sa destinée
 Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.*

Un père eut pour toute lignée
 Un fils qu'il aimait trop, jusques à consulter
 Sur le sort de sa géniture
 Les diseurs de bonne aventure.

Un de ces gens lui dit que des lions surtout
 Il éloignât l'enfant jusques à certain âge,
 Jusqu'à vingt ans, point davantage.
 Le père, pour venir à bout

D'une précaution sur qui roulait la vie
 De celui qu'il aimait, défendit que jamais
 On lui laissât passer le seuil de son palais.
 Il pouvait, sans sortir, contenter son envie,
 Avec ses compagnons tout le jour badiner,

Sauter, courir, se promener.

Quand il fut en l'âge où la chasse
 Plait le plus aux jeunes esprits,

Cet exercice avec mépris

Lui fut dépeint; mais quoi qu'on fasse,

Propos, conseil, enseignement,

Rien ne change un tempérament.

Ce jeune homme, inquiet, ardent, plein de courage,
 A peine se sentit des bouillons d'un tel âge,
 Qu'il soupira pour ce plaisir.

Plus l'obstacle était grand, plus fort fut le désir.
 Il savait le sujet des fatales défenses ;
 Et comme ce logis, plein de magnificence,
 Abondait partout en tableaux,
 Et que la laine et les pinceaux
 Traçaient de tous côtés chasses et paysages,
 En cet endroit des animaux,
 En cet autre des personnages,
 Le jeune homme s'émeut, voyant peint un lion :
 Ah ! monstre ! cria-t-il, c'est toi qui me fais vivre
 Dans l'ombre et dans les fers ! A ces mots il se livre
 Aux transports violents de l'indignation,
 Porte le poing sur l'innocence bête.
 Sous la tapisserie un clou se rencontra :
 Ce clou le blesse ; il pénétra
 Jusqu'aux ressorts de l'âme , et cette chère tête,
 Pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put,
 Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.
 Même précaution nuisit au poète Eschyle.
 Quelque devin le menaçait, dit-on,
 De la chute d'une maison.
 Aussitôt il quitta la ville,
 Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.
 Un aigle, qui portait en l'air une tortue,
 Passe par là, vit l'homme, et sur sa tête nue,
 Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
 Etant de cheveux dépourvue,
 Lâissa tomber sa proie, afin de la casser .
 Le pauvre Eschyle ainsi sut ces jours avancer.
 De ces exemples il résulte
 Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
 Que craint celui qui le consulte ;
 Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.
 Je ne crois point que la Nature
 Se soit lié les mains, et nous les lie encor
 Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort :
 Il dépend d'une conjoncture
 De lieux, de personnes, de temps,
 Non des conjonctions de tous ces charlatans.

Ce berger et ce roi sont sous même planète;
 L'un d'eux porte le sceptre et l'autre la houlette.
 Jupiter le voulait ainsi.
 Qu'est-ce que Jupiter ? Un corps sans connaissance.
 D'où vient donc que son influence
 Agit différemment sur ces deux hommes-ci ?
 Puis comment pénétrer jusques à notre monde ?
 Comment percer des airs la campagne profonde ?
 Percer Mars, le Soleil et des vides sans fin ?
 Un atome la peut détourner en chemin :
 Où l'iront retrouver les faiseurs d'heroscope ?
 L'état où nous voyons l'Europe
 Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu ;
 Que ne l'a-t-il donc dit ? Mais nul d'eux ne l'a su.
 L'immense éloignement, le point et sa vitesse,
 Celle aussi de nos passions,
 Permettent-ils à leur faiblesse
 De suivre pas à pas toutes nos actions ?
 Notre sort en dépend : sa course entresuivie
 Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas ;
 Et ces gens veulent au compas
 Tracer le cours de notre vie !
 Il ne se faut point arrêter
 Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
 Ce fils par trop chéri, ni le bonhomme Eschyle,
 N'y font rien : tout aveugle et menteur qu'est cet art
 Il peut frapper au but une fois entre mille ;
 Ce sont des effets du hasard.

XVI

L'Ane et le Chien

Il se faut entr'aider ; c'est la loi de nature.

L'âne un jour pourtant s'en moqua.
 Et ne sais comme il y manqua ;
 Car il est bonne créature.

Il allait par pays, accompagné du chien,
 Gravement sans songer à rien,
 Tous deux suivis d'un commun maître.
 Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paître;
 Il était alors dans un pré
 Dont l'herbe était fort à son gré.
 Point de chardons pourtant; il s'en passa pour l'heure;
 Il ne faut pas toujours être si délicat,
 Et faute de servir ce plat,
 Rarement un festin demeure.
 Notre baudet s'en sut enfin
 Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim,
 Lui dit : Cher compagnon, baisse-toi, je te prie :
 Je prendrai mon dîner dans le panier au pain.
 Point de réponse, mot : le roussin d'Arcadie
 Craignit qu'en perdant un moment
 Il ne perdît un coup de dent.
 Il fit longtemps la sourde oreille :
 Enfin il répondit : Ami, je te conseille
 D'attendre que ton maître ait fini son sommeil :
 Car il te donnera sans faute à son réveil
 Ta portion accoutumée :
 Il ne saurait tarder beaucoup.
 Sur ces entrefaites un loup
 Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée.
 L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.
 Le chien ne bouge, et dit : Ami, je te conseille
 De fuir en attendant que ton maître s'éveille;
 Il ne saurait tarder : détale vite, et cours.
 Que si ce loup t'atteint, casse lui la mâchoire :
 On t'a ferré de neuf; et, si tu veux me croire,
 Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau discours,
 Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.
 Je conclus qu'il faut qu'on s'entraide.

XVII

Le Bassa et le Marchand

Un marchand grec en certaine contrée
Faisait trafic. Un bassa l'appuyait ;
De quoi le Grec en bassa le payait,
Non en marchand : tant c'est chère denrée
Qu'un protecteur. Celui-ci coûtait tant,
Que notre Grec s'allait partout plaignant.
Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puissance,
Lui vont offrir leur support en commun.
Eux trois voulaient moins de reconnaissance
Qu'à ce marchand il n'en coûtait pour un.
Le Grec écoute; avec eux il s'engage,
Et le bassa du tout est averii :
Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,
A ces gens-là quelque méchant parti,
Les prévenant, les chargeant d'un message
Pour Mahomet, droit en son paradis,
Et sans tarder; sinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde
Il a des gens tout prêts pour le venger :
Quelque poison l'enverra protéger
Les trafiquants qui sont en l'autre monde.
Sur cet avis, le Turc se comporta
Comme Alexandre; et, plein de confiance,
Chez le marchand tout droit il s'en alla,
Se mit à table. On vit tant d'assurance
En son discours et dans tout son maintien,
Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
Ami, dit-il, je sais que tu me quittes ;
Même l'on veut que j'en craigne les suites ;
Mais je te crois un trop homme de bien ;
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage,
Je n'en dis pas là-dessus davantage.
Quant à ces gens qui pensent l'appuyer,



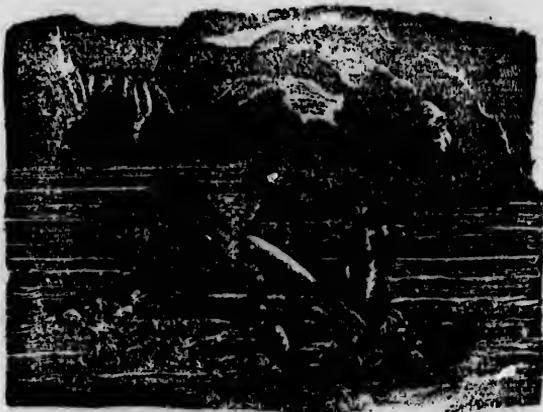
Les deux Amis

(page 173.)



L'Horoscope

(page 173.)



Le Torrent et la Rivière

(page 191.)



Démocrite et les Abderitains

(page 194.)

É
E
Je
Il éta
Quel
D
Étai
Donn

Qui,
Il ma

Le ber
A lui
Le tro

Si tu
Le Gre
Que, t
S'aban
Que s'

C'était

Écoute-moi : sans tant de dialogue
 Et de raisons qui pourraient t'ennuyer,
 Je ne te veux conter qu'un apologue :
 Il était un berger, son chien et son troupeau.
 Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendait faire
 D'un dogue de qui l'ordinaire
 Était un pais entier. Il fallait bien et beau
 Donner cet animal au seigneur du village.
 Lui, berger, pour plus de ménage,
 Aurait deux ou trois mâtimeaux,
 Qui, lui dépensant moins, veilleraient aux troupeaux
 Bien mieux que cette bête seule.
 Il mangeait plus que trois ; mais on ne disait pas
 Qu'il avait aussi triple gueule
 Quand les loups livraient des combats.
 Le berger s'en défait : il prend trois chiens de taille
 A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille :
 Le troupeau s'en sentit ; et tu te sentiras
 Du choix de semblable canaille.
 Si tu fais bien, tu reviendras à moi.
 Le Grec le crut. *Ceci montre aux provinces*
Que, tout compté, mieux vaut en bonne foi
S'abandonner à quelque puissant roi
Que s'appuyer de plusieurs petits princes.

XVIII

L'avantage de la Science

Entre deux bourgeois d'une ville
 S'émut jadis un différend.
 L'un était pauvre, mais habile,
 L'autre riche, mais ignorant.
 Celui-ci sur son concurrent
 Vouloit emporter l'avantage ;
 Prétendait que tout homme sage
 Était tenu de l'honorer.
 C'était tout homme sot : car pourquoi révéler

Des biens dépourvus de mérite ?
 La raison me semble petite.
 Mon ami, disait-il souvent
 Au savant,

Vous vous croyez considérable .

Mais, dites-moi, tenez-vous table ?

Que sert à vos pareils de lire incessamment ?
 Ils sont toujours logés à la troisième chambre,
 Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,
 Ayant pour tous laquais leur ombre seulement.

La république a bien affaire

De gens qui ne dépensent rien !

Je ne sais d'homme nécessaire

Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.

Nous en usons, Dieu sait ! notre plaisir occupe

L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe

Et celle qui la porte, et vous qui dédiez

A messieurs les gens de finance

De méchants livres bien payés.

Ces mots remplis d'impertinence

Eurent le sort qu'ils méritaient.

L'homme lettré se tut, il avait trop à dire.

La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.

Mars détruisit le lieu que nos gens habitaient :

L'un et l'autre quitta la ville.

L'ignorant resta sans asile ;

Il reçut partout des mépris :

L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle

Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots : le savoir a son prix.

XIX

Jupiter et les Tonnerres

Jupiter, voyant nos fautes,

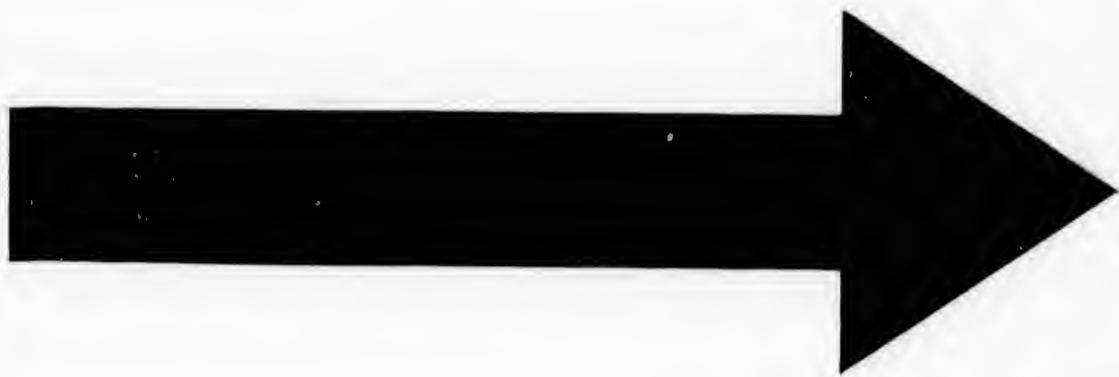
Dit un jour, du haut des airs :

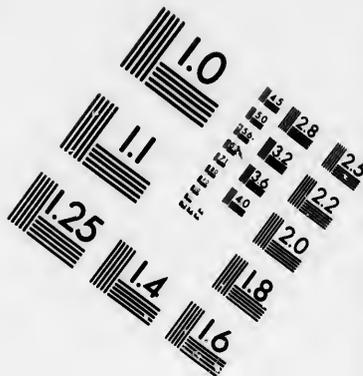
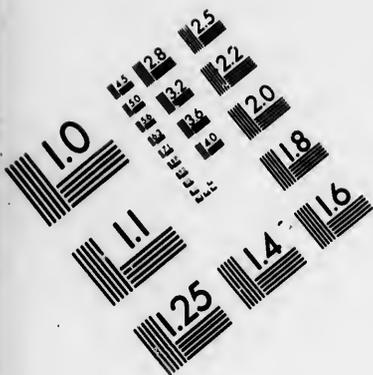
Remplissons de nouveaux hôtes

Les cantons de l'univers
 Habités par cette race
 Qui m'importune et me lasse
 Va-t'en, Mercure, aux enfers
 Amène-moi la Furie
 La plus cruelle des trois.
 Race que j'ai trop chérie,
 Tu périras cette fois !
 Jupiter ne tarda guère
 A modérer son transport.

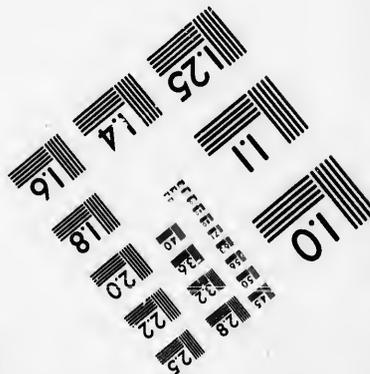
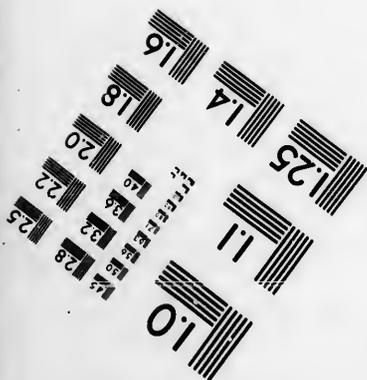
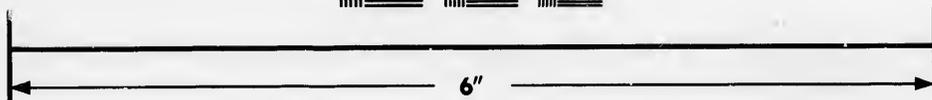
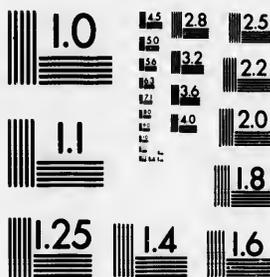
*O vous, rois, qu'il voulut faire
 Arbitres de notre sort,
 Laissez entre la colère
 Et l'orage qui la suit
 L'intervalle d'une nuit*

Le dieu dont l'aile est légère
 Et la langue a des douceurs,
 Allâ voir les noires sœurs.
 A Tisiphone et Mégère
 Il préféra, ce dit-on,
 L'impitoyable Alecton.
 Ce choix la rendit si lière,
 Qu'elle jura par Pluton
 Que toute l'engeance humaine
 Serait bientôt du domaine
 Des déités de là-bas.
 Jupiter n'approuva pas
 Le serment de l'Euménide.
 Il la renvoie, et pourtant
 Il lance un foudre à l'instant
 Sur certain peuple perfide.
 Le tonnerre, ayant pour guide
 Le père même de ceux
 Qu'il menaçait de ses feux,
 Se contenta de leur crainte ;
 Il n'embrasa que l'enceinte
 D'un désert inhabité :
 Tout père frappe à côté.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 2.8
2.0 3.2
2.5 3.6
3.0 4.0
4.5 5.0
5.6 6.3
7.1 8.0
9.0 10.0

11.0
12.5
15.0
17.5
20.0
22.5
25.0
28.0
31.5
36.0
40.0
45.0
50.0
56.0
63.0
71.0
80.0
90.0
100.0

Qu'arriva-t-il ? Notre engeance
 Prit pied sur cette indulgence.
 Tout l'Olympe s'en plaignit,
 Et l'assembleur de nuages
 Jura le Styx, et promit
 De former d'autres orages :
 Ils seraient sûrs. On sourit ;
 On lui dit qu'il était père,
 Et qu'il laissât, pour le mieux,
 A quelqu'un des autres dieux
 D'autres tonnerres à faire.
 Vulcain entreprit l'affaire.
 Ce dieu remplit ses fourneaux
 De deux sortes de carreaux ;
 L'un jamais ne se fourvoie ;
 Et c'est celui que toujours
 L'Olympe en corps nous envoie.
 L'autre s'écarte en son cours ;
 Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte ;
 Bien souvent même il se perd ;
 Et ce dernier en sa route
 Nous vient du seul Jupiter.

XX

Le Faucon et le Chapon

*Une traltresse voix bien souvent vous appelle ;
 Ne vous pressez donc nullement :
 Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
 Que le chien de Jean de Nivelle.*

Un citoyen du Mans, chapon de son métier,
 Était sommé de comparaitre
 Par-devant les lares du maître,
 Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
 Tous les gens lui criaient, pour déguiser la chose :
 Petit ! petit ! petit ! mais loin de s'y fier,
 Le Normand et demi laissait les gens crier.

Serviteur, disait-il; votre appât est grossier :

On ne m'y tient pas, et pour cause.

Cependant un faucon sur sa perche voyait

Notre Manseau qui s'ensuyait.

Les chapons ont en nous fort peu de confiance,

Soit instinct, soit expérience.

Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,

Devait, le lendemain, être d'un grand soupé,

Fort à l'aise en un plat : honneur dont la volaille

Se serait passé aisément.

L'oiseau chasseur lui dit : Ton peu d'entendement

Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,

Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.

Pour moi, je sais chasser, et revenir au maître.

Le vois-tu pas à la fenêtre ?

Il l'attend : es-tu sourd ? Je n'entends que trop bien

Repartit le chapon : mais que me veut-il dire ?

Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau ?

Reviendrais-tu pour cet appeau ?

Laisse-moi fuir : cesse de rire

De l'indocilité qui me fait envoler,

Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.

Si tu voyais mettre à la broche

Tous les jours autant de faucons

Que j'y vois mettre de chapons,

Tu ne me ferais pas un semblable reproche.

XXI

Le Chat et le Rat

Quatre animaux divers, le chat grippe-fromage,

Triste oiseau le hibou, ronge-maille le rat.

Dame belette au long corsage,

Toutes gens d'esprit scélérat,

Hantaient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.

Tant y furent, qu'un soir à l'entour de ce pin

L'homme tendit ses rets. Le chat, de grand matin,

Sort pour aller chercher sa proie.

Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
 Le filet ; il y tombe, en danger de mourir ;
 Et mon chat de crier, et le rat d'accourir,
 L'un plein de désespoir et l'autre plein de joie :
 Il voyait dans les lacs son mortel ennemi.

Le pauvre chat dit : Cher ami,
 Les marques de ta bienveillance
 Sont communes en mon endroit ;
 Viens m'aider à sortir du piège où l'ignorance
 M'a fait tomber. C'est à bon droit

Que seul entre les tiens, par amour singulière,
 Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
 Je n'en ai point regret, et j'en rends grâce aux dieux.

J'allais leur faire ma prière,
 Comme tout dévot chat en use les matins.
 Ce réseau me retient : ma vie est dans tes mains ;
 Viens dissoudre ces neuds. Et quelle récompense
 En aurai-je ? reprit le rat.
 Je jure éternelle alliance
 Avec toi, repartit le chat.

Dispose de ma griffe, et sois en assurance :
 Envers et contre tous je te protégerai ;
 Et la belette mangerai
 Avec l'époux de la chouette :
 Ils t'en veulent tous deux. Le rat dit : Idiot !
 Moi ton libérateur ! je ne suis pas si sot.
 Puis il s'en va vers sa retraite.
 La belette était près du trou.

Le rat grimpe plus haut ; il y voit le hibou.
 Dangers de toutes parts : le plus pressant l'emporte.
 Ronge-maille retourne au chat, et fait en sorte
 Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant
 Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
 L'homme paraît en cet instant ;

Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
 A quelque temps de là, notre chat vit de loin
 Son rat qui se tenait alerte et sur ses gardes :
 Ah ! mon frère, dit-il, viens m'embrasser ; ton soin
 Me fait injure ; tu regardes

Et moi,

Peut il

S

Q

A

U

Tout fuy

Il

Nu

Un

Un seul v

Il mit en

Ce n'était

No

Ce

Et les mé

Il J

Un

Image d'u

Lui fit cro

Point de h

Il e

A couvert

Tou

Tou

Allèrent tr

Bien

Les

Il n

Comme ennemi ton allié.
 Penses-tu que j'aie oublié
 Qu'après Dieu je te dois la vie ?
 Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie
 Ton naturel ? Aucun traité
 Peut-il forcer un chat à la reconnaissance ?
*S'assure-t-on sur l'alliance
 Qu'a faite la nécessité ?*

XXII

Le Torrent et la Rivière

Avec grand bruit et grand fracas
 Un torrent tombait des montagnes :
 Tout fuyait devant lui ; l'horreur suivait ses pas ;
 Il faisait trembler les campagnes.
 Nul voyageur n'osait passer
 Une barrière si puissante :
 Un seul vit des voleurs, et, se sentant presser,
 Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
 Ce n'était que menace et bruit sans profondeur :
 Notre homme enfin n'eut que la peur.
 Ce succès lui donnant courage,
 Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
 Il rencontra sur son passage
 Une rivière dont le cours,
 Image d'un sommeil doux, paisible et tranquille,
 Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile :
 Point de bords escarpés, un sable pur et net.
 Il entre, et son cheval le met
 A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire,
 Tous deux au Styx allèrent boire ;
 Tous deux à nager malheureux,
 Allèrent traverser au séjour ténébreux,
 Bien d'autres fleuves que les nôtres.
*Les gens sans bruit sont dangereux ;
 Il n'en est pas ainsi des autres.*

XXIII

L'Éducation

Laridon et César, frères dont l'origine
 Venait de chiens fameux, beaux, bienfaits et hardis,
 A deux maîtres divers échus au temps jadis,
 Hantaient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine.
 Ils avaient eu d'abord chacun un autre nom ;

Mais la diverse nourriture
 Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
 En l'autre l'altérant, un certain marmiton
 Nomma celui-ci Laridon.

Son frère ayant couru mainte haute aventure,
 Mis maint cerf aux abois, maint sanglier abattu,
 Fut le premier César que la gent chienne ait eu.
 On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
 Ne fit en ses enfants dégénérer son sang.
 Laridon négligé témoignait sa tendresse

A l'objet le premier passant.
 Il peupla tout de son engeance :
 Tourne-broches par lui rendus communs en France
 Y font un corps à part, gens fuyant les hasards,
 Peuple antipode des Césars.

*On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père :
 Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère.
 Faute de cultiver la nature et ses dons,
 Oh ! combien de Césars deviendront Laridons*

XXIV

Les deux Chiens et l'Ane mort.

Les vertus devraient être sœurs,
 Ainsi que les vices sont frères.

Dès
 Tous
 J'

A l'é
 Toute
 Se ten
 L'un
 Parmi

Témoi
 Virent
 Le ver
 Ami,
 Porte
 J'y cro

Dit l'un
 Le poi
 Et de p
 Buvois
 En vien

Voilà m
 H
 G

L'hom
 L'impos
 Combien
 S'outran
 S

Si je pou
 Si j'app

T

M

Pour fou
 il faudr

Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file; il ne s'en manque guères :
J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous même toit.

À l'égard des vertus, rarement on les voit
Toutes en un sujet éminemment placées
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt; l'autre est prudent, mais
Parmi les animaux, le chien se pique d'être (froid.

Soigneux et fidèle à son maître;
Mais il est sot, il est gourmand :

Témoins ces deux mâtins qui, dans l'éloignement,
Virent un âne mort qui flottait sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignait de nos chiens.
Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens :
Porte un peu tes regards sur les plaines profondes,
J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf, un cheval ?

Eh ! qu'importe quel animal !

Dit l'un de ces mâtins; voilà toujours curée.
Le point est de l'avoir, car le trajet est grand,
Et de plus il nous faut nager contre le vent.
Buvons toute cette eau; notre gorge altérée
En viendra bien à bout : ce corps demeurera

Bientôt à sec; et ce sera

Provision pour la semaine.

Voilà mes chiens à boire : ils perdirent haleine,

Et puis la vie; ils firent tant,

Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme,

L'impossibilité disparaît à son âme.

Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas,
S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire !

Si j'arrondissais mes États !

Si je pouvais remplir mes coffres de ducats !

Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire !

Tout cela, c'est la mer à boire;

Mais rien à l'homme ne suffit.

Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
Il faudrait quatre corps; encor loin d'y suffire,

*A mi-chemin je crois que tous demeureraient :
Quatre Mathusalem bout à bout ne pourraient
Mettre à fin ce qu'un seul désire.*

XXV

Démocrite et les Abdéritains

Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire !
Qu'il me semble profane, injuste et téméraire,
Mettant de faux milieux entre la chose et lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !
Le maître d'Epicure en fit l'apprentissage.
Son pays le crut fou. Petits esprits ! Mais quoi !

Aucun n'est prophète chez soi.

Ces gens étaient les fous ; Démocrite, le sage.
L'erreur alla si loin, qu'Abdère députa

Vers Hippocrate, et l'invita,
Par lettres et par ambassade,

A venir rétablir la santé du malade.

Notre concitoyen, disaient-ils en pleurant,

Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite.

Nous l'estimerions plus s'il était ignorant.

Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite :

Peut-être même ils sont remplis

De Démocrites infinis.

Non content de ce songe, il y joint les atomes,

Enfants, d'un cerveau creux, invisibles fantômes ;

Et, mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas,

Il connaît l'univers, et ne se connaît pas.

Un temps fut qu'il savait accorder les débats :

Maintenant il parle à lui-même.

Venez, divin mortel ; sa folie est extrême.

Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens :

Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,

Quelles rencontres dans la vie

Le sort cause ! Hippocrate arriva dans le temps

Que celui qu'on disait n'avoir raison ni sens

Quel
Sous

L'occ
Et n

Leur
Le sa
Ayan
Et be

Pour

Fureur
Regar
Te con
Quel t
L'hom
Ne dira
Hâte-to
Je te r
Jouis.
Et ! mo
Jouis d
A celui
Le pre
Un faon

Cherchait, dans l'homme et dans la bête,
 Quel siège a la raison, soit le cœur, soit la tête.
 Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
 Les labyrinthes d'un cerveau

L'occupaient. Il avait à ses pieds maint volume,
 Et ne vit presque pas son ami s'avancer,
 Attaché selon sa coutume.

Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser :
 Le sage est ménager du temps et des paroles.

Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
 Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,

Ils tombèrent sur la morale.
 Il n'est pas besoin que j'étale
 Tout ce que l'un et l'autre dit.

Le récit précédent suffit

Pour montrer que le peuple est juge récusable.

En quel sens est donc véritable

Ce que j'ai lu dans certain lieu,

Que sa voix est la voix de Dieu?

XXVI

Le Loup et le Chasseur

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
 Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux,

Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage?

Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons?

L'homme, sourd à ma voix comme à celle du sage,

Ne dira-t-il jamais : C'est assez, jouissons?

Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre.

Je te rebats ce mot ; car il vaut tout un livre :

Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc ? — Dès demain.

Et ! mon ami, la mort te peut prendre en chemin ;

Jouis dès aujourd'hui, redoute un sort semblable

A celui du chasseur et du loup de ma fable.

Le premier de son arc avait mis bas un daim.

Un faon de biche passe, et le voilà soudain

Compagnon du défunt : tous deux gisent sur l'herbe.
 La proie était honnête, un daim avec un foan :
 Tout modeste chasseur en eût été content.
 Cependant un sanglier, monstre énorme et superbe,
 Tente encor notre archer, friand de tels morceaux ;
 Autre habitant du Styx : la Parque et ses ciseaux
 Avec peine y mordaient ; la déesse infernale
 Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
 De la force du coup pourtant il s'abattit.
 C'était assez de biens. Mais quoi ! rien ne remplit
 Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
 Dans le temps que le porc-revient à soi, l'archer
 Voit le long d'un sillon une perdrix marcher ;
 Surcroit chétif aux autres têtes :

De son arc toutefois il bande les ressorts.
 Le sanglier, rappelant les restes de sa vie,
 Vient à lui, le décad, meurt vengé sur son corps :
 Et la perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse aux convoiteux
 L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.
 Un loup vit en passant ce spectacle piteux :
 O Fortune ! dit-il, je te promets un temple ;
 Quatre corps étendus ! que de biens ! mais pourtant
 Il faut les ménager : ces rencontres sont rares.
 (Ainsi s'excusent les avarés.)

J'en aurai, dit le loup, pour un mois, pour autant :
 Un, deux, trois, quatre corps ; ce sont quatre semaines,
 Si je sais compter, toutes pleines.

Commençons dans deux jours ; et mangeons cependant
 La corde de cet arc : il faut que l'on l'ait faite
 De vrai boyau ; l'odeur me le témoigne assez.

En disant ces mots, il se jette
 Sur l'arc, qui se détend, et fait de la sagette
 Tu nouveau mort : mon loup a les boyaux percés.
 Je reviens à mon texte. Il faut que l'on jouisse :

Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun :
La convoitise perdit l'un ;
L'autre périt par l'avarice.

LIVRE NEUVIÈME

I

Le Dépositaire infidèle

Grace aux Filles de mémoire,
J'ai chanté les animaux ;
Peut-être d'autres héros
M'auraient acquis moins de gloire,
Le loup, en langue des dieux,
Parle au chien dans mes ouvrages ;
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages ;
Les uns fous, les autres sages ;
De telle sorte pourtant,
Que les fous vont l'emportant :
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scène
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans et des ingrats,
Mainte imprudente pécore,
Force sots, force flatteurs ;
Je pourrais y joindre encore
Des légions de menteurs.
Tout homme ment, dit le sage :
S'il n'y mettait seulement
Que les gens de bas étage,
On pourrait aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes ;
Mais que tous, tant que nous sommes.

Nous mentionns, grand et petit,
 Si quelqu'autre l'avait dit,
 Je soutiendrais le contraire.
 Et même qui mentirait
 Comme Esope et comme Homère
 Un vrai menteur ne serait :
 Le doux charme de maint songe
 Par leur bel art inventé
 Sous les habits du mensonge
 Nous offre la vérité.
 L'un et l'autre a fait un livre
 Que je tiens digne de vivre
 Sans fin et plus, s'il se peut.
 Comme eux ne ment pas qui veut ;
 Mais mentir comme sut faire
 Un certain dépositaire,
 Payé par son propre mot,
 Est d'un méchant et d'un sot.

Voici le fait :

Un trafiquant de Perse
 Chez son voisin, s'en allant en commerce,
 Mit en dépôt un cent de fer un jour.
 Mon fer ? dit-il, quand il fut de retour. —
 Votre fer ! il n'est plus : j'ai regret de vous dire
 Qu'un rat l'a mangé tout entier.
 J'en ai grondé mes gens : mais qu'y faire ? un grenier
 A toujours quelque trou. Le trafiquant admire
 Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
 Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
 Du perfide voisin ; puis à souper convie
 Le père, qui s'excuse, et lui dit en pleurant :
 Dispensez-moi, je vous supplie ;
 Tous plaisirs pour moi sont perdus.
 J'aimais un fils plus que ma vie ;
 Je n'ai que lui, que dis-je ? hélas ! je ne l'ai plus !
 On me l'a dérobé ; plaignez mon infortune.
 Le marchand repartit : Hier au soir, sur la brune ;
 Un chat-huant s'en vint votre fils enlever,
 Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.

Le père
 Qu'un hi
 Mon fils
 Je ne voi
 Mais enfi

Et

D'en dou

Fa

Qu

Où le qui

Enlèvent

L'autre vi

Il n'

Qui

Même disp

L'un

Qui n'ont

Tout est g

Comme l'A

Celui-ci se

Pai vu, di

Et moi, di

Le premier

On l'

L'homme a

Quand l'ab

De vouloir

Enchérir e

Deux

L'un

Fut a

Un vo

Le père dit : Comment voulez-vous que je croie
 Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie ?
 Mon fils en un besoin eût pris le chat-huant.
 Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment :
 Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je,
 Et ne vois rien qui vous oblige
 D'en douter un moment après ce que j'ai dit.
 Faut-il que vous trouviez étrange
 Que les chats-huans d'un pays
 Où le quintal de fer par un seul rat se mange
 Enlèvent un garçon pesant un demi-cent ?
 L'autre vit où tendait cette feinte aventure :
 Il rendit le fer au marchand,
 Qui lui rendit sa géniture.
 Même dispute avint entre deux voyageurs.
 L'un d'eux était de ces conteurs
 Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope ;
 Tout est géant chez eux : écoutez-les, l'Europe,
 Comme l'Afrique, aura des monstres à foison.
 Celui-ci se croyait l'hyperbole permise :
 J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison,
 Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église.
 Le premier se moquant, l'autre reprit : Tout doux ;
 On le fit pour cuire vos choux.

*L'homme au pot fut plaisant, l'homme au fer fut habile.
 Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
 De vouloir par raison combattre son erreur :
 Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.*

II

Les deux Pigeons

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :
 L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
 Fut assez fou pour entreprendre
 Un voyage en lointain pays.

L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
 Voulez-vous quitter votre frère ?
 L'absence est le plus grand des maux,
 Non pas pour vous, cruel ! Au moins que les travaux,
 Les dangers, les soins du voyage,
 Changent un peu votre courage.
 Ençor, si la saison s'avançait davantage !
 Attendez les zéphirs : qui vous presse ? un corbeau
 Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
 Je ne songerai plus que rencontre funeste,
 Que faucons, que réseaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :
 Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
 Bon souper, bon gîte, et le reste ?
 Ce discours ébranla le cœur
 De notre imprudent voyageur :
 Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
 L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point :
 Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :
 Je reviendrai dans peu conter de point en point
 Mes aventures à mon frère,
 Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
 N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
 Vous sera d'un plaisir extrême.
 Je dirai : J'étais là ; telle chose m'avint ;
 Vous y croirez être vous-même.
 A ces mots, en pleurant, ils se disent : adieu.
 Le voyageur s'éloigne ; et voilà qu'un nuage
 L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
 Un seul arbre s'offrit, tel encore que l'orage
 Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
 L'air devenu serein, il part tout morfondû,
 Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie,
 Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
 Voit un pigeon auprès, cela lui donne envie ;
 Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lac
 Les menteurs et traîtres appâts,
 Le lac était usé : si bien que de son aile,
 De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin ;
 Quelque plume y périt ; et le pis du destin

Put qu'un ce
 Vit notre ma
 Et les morce
 Sembla
 Le vautour s'
 Font à son to
 Le pigeon pr
 S'envola, s'ab
 Crut po
 Finirai
 Mais un fripor
 Prit sa fronde
 La vola
 Qui, maud
 Traînar
 Demi-m
 Droit a
 Que bie
 Sans au
 Voilà nos gens
 De combien d
 Amants, heure
 Que ce
 Soyez-vous l'u
 Toujours
 Tenez-vous lie
 J'ai quelquefoi
 Contre le
 Contre le firma
 Changé l
 Honorés par le
 De l'aim
 Pour qui
 Je servis, enga
 Hélas ! quand
 Faut-il que tan
 Me laissent vivr
 Ah ! si mon ce

Put qu'un certain vautour à la serre cruelle
 Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
 Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,
 Semblait un forçat échappé.

Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
 Font à son tour un aigle aux ailes étendues.

Le pigeon profita du conflit des voleurs,
 S'envola, s'abattit auprès d'une mesure,
 Crut pour ce coup que ses malheurs

Finiraient par cette aventure ;

Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
 Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié

La volatile malheureuse,

Qui, maudissant sa curiosité,
 Traînant l'aile, et tirant le pied,

Demi-morte, et demi-boiteuse,

Droit au logis s'en retourna :

Que bien, que mal, elle arriva

Sans autre aventure fâcheuse.

Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger

De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?

Que ce soit aux rives prochaines.

Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,

Toujours divers, toujours nouveau,

Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.

J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors,

Contre le Louvre et ses trésors,

Contre le firmament et sa voûte céleste,

Changé les bois, changé les lieux

Honorés par les pas, éclairés par les yeux

De l'aimable et jeune bergère

Pour qui, sous le fils de Cythère,

Je servis, engagé par mes premiers serments.

Hélas ! quand reviendront de semblables moments !

Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants

Me laissent vivre au gré de mon âme inquiet !

Ah ! si mon cœur osait encor se renflammer !

Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
 Ai-je passé le temps d'aimer ?

III

Le Singe et le Léopard

Le singe avec le léopard
 Gagnaient de l'argent à la foire.
 Ils affichaient chacun à part.
 L'un d'eux disait : Messieurs, mon mérite et ma gloire
 Sont connus en bon lieu. Le roi m'a voulu voir :
 Et si je meurs, il veut avoir
 Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,
 Pleine de taches, marquetée,
 Et vergetée, et mouchetée !
 La bigarrure plait : partant chacun le vit.
 Mais ce fut bientôt fait ; bientôt chacun sortit.
 Le singe de sa part disait : Venez, de grâce ;
 Venez, messieurs : je fais cent tours de passe-passe.
 Cette diversité dont on vous parle tant,
 Mon voisin léopard l'a sur soi seulement.
 Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,
 Cousin et gendre de Bertrand,
 Singe du pape en son vivant,
 Tout fraîchement en cette ville,
 Arrive en trois bateaux, exprès pour vous parler ;
 Car il parle, on l'entend : il sait danser, baller,
 Faire des tours de toute sorte,
 Passer en des cerceaux ; et le tout pour six blancs ;
 Non, messieurs, pour un sou ; si vous n'êtes contents
 Nous rendrons à chacun son argent à la porte.
 Le singe avait raison. Ce n'est pas sur l'habit
 Que la diversité me plait, c'est dans l'esprit :
 L'une fournit toujours des choses agréables ;
 L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.
 Oh ! que de grands seigneurs, au léopard semblables,
 N'ont que l'habit pour tous talents !

IV

Le Gland et la Citrouille

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
 Dans les citrouilles je la trouve.
 Un villageois, considérant
 Combien ce fruit est gros et sa tige menue :
 A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?
 Il a bien mal placé cette citrouille-là !
 Eh ! parbleu ! je l'aurais pendue
 A l'un des chênes que voilà ;
 C'eût été justement l'affaire :
 Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
 C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
 Au conseil de celui que prêche ton curé ;
 Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,
 Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
 Ne pend-il pas en cet endroit ?
 Dieu s'est mépris : plus je contemple
 Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
 Que l'on a fait un quiproquo.
 Cette réflexion embarrassant notre homme,
 On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.
 Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
 Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.
 Il s'éveille ; et, portant la main sur son visage,
 Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
 Son nez meurtri le force à changer de langage.
 Oh ! oh ! dit-il, je saigne ! Et que serait-ce donc
 S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
 Et que ce gland eût été gourde ?
 Dieu ne l'a pas voulu, sans doute il eut raison ;
 J'en vois bien à présent la cause
 En louant Dieu de toute chose,
 Garo retourne à la maison.

V

L'Écolier, le Pédant et le Maître d'un jardin

Certain enfant qui sentait son collègue,
 Doublement sot et doublement fripon.
 Par le jeune âge et par le privilège
 Qu'ont les pédants de gâter la raison,
 Chez un voisin dérobaît, ce dit-on,
 Et fleurs et fruits. Ce voisin, en automne,
 Des plus beaux dons que nous offre Pomone
 Avait la fleur, les autres le rebut.

Chaque saison apportait son tribut;
 Car au printemps il jouissait encore

Des plus beaux dons que nous présente Flore.

Un jour dans son jardin il vit notre écolier,
 Qui, grim pant sans égard sur un arbre fruitier,
 Gâtait jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,
 Avant-coureurs des biens que promet l'abondance.
 Même il ébranchait l'arbre, et fit tant à la fin,

Que le possesseur du jardin

Envoya faire plainte au maître de la classe.

Celui-ci vint suivi d'un cortège d'enfants :

Voilà le verger plein de gens

Pires que le premier. Le pédant, de sa grâce,
 Accrut le mal en amenant

Cette jeunesse mal instruite :

Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châ timent
 Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite
 Se souvint à jamais comme d'une leçon.

Là-dessus il cita Virgile et Cicéron,

Avec force traits de science.

Son discours dura tant, que la maudite engeance
 Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

*Je hais les pièces d'éloquence
 Hors de leur place, et qui n'ont point de fin;
 Et ne sais bête au monde pire*

*Que l'écolier, si ce n'est le pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairait aucunement.*

VI

Le Statuaire et la Statue de Jupiter

Un bloc de marbre était si beau,
Qu'un statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?
Sera-t-il Dieu, table, ou cuvette?
Il sera dieu ; même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains ! faites des vœux :
Voilà le maître de la terre.
L'artisan exprima si bien
Le caractère de l'idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquait rien
A Jupiter que la parole ;
Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.
A la faiblesse du sculpteur
Le poète autrefois n'en dut guère,
Des dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine et la colère.
Il était enfant en ceci :
Les enfants n'ont l'âme occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée,
Le cœur suit aisément l'esprit :
De cette source est descendue
L'erreur païenne, qui se vit
Chez tant de peuples répandue.
Ils embrassaient violemment
Les intérêts de leur chimère ;

Pygmalion devint amant
De Vénus dont il fut père.

*Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes.
L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges.*

VII

Le Fou qui vend la Sagesse

*Jamais auprès des fous ne te mets à portée;
Je ne te puis donner un plus sage conseil.*

Il n'est enseignement pareil

A celui-là, de fuir une tête éventée.

On en voit souvent dans les cours :

*Le prince y prend plaisir ; car il donne toujours
Quelque trait aux fripons, aux sots, aux ridicules.*

Un fou allait criant par tous les carrefours
Qu'il vendait la sagesse ; et les mortels crédules
De courir à l'achat ; chacun fut diligent.

On essayait force grimaces,

Puis on avait, pour son argent,

Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.

La plupart s'en fâchaient ; mais que leur servait-il ?

C'étaient les plus moqués : le mieux était de rire,

Ou de s'en aller sans rien dire

Avec son soufflet et son fil.

De chercher du sens à la chose,

On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.

La raison est-elle garant

De ce que fait un fou ? le hasard est la cause

De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.

Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,

Un des dupes un jour alla trouver un sage,

Qui, sans hésiter davantage,

Lui dit : Ce sont ici hiéroglyphes tout purs :

Les gens
Entre eu
La longu
D
Vous n'é

Un jour
Une huff
Ils l'avale
A l'égard
L'un se ba
L'autre le
Qui
Celui qui
En sera le
Si p
Reprit son
Je r
Dit l'autre
Eh bien ! v
Pen
Perrin Dar
Perrin, for
Nos
Ce repas fa
Tenez, la c
Sans dépen
Mettez ce q
Comptez ce
Vous verrez
Et ne laissez

Les gens bien conseillés, et qui voudront bien faire,
 Entre eux et les gens fous mettront, pour l'ordinaire,
 La longueur de ce fil ; sinon je les tiens sûrs
 De quelque semblable caresse.
 Vous n'êtes point trompé, ce fou vend la sagesse.

VIII

L'Huitre et les Plaideurs

Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent
 Une huitre, que le flot y venait d'apporter :
 Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;
 A l'égard de la dent il fallut contester.
 L'un se baissait déjà pour ramasser la proie ;
 L'autre le pousse, et dit : il est bon de savoir
 Qui de nous en aura la joie.
 Celui qui le premier a pu l'apercevoir
 En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.
 Si par là l'on juge l'affaire,
 Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
 Je ne l'ai pas mauvais aussi,
 Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
 Eh bien ! vous l'avez vue ; et moi je l'ai sentie.
 Pendant tout ce bel incident,
 Perrin Dandin arrive : ils le prennent pour juge.
 Perrin, fort gravement, ouvre l'huitre et la gruge,
 Nos deux messieurs le regardant.
 Ce repas fait, il dit, d'un ton de président :
 Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
 Sans dépens ; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.
 Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui,
 Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles :
 Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
 Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.

IX

Le Loup et le Chien maigre

Autrefois carpillon fretin
Eut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poêle à frire.

*Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sans espoir de grosse aventure,
Est imprudence toute pure.*

Le pêcheur eut raison, carpillon n'eut pas tort :
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.

Maintenant il faut que j'appuie
Ce que j'avançais lors, de quelque trait encore.
Certain loup, aussi sot que le pêcheur fut sage,

Trouvant un chien hors du village,
S'en allait l'emporter. Le chien représenta
Sa maigreur. Jà, ne plaise à votre seigneurie
De me prendre en cet état là ;

Attendez, mon maître marie
Sa fille unique, et vous jugez
Qu'étant de noce il faut, malgré moi, que j'engraisse.
Le loup le croit, le loup le laisse.

Le loup, quelques jours écoulés,
Revient voir si son chien n'est pas meilleur à prendre,
Mais le drôle était au logis.

Il dit au loup par un treillis :
Ami, je vais sortir, et si tu veux attendre,
Le portier du logis et moi
Nous serons tout à l'heure à toi.

Ce portier du logis était un chien énorme,
Expédiant les loups en forme.

Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,
Dit-il, et de courir. Il était fort agile ;
Mais il n'était pas fort habile :

Ce loup ne savait pas encor bien son métier.



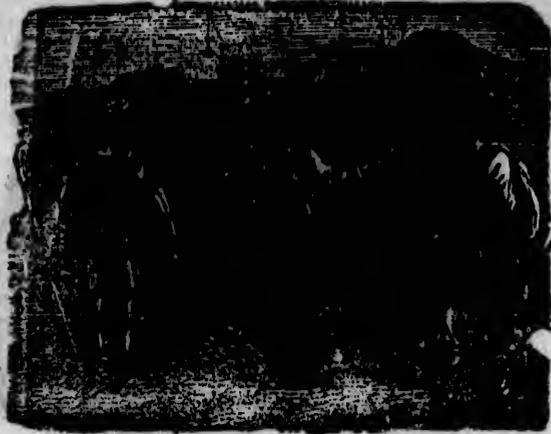
Les deux Pigeons

(page 199.)



Le Feu qui vend la Sagesse

(page 200.)



L'Huitre et les Plaideurs

(page 207.)



Le Cierge

(page 212.)

Je n
 Se c
 Il e
 Que
 Veut que l
 Soit en bie
 Le blé, rich
 Trop touffu
 En superflu
 Et p
 Il ét
 L'arbre n'en
 Pour corrig
 De retranch
 Tout
 Gâter
 Tant
 D'en croque
 S'ils ne le f
 Puis
 De punir ce
 A leu
 De tous les
 A se p
 Il fau
 Aux petit.s c
 Qui ne pêch
 Dont on par

X

Rien de trop

Je ne vois point de créature
 Se comporter modérément.
 Il est certain tempérament
 Que le maître de la nature
 Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? Nullement :
 Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.
 Le blé, riche présent de la blonde Cérés,
 Trop touffu bien souvent épuise les guérets ;
 En superfluités s'épandant d'ordinaire,
 Et poussant trop abondamment
 Il ôte à son fruit l'aliment.
 L'arbre n'en fait pas moins, tant de luxe sait plaire !
 Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
 De retrancher l'excès des prodigieuses moissons.
 Tout au travers ils se jetèrent,
 Gâtèrent tout, et tout broutèrent ;
 Tant que le ciel permit aux loups
 D'en croquer quelques-uns ; ils les croquèrent tous ;
 S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.
 Puis le ciel permit aux humains
 De punir ces derniers : les humains abusèrent
 A leur tour des ordres divins.
 De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
 A se porter dedans l'excès.
 Il faudrait faire le procès
 Aux petits comme aux grands. Il n'est âme vivante
 Qui ne pêche en ceci. RIEN DE TROP est un point
 Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point.

XI

Le Cierge

C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent.
 Les premières, dit-on, s'en allèrent loger
 Au mont Hymette, et se gorger
 Des trésors qu'en ce lieu les zéphirs entretiennent.
 Quand on eut des palais de ces filles du ciel
 Enlevé l'ambrosie en leurs chambres enclose,
 Ou pour dire en français la chose,
 Après que les ruches sans miel
 N'eurent plus que la sire, on fit mainte bougie;
 Maint cierge aussi fut façonné.
 En d'eux voyant la terre, en brique au feu durcie,
 Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie;
 Et, nouvel Empédocle aux flammes condamné
 Par sa propre et pure folie,
 Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné :
 Ce cierge ne savait grain de philosophie.
*Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit
 Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
 L'Empédocle de cire au brasier se fondit :
 Il n'était pas plus fou que l'autre.*

XII

Jupiter et le Passager

*Oh! combien le péril enrichirait les dieux,
 Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire,
 Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guère
 De ce qu'on a promis aux cieux :
 On compte seulement ce qu'on doit à la terre,
 Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier ;
 Il ne se sert jamais d'huissier.*

Eh
 Comment

Un
 Avait voué
 Il n'en ava

N'au
 Il brûla qu

Au nez de J

Sire Jupin,

C'est un pa
 La fumée e

Jupi
 Mais, après

Envo
 Qu'un tel tr

Cour
 Il trouva de

Qu'un
 Il leu

Bien
 On l'avait e

L'endroit pa
 Qu'à notre p

Tu te moque
 Porte

Le chat et le
 S'en a

C'étaient det

Deux francs

Croquant na
 S'indé

Le chemin é

*Eh ! qu'est-ce donc que le tonnerre ?
Comment appelez-vous ces avertissements ?*

Un passager, pendant l'orage,
Avait voué cent bœufs au vainqueur des Titans.

Il n'en avait pas un : vouer cent éléphants
N'aurait pas coûté davantage.

Il brûla quelques os quand il fut au rivage :
Au nez de Jupiter la fumée en monta.

Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu, le voilà :
C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part : je ne te dois plus rien.

Jupiter fit semblant de rire ;

Mais, après quelques jours, le dieu l'attrapa bien,
Envoyant un songe lui dire

Qu'un tel trésor était en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au trésor comme au feu.

Il trouva des voleurs ; et n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,

Il leur promit cent talents d'or,

Bien comptés, et d'un seul trésor :

On l'avait enterré dadans telle bourgade.

L'endroit parut suspect aux voleurs, de façon

Qu'à notre prometteur l'un dit : Mon camarade,

Tu te moques de nous ; meurs, et va chez Pluton

Porter tes cent talents en don.

XIII

Le Chat et le Renard

Le chat et le renard, comme beaux petits saints,
S'en allaient en pèlerinage.

C'étaient deux vrais tartufs, deux archipatelins,
Deux francs patte-pelus, qui, des frais du voyage,

Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
S'indemnisait à qui mieux mieux.

Le chemin était long, et partant ennuyeux,

Pour l'accourir ils disputèrent.
 La dispute est d'un grand secours :
 Sans elle on dormirait toujours.
 Nos pèlerins s'égosillèrent.
 Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
 Le renard au chat dit enfin :
 Tu prétends être fort habile ;
 En sais-tu tant que moi ? J'ai cent ruses au sac.
 Non, dit l'autre, je n'ai qu'un tour dans mon bissac,
 Mais je soutiens qu'il en vaut mille.
 Eux de recommencer la dispute à l'envi.
 Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,
 Une meute apaisa la noise.
 Le chat dit au renard : Fouille en ton sac, ami,
 Cherche en ta cervelle matoise.
 Un stratagème sûr : pour moi, voici le mien.
 A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.
 L'autre fit cent tours inutiles,
 Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
 Tous les confrères de Brifaut.
 Partout il tenta des asiles,
 Et ce fut partout sans succès.
 La fumée y pourvut, ainsi que les bassets.
 Au sortir d'un terrier, deux chiens aux pieds agiles
 L'étranglèrent du premier bond.
*Le trop d'expédients peut gâter une affaire :
 On perd du temps au choix, on cherche, on veut tout
 N'en ayons qu'un ; mais qu'il soit bon. [faire.]*

XIV

Le Trésor et les deux Hommes

Un homme n'ayant plus ni crédit, ni ressource,
 Et logeant le diable en sa bourse,
 C'est-à-dire n'y logeant rien,
 S'imagina qu'il ferait bien

De se pen
 Puisque a
 Gen

A gens pe
 Dans cette
 Fut la scèr
 Il y porte
 Au haut d'

La n
 S'ébranle a
 Notre déses
 Laisse là le
 Sans compt
 Tandis que
 L'homme a

Quoi ! dit-il
 Je ne me pe
 Ou de

Le lacs étatt
 Celui-ci se l
 Ce qu

Fut qu'un a
 Aussi bien c

L'avare rare
 Il a le moins
 Thésa
 Pour

Mais que dir
 Ce sont là de
 Plus le tour

Cette
 Se mit
 De voi
 Et cel
 S'y de

De se pendre, et finir lui-même sa misère,
 Puisque aussi bien sans lui la faim viendrait le faire;
 Genre de mort qui ne duit pas

A gens peu curieux de goûter le trépas.
 Dans cette intention, une vieille mesure
 Fut la scène où devait se passer l'aventure :
 Il y porte une corde, et veut avec un clou
 Au haut d'un certain mur attacher le licou.

La muraille, vieille et peu forte,
 S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
 Notre désespéré le ramasse et l'emporte ;
 Baisse là le licou, s'en retourne avec l'or,
 Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sire.
 Tandis que le galant à grand pas se retire,
 L'homme au trésor arrive, et trouve son argent
 Absent.

Quoi ! dit-il, sans mourir je perdrai cette somme !
 Je ne me pendrai pas ! Eh ! vraiment si ferai,
 Ou de corde je manquerai.

Le lacs était tout prêt : il n'y manquait qu'un homme.
 Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau.
 Ce qui le consola, peut-être,

Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais du cordeau.
 Aussi bien que l'argent, le licou trouva maître.

*L'avare rarement finit ses jours sans pleurs ;
 N'a le moins de part aux trésors qu'il enterre :
 Thésaurisant pour les voleurs,
 Pour ses parents, ou pour la terre.*

Mais que dire du troc que la Fortune fit ?
 Ce sont là de ses traits ; elle s'en divertit :
 Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.

Cette déesse inconstante
 Se mit alors en l'esprit
 De voir un homme se pendre,
 Et celui qui se pendit
 S'y devait le moins attendre.

XV

Le Singe et le Chat

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
 Commensaux d'un logis, avaient un commun maître.
 D'animaux malfaisants, c'était un très-bon plat :
 Ils n'y craignaient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
 Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,
 L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage.
 Bertrand dérobaît tout ; Raton, de son côté,
 Était moins attentif aux souris qu'au fromage
 Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
 Regardaient rôtir des marrons.
 Les escroquer était très-bonne affaire :
 Nos galants y voyaient double profit à faire,
 Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
 Bertrand dit à Raton : Frère, il faut aujourd'hui
 Que tu fasses un coup de maître :
 Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait naître
 Propre à tirer marrons du feu,
 Certes, marrons verraient beau jeu.
 Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte,
 D'une manière délicate,
 Ecarte un peu la cendre, et retire les doigts ;
 Puis les reporte à plusieurs fois ;
 Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque
 Et cependant Bertrand les croque.
 Une servante vient : Adieu mes gens. Raton
 N'était pas content, ce dit-en.

*Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes
 Qui, flattés d'un pareil emploi,
 Vont s'échauder en des provinces
 Pour le profit de quelque roi.*

Après que
 Eu répan
 Et fait cri
 Un rossign
 Le héraut
 Aussi bien
 Econ
 Je vous rac
 Qu, Térée
 No pas ;
 Me firent r
 Je n'en vai
 Quelle vou
 Le m
 Vrament, m
 Tu m
 Je parle b
 Tu p
 Pour
 Ventr

Quoi !
 Quelq
 Toujou
 J'arai beau
 Et n'ont lai
 Robin

XVI

Le Milan et le Rossignol

Après que le milan, manifeste voleur,
 Eu répandu l'alarme en tout le voisinage,
 Et fait crier sur lui les enfants du village,
 Un rossignol tomba dans ses mains par malheur.
 Le héraut du printemps lui demande la vie ;
 Aussi bien, que manger en qui n'a que le son ?

Ecoutez plutôt ma chanson :

Je vous raconterai Térée et son envie. —

Qu, Térée ? Est-ce un mets propre pour les milans ? —

Non pas ; c'était un roi dont les feux violents

Mefirent ressentir leur ardeur criminelle

Je n'en vais vous en dire une chanson si belle,

Quelle vous ravira : mon chant plait à chacun.

Le milan alors lui réplique :

Vraiment, nous voici bien ! lorsque je suis à jeun,

Tu me viens parler de musique ! —

J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra

Tu peux lui conter ces merveilles :

Pour un milan, il s'en rira.

Ventre affamé n'a point d'oreilles.

XVII

Le Berger et son Troupeau

Quoi ! toujours il me manquera
 Quelqu'un de ce peuple imbécile !
 Toujours le loup en gèbera !
 J'arai beau les compter ! Ils étaient plus de mille,
 Et n'ont laissé ravir notre pauvre Robin !
 Robin mouton, qui, par la ville,

Me suivait pour un peu de pain,
 Et qui m'aurait suivi jusques au bout du monde.
 Hélas ! de ma musette il entendait le son ;
 Il me sentait venir de cent pas à la ronde.
 Ah ! le pauvre Robin mouton !
 Quant Guillot eut fini cette oraison funèbre,
 Et rendu de Robin la mémoire célèbre,
 Il harangua tout le troupeau,
 Les chefs, la multitude et jusqu'au moindre agneau,
 Les conjurant de tenir ferme :
 Cela seul suffirait pour écarter les loups.
 Foi de peuple d'honneur, ils lui promirent tous
 De ne bouger non plus qu'un terme.
 Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton
 Qui nous a pris Robin mouton.
 Chacun en répond sur sa tête.
 Guillot les erut, et leur fit fête.
 Cependant, devant qu'il fût nuit,
 Il arriva nouvel encombre ;
 Un loup parut, tout le troupeau s'enfuit.
 Ce n'était pas un loup, ce n'en était que l'ombre.
Haranguez de méchants soldats,
Ils promettront de faire rage :
Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage,
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.

Iffis, je v
 Mais vou
 En ceta p
 Qui veul
 Pas une r
 Jé ne les
 Elle est c
 Ce breuv
 Le nectan
 Et dont n
 C'est la lo
 D'autres p
 Pro
 Où le has
 Jus
 La bagate
 Lais
 La
 Les chimè
 Qu'i
 C'es
 Sur différe

LIVRE DIXIÈME

I

Les deux Rats, le Renard et l'Œuf

Discours à Madame de la Sablière

Iris, je vous louerais; il n'est que trop aisé :
Mais vous avez cent fois notre encens refusé;
En cela peu semblable au reste des mortelles
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles,
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
Jé ne les blâme point, je souffre cette humeur :
Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar que l'on sert au maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point.
D'autres propos chez vous récompensent ce point.
Propos, agréables commerces,
Où le hasard fournit cent matières diverses;
Jusqu'à qu'en votre entretien
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
Laissons le monde et sa croyance.
La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon; je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens :
C'est un parterre où Flore épand ses biens;
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,

Et fait du miel de toute chose.
 Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
 Qu'en ces fables aussi j'entremêle des faits
 De certaine philosophie,
 Subtile, engageante et hardie.

Qu'appelle nouvelle : en avez-vous ou non
 Ouï parler ? Ils disent donc
 Que la bête est une machine,
 Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts ;
 Nul sentiment, point d'âme ; en elle tout est corps.
 Telle est la montre qui chemine
 A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
 Ouvrez-la, lisez dans son sein :
 Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde,
 La première y meut la seconde ;
 Une troisième suit : elle sonne à la fin.
 Au dire de ces gens, la bête est toute telle.
 L'objet la frappe en un endroit :
 Ce lieu frappé s'en va tout droit,
 Selon nous, au voisin en porter la nouvelle :
 Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
 L'impression se fait : mais comment se fait-elle ?
 Selon eux, par nécessité,
 Sans passion, sans volonté :
 L'animal se sent agité

Des mouvements que le vulgaire appelle
 Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
 Ou quelque autre de ces états.

Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas.
 Qu'est-ce donc ? Une montre. Et nous ? C'est autre.
 Voici de la façon que Descartes l'expose [chose.
 Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
 Chez les païens, et qui tient le milieu [l'homme,
 Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huître et
 Le tient tel de nos gens, franche bête de somme ;
 Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur
 Sur tous les animaux, enfants du créateur,
 J'ai le don de penser ; et je sais que je pense,
 Or, vous savez, Iris de certaine science,

Descartes
 De le cr
 L
 N
 Q
 A
 L'animal
 En suppo
 A présen
 Que de ra
 Le retour
 Et
 Dignes de
 On
 Ce

En danger
 Qui ne pe
 Elle fait l
 Attirant le
 Détourne
 Et puis, q
 Elle lui di
 De l'homme
 Non
 Ou l
 Vive
 Dan
 Je parle de
 Ils y
 Qui des tor
 Et font com
 L'édifice ré

Que quand la bête penserait,
La bête ne réfléchirait
Sur l'objet ni sur sa pensée.

Descartes va plus loin, et nous dit nettement
Qu'elle ne pense nullement.

Vous n'êtes point embarrassée
De le croire, ni moi. Cependant quand aux bois
Le bruit des cors, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre et brouiller la voie,
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors,
En suppose un plus jeune, et l'oblige, par force,
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours!
Le retour sur ses pas, les malices, les tours.

Et le change, et cent stratagèmes.

Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort,
On le déchire après sa mort :

Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix

Voit ses petits

En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend la volée, et rit
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du nord il est un monde

Où l'on sait que les habitants

Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,

Dans une ignorance profonde :

Je parle des humains ; car, quant aux animaux,

Ils y construisent des travaux

Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'un et l'autre rivage.
L'édifice résiste et dure en son entier :

Après un lit de bois est un lit de mortier ;
 Chaque castor agit : commune en est la tâche ;
 Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche ;
 Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton,
 La république de Platon

Ne serait rien que l'apprentie
 De cette famille amphibie.

Ils savent en hiver élever leurs maisons,
 Passent les étangs sur des ponts,
 Fruit de leur art, savant ouvrage ;
 Et nos pareils ont beau le voir,
 Jusqu'à présent tout leur savoir
 Est de passer l'onde à la nage.

Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
 Jamais on ne pourra m'obliger à le croire.

Mais voici beaucoup plus ; écoutez ce récit,
 Que je tiens d'un roi plein de gloire,

Le défenseur du Nord vous sera mon garant :

Je vais citer un prince aimé de la Victoire ;

Son nom seul est un mur à l'empire ottoman :

C'est le roi polonais. Jamais un roi ne ment.

Il dit donc que, sur sa frontière,

Des animaux entre eux ont la guerre en tout temps :

Le sang, qui se transmet des pères aux enfants,

En renouvelle la matière.

Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.

Jamais la guerre avec tant d'art

Ne s'est faite parmi les hommes,

Non pas même au siècle où nous sommes :

Corps-de-garde avancé, vedettes, espions,

Embuscades, partis, et mille inventions

D'une pernicieuse et mandite science,

Fille du Styx, et mère des héros,

Exercent de ces animaux

Le bon sens et l'expérience.

Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait

Rendre Homère. Ah ! s'il le rendait,

Et qu'il rendit aussi le rival d'Epicure,

Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci ?

Ce que
 Peut pa

Et que

L'objet.

Qui sur

Non l'ob

Il est dis

De tous

Obéir à l

Eh ! qui

Quelque

Un esprit

L'impress

On ne l'a

Et s'il fau

Des

Nous et l

Ce que je

Don

Cet esprit

Aussi faut

Que

Cep

Mais que

Ce que j'ai déjà dit : qu'aux bêtes la nature
 Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci ;
 Que la mémoire est corporelle,
 Et que pour en venir aux exemples divers
 Que j'ai mis au jour dans ces vers
 L'animal n'a besoin qu' d'elle.
 L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
 Chercher, par le même chemin,
 L'image auparavant tracée,
 Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
 Sans le secours de la pensée,
 Causer un même évènement.
 Nous agissons tout autrement :
 La volonté nous détermine,
 Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine,
 Je sens en moi certain agent ;
 Tout obéit dans ma machine
 A ce principe intelligent.
 Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
 Se conçoit mieux que le corps même.
 De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.
 Mais comment le corps l'entend-il ?
 C'est là le point. Je vois l'outil
 Obéir à la main : mais la main, qui la guide ?
 Eh ! qui guide les cieus en leur course rapide ?
 Quelque ange est attaché peut-être à ces grands-corps
 Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts ;
 L'impression se fait ; le moyen, je l'ignore ;
 On ne l'apprend qu'au sein de la divinité ;
 Et s'il faut en parler avec sincérité,
 Descartes l'ignorait encore ;
 Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux.
 Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
 Dont je viens de citer l'exemple,
 Cet esprit n'agit pas : l'homme seul se contemple.
 Aussi faut-il donner à l'animal un point
 Que la plante après tout n'a point :
 Cependant la plante respire.
 Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?

Deux rats cherchaient leur vie ; il trouvèrent un œuf.
 Le dîner suffisait à gens de cette espèce :
 Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.
 Pleins d'appétit et d'allégresse,
 Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part,
 Quand un quidam parut : c'était maître renard,
 Rencontre incommode et fâcheuse ;
 Car comment sauver l'œuf ? Le bien emballer,
 Puis des pieds de devant ensemble le porter,
 Ou le rouler, ou le traîner,
 C'était chose impossible autant que hasardeuse.
 Nécessité l'ingénieuse
 Leur fournit une invention.
 Comme ils pouvaient gagner leur habitation,
 L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,
 L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,
 Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,
 L'autre le traîna par la queue.

Qu'on m'aïlle soutenir, après un tel récit,
 Que les bêtes n'ont point d'esprit !
 Pour moi, si j'en étais le maître,
 Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfants.
 Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans ?
 Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connaître.
 Par un exemple tout égal,
 J'attribuerais à l'animal

Non point une raison selon notre manière,
 Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort :
 Je subtiliserais un morceau de matière,
 Que l'on ne pourrait plus concevoir sans efforts,
 Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
 Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
 Que le feu ; car enfin, si le bois fait la flamme,
 La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'âme
 Nous donner quelque idée ? ne sort-il pas de l'or
 Des entrailles du plomb ? Je rendrais mon ouvrage
 Capable de sentir, juger, rien davantage,
 Et juger imparfaitement,

Sans qu'il

A l

Je ferais

Non

L'un, cette

Sag

Hôtes de l

L'autre, e

Com

Et

Suivrait p

Entrerait

Ne finirai

Cho

Tan

Cette fille

Qu'

L'organe d

Les

Qui

L'au

(1) Descar

Un l

Ah ! mécha

Agre

A ce

(C'es

Et non l'ho

▲ ces mots

Est pris, m

Sans qu'un singe jamais ait le moindre argument.

A l'égard de nous autres hommes,

Je ferais notre lot infiniment plus fort.

Nous aurions un double trésor :

L'un, cette âme pareille en tous tant que nous sommes,

Sages, fous, enfants, idiots,

Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux ;

L'autre, encore une autre âme, entre nous et les anges,

Commune en un certain degré ;

Et ce trésor à part créé

Suivrait parmi les airs les célestes phalanges,

Entrerait dans un point sans en être pressé ;

Ne finirait jamais quoique ayant commencé :

Choses réelles quoique étranges.

Tant que l'enfance durerait,

Cette fillé du ciel en nous ne paraîtrait

Qu'une tendre et faible lumière :

L'organe étant plus fort, la raison percerait

Les ténèbres de la matière,

Qui toujours envelopperait

L'autre âme imparfaite et grossière.

(1) Descartes.

II

L'Homme et la Couleuvre

Un homme vit une couleuvre.

Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre

Agréable à tout l'univers.

A ces mots l'animal pervers

(C'est le serpent que je veux dire,

Et non l'homme : on pourrait aisément s'y tromper),

A ces mots le serpent, se laissant attraper,

Est pris, mis en un sac ; et, ce qui fut le pire,

Où résolut sa mort, fût-il coupable ou non.

Afin de le payer toutefois de raison,

J'autre lui fit cette harangue :

**Symbole des ingrats ! être bon aux méchants,
C'est être sot ; meurs donc : ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. Le serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put : S'il fallait condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourrait-on pardonner ?**

**Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde
Sur tes propres leçons ; jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les : ta justice.
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice.**

**Selon ces lois, condamne-moi ;
Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise
Que le symbole des ingrats**

**Ce n'est point le serpent ; c'est l'homme. Ces paroles
Firent arrêter l'autre ; il recula d'un pas.**

**Enfin il repartit. Tes raisons sont frivoles :
Je pourrais décider, car ce droit m'appartient ;
Mais rapportons-nous-en. Soit fait, dit le reptile.
Une vache était là, on l'appelle, elle vient :
La cas est proposé. C'était chose facile :
Fallait-il pour cela, dit-elle, m'appeler ?**

**La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler ?
Je nourris celui-ci depuis longues années,
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées ;
Tout n'est que pour lui seul, mon lait et mes enfants
Le fond à la maison revenir les mains pleines.
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
Avaient altérée ; et mes peines**

**Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin, me voilà vieille ; il me laisse en un coin,
Sans herbe : s'il voulait encor me laisser paître !
Mais je suis attachée ; et si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude ? Adieu : j'ai dit ce que je pense.
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,**

Dit au ser

C'est une r

Croyons ce

Ainsi dit,

Quand il e

Il d

Pour nous

Parcourant

Qui revena

Ce que Cère

Que

Pour récom

Force coup

On croyait

Achetaient

Ainsi parla

Cet e

Il cherche d

Au li

Je le récu

Ce fut bien

Contre le ch

Pour nous s

L'ombrage n

Il courbait :

Un rustre l'

Quoique, per

Ou des fleur

L'ombre, l'é

Que ne l'éme

De son temp

L'homme, tr

Voulut à tou

Je suis bien

Du sac et du

Contre les

On en

La raison le

Que tout est

Dit au serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit !
 C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit.
 Croyons ce bœuf. Croyons, dit la rampante bête.
 Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.
 Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,

Il dit que du labeur des ans

Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants,
 Parcourant sans cesser ce long cercle de peines
 Qui revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
 Ce que Cérés nous donne, et vend aux animaux ;

Que cette suite de travaux

Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,
 Force coups, peu de gré ; puis, quand il était vieux,
 On croyait l'honorer chaque fois que les hommes
 Achetaient de son sang l'indulgence des dieux.
 Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : Faisons taire

Cet ennuyeux déclamateur ;

Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,

Au lieu d'arbitre, accusateur.

Je le récuse aussi. L'arbre étant pris pour juge,

Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge

Contre le chaud, la pluie et la fureur des vents ;

Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs ;

L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire ;

Il courbait sous les fruits. Cependant pour salaire

Un rustre l'abattait : c'était là son loyer ;

Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne,

Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,

L'ombre, l'été ; l'hiver, les plaisirs du foyer.

Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée ?

De son tempérament, il eût encor vécu.

L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,

Voulut à toute force avoir cause gagnée.

Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là !

Du sac et du serpent aussitôt il donna

Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands :

La raison les offense ; ils se mettent en tête

Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,

Et serpents.

*Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens, mais que faut-il donc faire !
Parler de loin, ou bien se taire.*

III

La Tortue et les deux Canards

Une tortue était, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère;
Voiontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux canards, à qui la commère
Communique ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire :
Voyez-vous ce large chemin ?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique :
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple, et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant. On ne s'attendait guère
De voir Ulysse en cette affaire.
La tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine,
Pour transporter la pèlerine.
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton,
Serrez-bien, dirent-ils, gardez de lâcher prise.
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout,
La tortue enlevée, on s'étonne partout
De voir aller en cette guise
L'animal lent en sa maison,
Justement au milieu de l'un et l'autre oison.
Miracle ! criait-on : venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues.
La reine ! vraiment oui : je la suis en effet ;
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait,
De passer son chemin sans dire aucune chose ;

Car, lâcha
Elle tomb
Son indisc
Imprudenc

Et
Ont
Ce s

Il n'était po
Qu'un corm
Viviers et re
Sa cuisine a
Eût g
La m
Tout cormo
Le nôtre, un
N'aya
Souffr
Que fit-il ? I
Lui fournit
Cormo
Ma commère
Porter
A ce p
Le maître de
L'écre
Conten
On cou
A l'oïse
D'où vous vie
Etes-vo
N'y savez-vo
Changer de li

Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève au pied des regardants.
Son indiscrétion de sa perte fut cause.

*Imprudence, babil, et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage :
Ce sont enfants tous d'un lignage.*

IV

Les Poissons et le Cormoran

Il n'était point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un cormoran n'eût mis à contribution :
Viviers et réservoirs lui payaient pension.
Sa cuisine allait bien : mais, lorsque le long âge

Eut glacé le pauvre animal,

La même cuisine alla mal.

Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.

Le nôtre, un peu trop vieux pour voir aux fond des eaux,

N'ayant ni filets ni réseaux,

Souffrait une disette extrême.

Que fit-il ? Le besoin, docteur en stratagème,
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang.

Cormoran vit une écrevisse.

Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant

Porter un avis important

A ce peuple : il faut qu'il périsse ;

Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.

L'écrevisse en hâte s'en va

Contèr le cas. Grande est l'émeute ;

On court, on s'assemble, on députe

A l'oiseau : Seigneur Cormoran,

D'où vous vient cet avis ? Quel est votre garant ?

Etes-vous sûr de cette affaire ?

N'y savez-vous remède ? Et qu'est-il bon de faire ?

Changer de lieu, dit-il. — Comment le ferons-nous ? —

N'en soyez point en soin : je vous porterai tous,
 L'un après l'autre, en ma retraite.
 Nul que Dieu seul et moi n'en connaît les chemins :
 Il n'est demeure plus secrète.
 Un vivier que Nature y creusa de ses mains,
 Inconnu des traitres humains,
 Sauvera votre république.
 On le crut. Le peuple aquatique
 L'un après l'autre fut porté
 Sous ce rocher peu fréquenté.
 Là, cormoran le bon apôtre,
 Les ayant mis en un endroit
 Transparent, peu creux, fort étroit,
 Vous les prenait sans peine, un jour l'un, un jour l'autre.

*Il leur apprit à leurs dépens
 Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
 En ceux qui sont mangeurs de gens.
 Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engance
 En aurait aussi bien croqué sa bonne part.
 Qu'importe qui vous mange, homme ou loup ? toute panse
 Me paraît une à cet égard :
 Un jour plus tôt, un jour plus tard,
 Ce n'est pas grande différence.*

V

L'Enfouisseur et son Compère

Un pince-maille avait tant amassé,
 Qu'il ne savait où loger sa finance.
 L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,
 Le rendait fort embarrassé
 Dans le choix d'un dépositaire ;
 Car il en voulait un, et voici sa raison :
 L'objet tente : il faudra que ce monceau s'altère
 Si je le laisse à la maison ;
 Moi-même de mon bien je serai le larron. —

Le larron
 Mon am
 A
 Le bien
 Sans-cel
 Pour un
 La peine
 Oteut le
 P
 Notre ho
 Il aime
 Celui-ci
 Au bout
 Il
 Soupçon
 Lui dire :
 Quelques
 Le compè
 L'a
 Tout repr
 Ma
 Il retint t
 Plu
 Et le pau
 Pen
 Il n'est pa
 Un l
 (S'il
 Fit u
 Quoiqu'il n
 Une
 Je suis haï,

Le larron ! Quoi ! jouir, c'est se voler soi-même ?

Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.

Apprends de moi cette leçon :

Le bien n'est bien qu'autant que l'on peut s'en défaire ;

Sans-cela, c'est un mal. Veux-tu le réserver

Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire ?

La peine d'acquérir, le soin de conserver,

Otent le prix à l'or, qu'on croit si nécessaire.

Pour se décharger d'un tel soin,

Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin ;

Il aimait mieux la terre ; et, prenant son compère.

Celui-ci l'aide : ils vont enfouir le trésor.

Au bout de quelque temps l'homme va voir son or :

Il ne retrouva que le gîte.

Soupçonnant à bon droit le compère, il va vite

Lui dire : Apprétez-vous ; car il me reste encor

Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse.

Le compère aussitôt va remettre en sa place

L'argent volé ; prétendant bien

Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât rien.

Mais, pour ce coup, l'autre fut sage :

Il retint tout chez lui, résolu de jouir,

Plus n'entasser, plus n'enfouir :

Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage,

Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.

VI

Le Loup et les Bergers

Un loup rempli d'humanité

(S'il en est de tels dans le monde)

Fit un jour sur sa cruauté,

Quoiqu'il ne l'exercât que par nécessité,

Une réflexion profonde.

Je suis haï, dit-il ; et de qui ? De chacun,

Le loup est l'ennemi commun :

Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte,

Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris

C'est par-là que de loups l'Angleterre est déserte;

On y met notre tête à prix.

Il n'est hobereau qui ne fasse

Contre nous tel bans publier ;

Il n'est marmot osant crier

Que du loup aussitôt sa mère ne menace ;

Le tout pour un âne rogneux,

Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux,

Dont j'aurai passé mon envie.

Eh bien ! ne mangeons plus de chose ayant eu vie :

Paissons l'herbe, broutons ; mourons de faim plutôt.

Est-ce une chose si cruelle ?

Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle ?

Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rôl,

Mangeant un agneau cuit en broche.

Oh ! oh ! dit-il, je me reproche

Le sang de cette gent : voilà ses gardiens

S'en repaissant eux et leurs chiens ;

Et moi, loup, j'en ferai scrupule !

Non, par tous les dieux, non : je serais ridicule.

Thibault l'agnelet passera,

Sans qu'à la broche je le mette,

Et non seulement lui, mais la mère qu'il tette,

Et le père qui l'engendra !

Ce loup avait raison. Est-il dit qu'on nous voie

Faire festin de toute proie,

Manger les animaux ; et nous les réduirons

Aux mets de l'âge d'or (1) autant que nous pourrons !

Ils n'auront ni croc ni marmite !

Bergers, bergers ! le loup n'a tort

(Que quand il n'est pas le plus fort :

Vouslez-vous qu'il vive en ermite ?

(1) Des premiers temps, où les hommes vivaient de glands et de légumes.



Le Chat et le Renard

(page 213.)



Le Milan et le Rossignol

(page 217.)



La Tortue et les deux Canards

(page 233.)



La Lionne et l'Ourse

(page 244.)

O Jup
 Par u
 Tirer
 Enten
 Progr
 Carac
 Elle n
 Mienn
 En se
 Je l'ai
 Ai
 Se plaign
 Et
 Prétendai
 La sœur
 Malgré le
 Pour ses
 Que ses e
 D'un ton
 Demandai
 La
 Que la tête
 Se v
 L'hirondel
 Et l

Jupin pour
 L'adroit, le
 A la
 Mar

VII

* L'Araignée et l'Hirondelle

O Jupiter, qui sus de ton cerveau,
 Par un secret d'accouchement nouveau,
 Tirer Pallas, jadis mon ennemie,
 Entends ma plainte une fois en ta vie !
 Progné me vient enlever les morceaux ;
 Caracolant, frisant l'air et les eaux,
 Elle me prend mes mouches à ma porte :
 Miennes je puis les dire ; et mon réseau
 En serait plein sans ce maudit oiseau.
 Je l'ai tissu de matière assez forte.

Ainsi, d'un discours insolent,
 Se plaignait l'araignée, autrefois tapissière,
 Et qui lors étant filandière
 Prétendait enlacer tout insecte volant.
 La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,
 Malgré le bestion happait mouches dans l'air.
 Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie,
 Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,
 D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
 Demandaient par des cris encor mal entendus.

La pauvre aragne n'ayant plus
 Que la tête et les pieds, artisans superflus,
 Se vit elle-même enlevée :
 L'hirondelle, en passant, emporta toile et tout,
 Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :
L'adroit, le vigilant et le fort sont assis

À la première ; et les petits

Mangent leur reste à la seconde.

VIII

La Perdrix et les deux Coqs

Parmi de certains coqs, incivils, peu galants,
 Toujours en noise et turbulents,
 Une perdrix était nourrie.
 Son sexe et l'hospitalité,
 De la part de ces coqs, peuple à l'amour porté,
 Lui faisaient espérer beaucoup d'honnêteté :
 Ils feraient les honneurs de la ménagerie.
 Ce peuple cependant, fort souvent en furie,
 Pour la dame étrangère ayant peu de respect,
 Lui donnait fort souvent d'horribles coups de bec.
 D'abord elle en fut affligée ;
 Mais sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
 S'entrebattre elle-même, et se percer les flancs,
 Elle se consola. Ce sont leurs mœurs, dit-elle ;
 Ne les accusons point, plaignons plutôt ces gens.
 Jupiter, sur un seul modele,
 N'a pas formé tous les esprits ;
 Il est des naturels de coqs et de perdrix.
 S'il dépendait de moi, je passerais ma vie
 En plus honnête compagnie.
 Le maître de ces lieux en ordonne autrement ;
 Il nous prend avec des tonnelles,
 Nous loge avec des coqs, et nous coupe les ailes :
 C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.

IX

Le Chien à qui on a coupé les oreilles

Qu'ai-je fait pour me voir ainsi
 Mutilé par mon propre maître ?
 Le bel état où me voici !

Devant les
 O ro a des
 Qui v
 Ainsi criait
 Peu touchés
 Veraient de
 Mouflar y cr
 Qu'il y gag
 A piller ses
 L'aur
 Avec cette p
 Chien hargn
 Le moins qu'
 C'est le mieuc
 On le
 Témoin matt
 Du reste aya
 Un lou

Deux Démons
 Et de son pat
 Je ne vois poi
 Si vous me de
 J'appelle l'un,
 Cette dernière
 Car mé

Je le ferais bie
 Comme un roi
 Le conte est du
 Ce roi vit un t
 Bien broutant,
 Grâce aux soins
 Le berger plut

Devant les autres chiens oserai-je paraître ?
O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,

Qui vous ferait choses pareilles !

Ainsi criait Mouflar, jeune dogue ; et les gens,
Peu touchés de ses cris douloureux et perçants,
Veraient de lui couper sans pitié les oreilles.

Mouflar y croyait perdre. Il vit avec le temps
Qu'il y gagnait beaucoup ; car, étant de nature
A piller ses pareils, mainte mésaventure

L'aurait fait retourner chez lui

Avec cette partie en cent lieux altérée :

Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

*Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,
C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,*

On le munit, de peur d'esclandre.

Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin ;

Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main,

Un loup n'eût su par où le prendre.

X

Le Berger et le Roi

Deux Démons à leur gré partagent notre vie,

Et de son patrimoine ont chassé la raison ;

Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie :

Si vous me demandez leur état et leur nom,

J'appelle l'un, Amour ; et l'autre, ambition.

Cette dernière étend le plus loin son empire,

Car même elle entre dans l'amour.

Je le ferais bien voir ; mais mon but est de dire

Comme un roi fit venir un berger à sa cour.

Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.

Ce roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs,

Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,

Grâce aux soins du berger, de très notables sommes.

Le berger plut au roi par ses soins diligents.

Tu mérites, dit-il, d'être pasteurs de gens ;
Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes !

Je te fais juge souverain.

Voilà notre berger, la balance à la main.

Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,
Son troupeau, ses matins, le loup et puis c'est tout,
Il avait du bons sens ; le reste vint ensuite :

Bref, il en vint fort bien à bout.

L'ermite son voisin accourut pour lui dire :

Veillé-je ? et n'est-ce point un songe que je vois ?

Vous, favori ! vous grand ! Désiez-vous des rois ;

Leur faveur est glissante : on s'y trompe ; et le piro,

C'est qu'il en coûte cher ; de pareilles erreurs

Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.

Vous ne connaissez pas l'attrait qui vous engage :

Je vous parle en ami ; craignez tout. L'autre rit ;

Et notre ermite poursuivit :

Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage.

Je crois voir cet aveugle à qui, dans un voyage,

Un serpent engourdi de froid

Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet ;

Le sien s'était perdu, tombant de sa ceinture.

Il rendait grâce au ciel de l'heureuse aventure,

Quand un passant cria : Que tenez-vous, ô dieux !

Jetez cet animal traître et pernicieux,

Ceserpent ! — C'est un fouet. — C'est un serpent, vous dis-

A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ? [ja]

Prétendez-vous garder ce trésor ? — Pourquoi non ?

Mon fouet était usé, j'en retrouve un fort bon ?

Vous n'en parlez que par envie.

L'aveugle enfin ne le crut pas ;

Il en perdit bientôt la vie :

L'animal, dégoûré, piqua notre homme au bras.

Quant à vous, j'ose vous prédire

Qu'il vous arrivera quelque chose de pire. —

Eh ! que me saurait-il arriver que la mort ? —

Mille dégoûts viendront, dit le prophète ermite.

Il en vint, en effet, l'ermite n'eut pas tort.

Mainte peste de cour fit tant, par maints ressorts,

Que la cano

Furent sus

Accusateur

De nos bien

Le prince v

Il ne trouva

Louange du

C'éta

Son fait, di

Un grand c

Lui-même c

Tous

Ce coffre ét

L'hal

Petit chape

Et, j

Doux trésor

N'attirâtes s

Je vous repr

Comm

Sire, pardon

J'avais prév

Je m'y suis

Un pe

Les de

Deux

Du rô

Deux

De ces

L'âge

Entre ces

Les deux

L'un avec

Nourris e

Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,
Furent suspects au prince. On cabale, en suscite
Accusateurs, et gens grévés par ses arrêts.
De nos biens, disent-ils, il s'est fait un palais.
Le prince voulut voir ces richesses immenses.
Il ne trouva partout que médiocrité,
Louange du désert et de la peuvreté :

C'étaient là ses magnificences.

Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :
Un grand coffre en est plein, formé de dix serrures.
Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris

Tous les machineurs d'impostures.

Ce coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,
Et, je pense, aussi sa musette.

Doux trésors, ce dit-il, chers gages qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends : sortons de ces riches palais,
Comme l'on sortirait d'un songe !

Sire, pardonnez-moi cette exclamation :
J'avais prévu ma chute en montant sur le fatte.
Je m'y suis trop complu : *mais qui n'a dans la tête*
Un petit grain d'ambition ?

XI

Les deux Perroquets, le Roi et son Fils

Deux perroquets, l'un père et l'autre fils,
Du rôt d'un roi faisait leur ordinaire ;
Deux demi-dieux, l'un fils et l'autre père,
De ces oiseaux faisaient leurs favoris.

L'âge liait une amitié sincère
Entre ces gens : les deux pères s'aimaient ;
Les deux enfants, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre aussi s'accoutumaient,
Nourris ensemble, et compagnons d'école.

C'était beaucoup d'honneur au jeune perroquet ;
 Car l'enfant était prince, et son père monarque.
 Par le tempérament que lui donna la Parque,
 Il aimait les oiseaux. Un moineau fort coquet
 Et le plus amoureux de toute la province,
 Faisait aussi sa part des délices du prince.
 Ces deux rivaux un jour ensemble se jouant,

Comme il arrive aux jeunes gens,

Le jeu devint une querelle.

Le passereau, peu circonspect,

S'attira de tels coups de bec,

Que, demi-mort et traînant l'aile,

On crut qu'il n'en pourrait guérir.

Le prince indigné fit mourir

Son perroquet. Le bruit en vint au père.

L'infortuné vieillard crie et se désespère,

Le tout en vain ; ses cris sont superflus ;

L'oiseau parleur est déjà dans la barque :

Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus,

Fait qu'en fureur sur le fils du monarque

Son père s'en va fondre, et lui crève les yeux.

Il se sauve aussitôt, et choisit pour asile

Le haut d'un pin : là, dans le sein des dieux ,

Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille.

Le roi lui-même y court, et dit pour l'attirer :

Ami, reviens chez moi ; que nous sert de pleurer ?

Haine, vengeance et deuil, laissons tout à la porte.

Je suis contraint de déclarer,

Encor que ma douleur soit forte,

Que le tort vient de nous ; mon fils fut l'agresseur ;

Mon fils ! non ; c'est le Sort qui du coup est l'auteur.

La Parque avait écrit de tout temps en son livre

Que l'un de nos enfants devait cesser de vivre,

L'autre de voir, par ce malheur,

Consolons-nous tous deux, et reviens dans ta cage.

Le perroquet dit : Sire roi,

Crois-tu qu'après un tel outrage

Je me doive fier à toi ?

Tu m'allègues le Sort : prétends-tu, par ta foi.

Me leurrer

Mais que l

Rég

Il est écrit

Ou d

J'achèverai

Qui

De haine et

Est un mor

Tu v

Je le crois

Évite

Sire roi, m

Ne m

L'absence e

Qu'un

Mère

Un chasseur

Pouss

Que toute la

La nu

Son si

De la reine

Nul animal

L'ours

Un mo

Qui se

N'avai

Ils en

Et qu'aucun

Si tant

Que na

Me leurrer de l'appât d'un profane langage ?
 Mais que la Providence , ou bien que le Destin
 Règle les affaires du monde ,
 Il est écrit là-haut qu'au faite de ce pin,
 Ou dans quelque forêt profonde,
 J'achèverai mes jours loin du fatal objet
 Qui doit être un juste sujet
 De haine et de fureur. Je sais que la vengeance
 Est un morceau de roi ; car vous vivez en dieux .
 Tu veux oublier cette offense ;
 Je le crois : cependant il me faut , pour le mieux ,
 Eviter ta main et tes yeux .
 Sire roi , mon ami , va-t'en , tu perds ta peine ;
 Ne me parle point de retour :
*L'absence est aussi bien un remède à la haine
 Qu'un appareil contre l'amour*

XII

La Lionne et l'Ourse

Mère lionne avait perdu son faon :
 Un chasseur l'avait pris. La pauvre infortunée
 Poussait un tel rugissement,
 Que toute la forêt était importunée.
 La nuit ni son obscurité,
 Son silence et ses autres charmes,
 De la reine des bois n'arrêtaient les vacarmes :
 Nul animal n'était du sommeil visité.
 L'ourse enfin lui dit : Ma commère,
 Un mot sans plus : tous les enfants
 Qui sont passés entre vos dents
 N'avaient-ils ni père , ni mère ? —
 Ils en avaient. — S'il est ainsi ,
 Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues ,
 Si tant de mères se sont tues,
 Que ne vous taisez-vous aussi ?

Moi, me taire ! moi, malheureuse !
 Ah ! j'ai perdu mon fils ! il me faudra traîner
 Une vieillese douloureuse ! —
 Dites-moi, qui vous force à vous y condamner ? —
 Hélas ! c'est le Destin, qui me hait. — Ces paroles
 Ont été de tout temps en la bouche de tous.

*Misérables humains, ceci s'adresse à vous !
 Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.
 Quiconque, en pareil cas, se croit hait des cieus,
 Qu'il considère Hécube, il rendra grâce aux dieux.*

XIII

Les deux Aventuriers et le Talisman

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.

Je n'en veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux ;
 Ce dieu n'a guère de rivaux ;
 J'en vois peu dans la fable, encor moins dans l'histoire.
 En voici pourtant un, que de vieux talismans
 Firent chercher fortune aux pays des Romans.

Il voyageait de compagnie.

Son camarade et lui trouvèrent un poteau

Ayant au haut cet écriteau :

- « Seigneur aventurier, s'il te prend quelque envie
 » De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,
 » Tu n'as qu'à passer ce torrent,
 » Puis, prenant dans tes bras un éléphant de pierre
 » Que tu verras couché par terre,
 » Le porter d'une haleine, au sommet de ce mont
 » Qui menace les cieus de son superbe front. »
 L'un des deux chevaliers saigna du nez : Si l'on de

Est rapide autant que profonde,

Dit-il.... et supposé qu'on la puisse passer,

Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser ?

Quelle ridicule entreprise !

Le sage l'aura fait par tel art et de guise

Qu'on le pou
 Mais jusqu'a
 Au pouvoir
 Ne soit d'un
 Propre
 Auquel cas,
 On nous veu
 Ce sera quel
 C'est pourqu
 Le raisonneu

Les ye

Ni pro

Ne purent Pa

Il vit son élé

Il le prend, i

Rencontre un

Un cri par l'é

Le peu

Tout autre av

Aurait fui : c

Veut vendre a

Il fut tout éto

Le proclamer

Il ne se fit pri

Encar que le f

Sixte en disai

(Serait

Que d'é

On reconnut b

Fortune aveug

Le sage quelq

Avant que de d

D'envisager le

Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas ;
Mais jusqu'au haut du mont ! d'une haleine ! il n'est pas

Au pouvoir d'un mortel ; à moins que la figure
Ne soit d'un éléphant nain, pygmée, avorton,

Propre à mettre au bout d'un bâton :

Auquel cas, où l'honneur d'une telle aventure ?

On nous veut attraper dedans cette écriture :

Ce sera quelque énigme à tromper un enfant :

C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant.

Le raisonneur partit, l'aventurier se lance ,

Les yeux clos, à travers cette eau.

Ni profondeur ni violence

Ne purent l'arrêter ; et, selon l'écriteau,

Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.

Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,

Rencontre une esplanade, et puis une cité.

Un cri par l'éléphant est aussitôt jeté :

Le peuple aussitôt sort en armes.

Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes,

Aurait fui : celui-ci, loin de tourner le dos,

Veut vendre au moins sa vie, et mourir en héros.

Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte

Le proclamer monarque au lieu de son roi mort.

Il ne se fit prier que de la bonne sorte ;

Encar que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.

Sixte en disait autant quand on le fit saint père.

(Serait-ce bien une misère

Que d'être pape ou d'être roi ?)

On reconnut bientôt son peu de bonne foi.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.

Le sage quelquefois fait bien d'exécuter

Avant que de donner le temps à la Sagesse

D'envisager le fait, et sans la consulter,

XIV

Les Lapins

Discours à M. le Duc de La Rochefoucauld

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
L'homme agit, et qu'il se comporte
En mille occasions comme les animaux :
Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets ; et la nature
A mis dans chaque créature.

Quelque grain d'une masse où puisent les esprits :
J'entends les esprits-corps, et pétris de matière.

Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,
Je foudroie à discrétion

Un lapin qui n'y pensait guère.

Je vois fuir aussitôt toute la nation

Des lapins qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,

S'égayaient, et de thym parfumaient leur banquet.

Le bruit du coup fait que la bande

S'en va chercher sa sûreté

Dans la souterraine cité.

Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande

S'évanouit bientôt ; je revois les lapins.

Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains,

Ne reconnaît-on pas en cela les humains ?

Dispersés par quelque orage,

A peine ils touchent le port,

Qu'ils vont hasarder encor

Né
Vra
Sou

Joignons
Quand des

Qui

Je la

Les

Qu'un inté

Vous

Jusq

Un intérêt

Aux gouver

A gens de t

On n

Piller le sur

La coquette

Malk

Le moins de

C'est

Cent exempl

Mais

Sont toujours

Tous les ma

Dans les plu

Ainsi

Vous, qui m

Et dont la m

Qui ne pûtes

La lou

La plu

Vous enfin, d

Que votre nor

Du temps et

Comme un no

Fait honneur

Qu'auc

*Même vent, même naufrage :
Vrais lapins, on les recoit
Sous les mains de la fortune.*

Joignons à cet exemple une chose commune.
Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit
Qui n'est pas de leur détroit,
Je laisse à penser quelle fête !
Les chiens du lieu, n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coup de dents
Vous accompagnent ces passants
Jusqu'aux confins du territoire

*Un intérêt de bien, de grandeur et de gloire,
Aux gouverneurs d'état, à certains courtisans,
À gens de tous métiers, en fait tout autant faire.*

*On nous voit tous pour l'ordinaire,
Piller le survenant, nous jeter sur sa peau.
La coquette et l'auteur sont de ce caractère :*

*Malheur à l'écrivain nouveau !
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau ;
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.*

Cent exemples pourraient appuyer mon discours ;
Mais les ouvrages les plus connus
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guide
Tous les mattres de l'art, et tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :
Ainsi ce discours doit cesser.

Vous, qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pâtes jamais écouter sans pudeur
La louange la plus permise,

La plus juste et la mieux acquise ;
Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages,
Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui, des ans et des peuples conduits,
Fait honneur à la France, en grands noms plus fécondes
Qu'aucun climat de l'univers,

Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

XV

Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre
et le Fils de roi

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nus, échappés à la fureur des ondes,
Un trafiquant, un noble, un pâtre, un fils de roi,
Réduits au sort de Bélisaire,
Demandaient aux passants de quoi
Pouvoir soulager leur misère.
De raconter quel sort les avait assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine.
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine :
Là, le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée,
Chacun fit de son mieux, et s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.
La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme ?
Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.
Un pâtre ainsi parler ! Ainsi parler ? Croit-on
Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit et de la raison.
Et que de tout berger, comme de tout mouton,
Les connaissances soient bornées ?
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.
L'un, c'était le marchand, savait l'arithmétique ;
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
J'enseignerai la politique,
Reprit le fils du roi. Le noble poursuivit :

Moi, je s
Comme s
La sott
Le pâtre
Le mois
Je
Vo
Belle, ma
Qu
Qu
Fondez-v
Av
Do
Est courte
A
Dans un l
Pendant
Empêcha
Qu'ils alla
Je co
Qu'il ne f
Et,
La main e

Moi, je sais le blason, j'en veux tenir école.
 Comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit
 La sotte vanité de ce jargon frivole!
 Le pâtre dit : Amis, vous parlez bien! mais quoi!
 Le mois a trente jours : jusqu'à cette échéance
 Jeûnerons-nous, par votre foi ?
 Vous me donnez une espérance
 Belle, mais éloignée, et cependant j'ai faim.
 Qui pourvoira de nous au dîner de demain,
 Ou plutôt sur quelle assurance
 Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui ?
 Avant tout autre c'est celui
 Dont il s'agit. Votre science

Est courte là-dessus : ma main y suppléera.

A ces mots, le pâtre s'en va

Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente,
 Pendant cette journée et pendant la suivante,
 Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fit tant,
 Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure

Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours;

Et, grâce aux dons de la nature,

La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

LIVRE ONZIÈME

1

Le Lion

Sultan léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine,
Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,
Force moutons parmi la plaine.
Il naquit un lion dans la forêt prochaine.
Après les compliments et d'une et d'autre part,
Comme entre grands il se pratique,
Le sultan fit venir son visir le renard,
Vieux routier et bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, lionceau mon voisin :
Son père est mort ; que peut-il faire ?
Plains plutôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire,
Et devra beaucoup au Destin
Si garde ce qu'il a, sans tenter de conquête.
Le renard dit, branlant la tête :
Tu orphelins, seigneur, ne me font point pitié ;
Il faut de celui-ci conserver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire
Avant que la griffe et la dent
Soit crue et qu'il soit en état de nous nuire ;
N'y perdez pas un seul moment.
Il fait son horoscope : il croitra par la guerre :
Ce sera le meilleur lion
Pour ses amis, qui soit sur terre,
Tâchez donc d'en être, sinon,

Tâchez de
Le sultan
Chacun de
Le lionceau
Sonne aus
De
Consulté l
Pourquoi l
En vain ne
Plus il son
Qu'
Apaisez le
Ce monde
Le lion en
Son courag
Jetez-lui p
S'il n'on es
Joignez-y
Tour
Sauvez le r
Il en
Vois
Nul
Quoi
Celu

Proposez-v
Si vo

Le
Le loup et l
Je ne bâтира
Ce de
Les poules
Il n'avait p

Tâchez de l'affaiblir. La harangue fut vaine.
 Le sultan dormait lors; et dedans son domaine
 Chacun dormait aussi, bêtes, gens; tant qu'enfin
 Le lionceau devint vrai lion. Le tocsin
 Sonne aussitôt sur lui; l'alarme se promène
 De toutes parts; et le visir,

Consulté là-dessus, dit avec un soupir :
 Pourquoi l'irritez-vous ? La chose est sans remède.
 En vain nous appelons mille gens à notre aide !
 Plus il sont, plus il coûte; et je ne les tiens bons
 Qu'à manger leur part des moutons.

Apaisez le lien : seul il passe en puissance
 Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
 Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
 Son courage, sa force, avec sa vigilance,
 Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton ;
 S'il n'en est pas content, jetez-en davantage :
 Joignez-y quelques bœufs, choisissez, pour ce don,
 Tout le plus gras du pâturage.

Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas.
 Il en prit mal; et force états
 Voisins du sultan en pâtirent :
 Nul n'y gagna, tous y perdirent.
 Quoi que fit ce monde ennemi,
 Celui qu'ils craignaient fut le maître.

*Proposez-vous d'avoir le lion pour ami,
 Si vous voulez le laisser croître.*

II.

Le Fermier, le Chien et le Renard

Le loup et le renard sont d'étranges voisins !
 Je ne bâtirais point autour de leur demeure.

Ce dernier guettait à toute heure
 Les poules d'un fermier; et, quoique des plus fins,
 Il n'avait pu donner d'atteinte à la volaille,

D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étaient pas au compère un embarras léger.

Hé quoi ! dit-il, cette canaille
Se moque impunément de moi !
Je vais, je viens, je me travaille,

J'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnaie
Ses chapons, sa poulaille ; il en a même au croc :
Et moi, maître passé, quand j'attrappe un vieux coq,
Je suis au comble de la joie !

Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé
Au métier de renard ? Je jure les puissances
De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé.

Roulant en son cœur ses vengeances,
Il choisit une nuit libérale en pavots :
Chacun était plongé dans un profond repos ;
Le maître du logis, les valets, le chien même,
Poules, poulets, chapons, tout dormait. Le fermier
Laissant ouvert son poulailler,
Commit une sottise extrême.

Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtre la cité.

Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'aube : on vit un étalage
De corps sanglants et de carnage.
Peu s'en fallut que le soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.

Tel, et d'un spectacle pareil,
Apollon irrité contre le fier Atride
Joncha son camp de morts : on vit presque détruit
L'ost des Grecs ; et ce fut l'ouvrage d'une nuit.

Tel encore autour de sa tente
Ajax, à l'âme impatiente,
De moutons et de boucs fit un vaste débris,
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse
Et les auteurs de l'injustice
Par qui l'autre emporta le prix.

Le renard, autre Ajax aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.

Le maître
Contre s
Ah ! ma
Que n'a
Que ne
Si vous,
Dormez
Voulez-v
Sans au

C
S
F
M
Q
O

Toi donc
(Et je ne
T'attendr
Couché-t

Qu
Ne

Jadis cert
Aux cham
Aussi pur
Le même

Un

Qui touch
Le cas par
Minos en
Le dorme
Dans ce s

Il s

Le maître ne trouva de recours qu'à crier
 Contre ses gens, son chien : c'est l'ordinaire usage.
 Ah ! maudit animal, qui n'est bon qu'à noyer,
 Que n'avertissais-tu dès l'abord du carnage ! —
 Que ne l'évitiez-vous ? c'eût été plus tôt fait :
 Si vous, maître et fermier, à qui touche le fait,
 Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
 Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la chose,
 Sans aucun intérêt je perde le repos ?

Ce chien parlait très à propos :
 Son raisonnement pouvait être
 Fort bon dans la bouche d'un maître ;
 Mais, n'étant que d'un simple chien,
 On trouva qu'il ne valait rien :
 On vous sangla le payvre drille.

*Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille
 (Et je ne t'ai jamais envié cet honneur),
 T'attendre aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est erreur.
 Couche-toi le dernier, et vois fermer la porte
 Que si quelque affaire t'importe,
 Ne la fais point par procureur.*

III

Le Songe d'un Habitant du Mogol

Jadis certain Mogol vit en songe un visir
 Aux champs élyséens possesseur d'un plaisir
 Aussi pur qu'infini tant en prix qu'en durée.
 Le même songeur vit en une autre contrée
 Un ermite entouré de feux,
 Qui touchait de pitié même les malheureux.
 Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire ;
 Minos en ces deux morts semblait s'être mépris.
 Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris !
 Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
 Il se fit expliquer l'affaire.

L'interprète lui dit : Ne vous étonnez point ;
 Votre songe a du sens ; et, si j'ai sur ces points
 Acquis tant soit peu d'habitude,
 C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour,
 Ce visir quelquefois cherchait la solitude ;
 Cet ermite aux visirs allait faire sa cour.
 Si j'osais ajouter au mot de l'interprète,
 J'inspirerais ici l'amour de la retraite :
 Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
 Biens purs, présents du ciel qui naissent sous les pas,
 Solitude où je trouve une douceur secrète,
 Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
 Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais !
 Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles !
 Quand pourront les neuf sœurs, loin des cours et des villes
 M'occuper tout entier et m'apprendre des cieux
 Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
 Les noms et les vertus de ces clartés errantes
 Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes !
 Que si je ne suis né pour de si grands projets,
 Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !
 Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !
 La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,
 Je ne dormirai point sous de riches lambris :
 Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
 En est-il moins profond, et moins plein de délices ?
 Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
 Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
 J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

IV

Le Lion, le Singe et les deux Anes

Le lion, pour bien gouverner,
 Voulant apprendre la morale.
 Se fit, un beau jour, amener
 Le singe, maître-es-arts chez la gent animale.

La prem
 Fut celle
 Il
 Le zèle d
 Qu
 An
 C'e
 Qu
 Vouloir q
 Ce
 Qu
 C'est beau
 Par
 N'a
 De
 Dor
 Des
 Tou
 Et j
 Toute prof
 Trai
 Les
 Et semblab
 L'amour-pr
 On porte s
 De s
 De tout ce
 Qu'ici-bas
 Cabale, et
 Mieux su de
 L'au
 Deux ânes
 Se louaient
 J'ouïs que l
 Seigneur, t
 L'homme, c
 Notre
 Quiconque
 Il ab

La première leçon que donna le régent
 Fut celle-ci : Grand roi, pour régner sagement
 Il faut que tout prince préfère
 Le zèle de l'état à certain mouvement
 Qu'on appelle communément
 Amour-propre ; car c'est le père,
 C'est l'auteur de tous les défauts
 Que l'on remarque aux animaux.
 Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
 Ce n'est pas chose si petite
 Qu'on en vienne à bout en un jour :
 C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
 Par-là votre personne auguste
 N'admettra jamais rien en soi
 De ridicule, ni d'injuste.
 Donne-moi, repartit le roi,
 Des exemples de l'un et l'autre.
 Toute espèce, dit le docteur,
 Et je commence par la nôtre,
 Toute profession s'estime dans son cœur,
 Traite les autres d'ignorantes,
 Les qualifie d'impertinentes ;
 Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
 L'amour-propre, au rebours, fait qu'au degré suprême
 On porte ses pareils ; car c'est un bon moyen
 De s'élever aussi soi-même.
 De tout ce que dessus j'argumente très-bien
 Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,
 Cabale, et certain art de se faire valoir,
 Mieux su des ignorants que des gens de savoir.
 L'autre jour, suivant à la trace
 Deux ânes qui, prenant tour à tour l'encensoir,
 Se louaient tour à tour comme c'est la manière,
 J'ouïs que l'un des deux disait à son confrère :
 Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
 L'homme, cet animal si parfait ? Il profane
 Notre auguste nom, traitant d'âne
 Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot :
 Il abuse encore d'un mot.

Il traite notre rire et nos discours de braire.
 Les humains sont plaisants de prétendre exceller
 Par-dessus nous ! Non, non ; c'est à vous de parler,
 A leurs orateurs de se taire :
 Voilà les vrais brailards. Mais laissons là ces gens.
 Vous m'entendez, je vous entends ;
 Il suffit. Et quant aux merveilles
 Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
 Philomèle est, au prix, novice dans cet art :
 Vous surpassez Lambert. L'autre baudet repart :
 Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.
 Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés ,
 S'en allèrent dans les cités
 L'un l'autre se prôner : chacun d'eux croyait faire,
 En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
 Prétendant que l'honneur en reviendrait sur lui.

*J'en connais beaucoup aujourd'hui,
 Non parmi les baudets, mais parmi les puissances,
 Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
 Qui changeraient entre eux les simples excellences
 S'ils osaient, en des majestés.*

J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose
 Que votre majesté gardera le secret.
 Elle aurait souhaité d'apprendre quelque trait
 Qui lui fit voir, entre autre chose,
 L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.
 L'injuste aura son tour : il y faut plus de temps.
 Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire
 S'il traita l'autre point, car il est délicat ;
 Et notre maître ès-arts, qui n'était pas un fat,
 Regardait ce lion comme un terrible sire.

V

Le Loup et le Renard

Mais d'où vient qu'au Renard Ésope accorde un point,
 C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie ?



**Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils
du roi**

(page 246.)



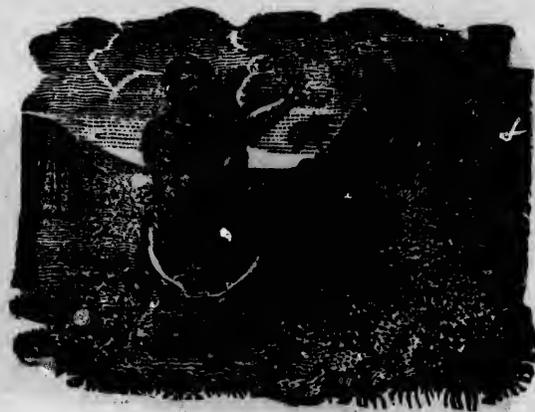
Le Lion

(page 246.)



Le Lion, le Singe et les deux Anes

(page 252.)



Le Paysan du Danube

(page 253.)

J'en che
Quand l

Je crois
Avec qu
Voici po
A l'hôte
La lune

Notre re
S'accom

L'
Vo

Ti
Et

Car comm
De

Et

Par le m
Deux jour
Le temps,

Ecl

De l'astre

Sir

Con

Pas

Je veux vo
C'est un fr

La

Jup

Reprendra

J'en

Le reste vo
Descendez

Bien qu'au

Le l

J'en cherche la raison et ne la trouve point.

Quand le loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attraper celle d'autrui,

N'en sait-il pas autant que lui?

Je crois qu'il en sait plus; et j'oserais peut-être
Avec quelque raison contredire mon maître.

Voici pourtant un cas où tout l'honneur écarte

À l'hôte des terriers. Un soir il aperçut

La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image

Lui parut un ample fromage.

Deux seaux alternativement

Puisaient le liquide élément :

Notre renard, pressé par une faim canine,

S'accommode en celui qu'au haut de la machine

L'autre seau tenait suspendu.

Voilà l'animal descendu,

Tiré d'erreur, mais fort en peine.

Et voyant sa perte prochaine;

Car comment remonter, si quelqu'autre affamé

De la même image charmé.

Et succédant à sa misère,

Par le même chemin ne le tirait d'affaire ?

Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vint au puits.

Le temps, qui toujours marche, avait pendant deux nuits

Echancré, selon l'ordinaire,

De l'astre au front d'argent la face circulaire.

Sire renard était désespéré.

Compère loup, le gosier altéré,

Passe par là. L'autre dit : Camarade,

Je veux vous régaler : voyez-vous cet objet ?

C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait.

La vache Io donna le lait.

Jupiter, s'il était malade,

Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets.

J'en ai mangé cette échancrure;

Le reste vous sera suffisante pâture.

Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.

Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire :

Le loup fut un sot de le croire :

Il descend; et son poids, emportant l'autre part,
Reguinde en haut maître renard.

*Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement.
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il désire.*

VI

Le Paysan du Danube

*Il ne faut point juger des gens sur l'apparence,
Le conseil en est bon, mais il n'est pas nouveau.*

Jadis l'erreur du souriceau
Me servit à prouver le discours que j'avance :
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Esope, et certain paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle (1)
Nous fait un portrait fort fidèle.
On connaît les premiers : quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissait une barbe touffue,
Toute sa personne velue
Représentait un ours, mais un ours mal léché :
Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portait sayon (2) de poil de chèvre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme ainsi bâti fut député des villes
Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors et ne portât les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue :
Romains, et vous sénat, assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les dieux de m'assister :
Veuillez les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris!

Sans leur
Que
Faute d'y
Témoins n
Rome est,
L'in
Craignez, l
Ne transpo
En mettan
Les armes
Il ne
Nos
Et pourquo
En quoi vo
Quel droit
Pourquoi v
Nous cultiv
Etaient pro
Qu'av
Ils o
S'ils
Comm
Peut-être en
Et sauraie
Celle que vo
N'ent
La ma
Elle-
Car, s
Ont les rega
Ils n'ont dev
De m
D'avarice qu
Rien ne suff
La ter
Font pour le
Retire
Cultiv
Nous quitton

Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits

Que tout mal et toute injustice :

Faute d'y recourir, on viole leurs lois.

Témoins nous que punit la romaine avarice !

Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,

L'instrument de notre supplice.

Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour

Ne transporte chez vous les pleurs et la misère ;

En mettant en nos mains, par un jute retour,

Les armes dont se sert sa vengeance sévère,

Il ne vous fasse, en sa colère,

Nos esclaves à votre tour.

Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die

En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.

Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?

Pourquoi venir troubler une innocente vie ?

Nous cultivons en paix d'heureux champs, et nos mains

Etaient propres aux arts ainsi qu'au labourage.

Qu'avez-vous appris aux Germains ?

Ils ont l'adresse et le courage :

S'ils avaient eu l'avidité,

Comme vous, et la violence,

Peut-être en votre place ils auraient la puissance,

Et sauraient en user sans inhumanité.

Celle que vos préteurs ont sur nous exercée

N'entre qu'à peine en la pensée.

La majesté de vos autels

Elle-même en est offensée ;

Car, sachez que les Immortels

Ont les regards sur nous. Grâce à vos exemples,

Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur ;

De mépris d'eux et de leurs temples,

D'avarice qui va jusques à la fureur.

Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :

La terre et le travail de l'homme

Font pour les assouvir des efforts superflus.

Retirez-les : on ne veut plus

Cultiver pour eux les campagnes.

Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;

Nous laissons nos chères compagnes ;
 Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
 Découragés de mettre au jour des malheureux,
 Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
 Quant à nos enfants déjà nés,
 Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
 Vos prêteurs au malheur nous font joindre le crime.
 Retirez-les : ils ne nous apprendront
 Que la mollesse et que le vice ;
 Les Germains comme eux deviendront
 Gens de rapine et d'avarice.
 C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
 N'a-t-on point de présent à faire,
 Point de pourpre à donner : c'est en vain qu'on espère
 Quelque refuge aux lois : encor leur ministère
 A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
 Doit commencer à vous déplaire.
 Je finis. Punissez de mort
 Une plainte un peu trop sincère.
 A ces mots, il se couche, et chacun étonné
 Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
 Du sauvage ainsi prosterné.
 On le créa patrice ; et ce fut la vengeance
 Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
 D'autres prêteurs ; et par écrit
 Le sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,
 Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
 On ne s'ut pas longtemps à Rome
 Cette éloquence entretenir.

(1) Empereur romain du second siècle.

(2) Vêtement grossier.

VII

Le Vieillard et les trois jeunes Hommes

Un octogénaïze plantait.
 Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge !

Disais

Quel fr
 Autant

Des soi
 Ne son
 Quittez

Reparti
 Vient ta

De vos
 Nos ter
 Qui de
 Doit jou
 Qui vou
 Mes arri

E
 De se d
 Cela mè
 J'en puis

Je
 PI
 Le vieill
 Se noya
 L'autre,
 Dans les
 Par un co

Le
 Qu
 Et, pleur
 Ce

Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage ;

Assurément il radotait ;

Car, au nom des dieux, je vous prie,

Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?

Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.

A quoi bon charger votre vie

Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?

Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées ;

Quittez le long espoir et les vastes pensées ;

Tout cela ne convient qu'à nous.

Il ne convient pas à vous-mêmes,

Repartit le vieillard. *Tout établissement*

Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes

De vos jours et des miens se joue également.

Nos termes sont pareils par leur courte durée.

Qui de nous des clartés de la voûte azurée

Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment

Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :

Eh bien ! défendez-vous au sage

De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?

Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :

J'en puis jouir demain et quelques jours encore ;

Je puis enfin compter l'aurore

Plus d'une fois sur vos tombeaux.

Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux

Se noya dès le port, allant à l'Amérique ;

L'autre, afin de monter aux grandes dignités,

Dans les emplois de Mars servant la république,

Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;

Le troisième tomba d'un arbre

Que lui-même il voulut enter ;

Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre

Ce que je viens de raconter,

VIII

Les Souris et le Chat-Huant

Il ne faut jamais dire aux gens :

Ecoutez un bon mot, oyez (1) une merveille.

Savez-vous si les écoutants

En feront une estime à la vôtre pareille ?

Voici pourtant un cas qui peut être excepté :

Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable

Il a l'air et les traits, encor que véritable.

On abattit un pin pour son antiquité,

Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite

De l'oiseau qu'Atropos (2) prend pour son interprète.

Dans son tronc caverneux, et miné par le temps,

Logeaient, entre autres habitants,

Des souris sans pieds, toutes rondes de graisse.

L'oiseau les nourrissait parmi des tas de blé,

Et de son bec avait leur troupeau mutilé.

Cet oiseau raisonnait : il faut qu'on le confesse.

En son temps, aux souris le compagnon chassa :

Les premières qu'il prit du logis échappées,

Pour y remédier, le drôle estropia

Tout ce qu'il prit ensuite ; et leurs jambes coupées

Firent qu'il les mangeait à sa commodité,

Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.

Tout manger à la fois, l'impossibilité

S'y trouvait, joint aussi le soin de sa santé.

Sa prévoyance allait aussi loin que la nôtre :

Elle allait jusqu'à leur porter

Vivres et grains pour subsister.

Puis, qu'un cartésien (3) s'obstine

À traiter ce hibou de monstre et de machine !

Quel ressort lui pouvait donner

Le conseil de tronquer un peuple mis en mue ?

Si ce n'est pas là raisonner.

La
Vo
Qu
Donc il fa
Tout ! il e
N'en dois
De
Mais comm
Chose par
Quel autre
Ens

(1) Entend

(2) Une d

(3) Discip
des machin

Ceci n'est
presque inc
la prévoyanc
bêtes un prog
générations son
crire dont je

La raison m'est chose inconnue.

Voyez que d'argument il fit :

Quand ce peuple est pris, il s'enfuit ;

Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.

Tout ! il est impossible. Et puis pour le besoin

N'en dois-je point garder ? Donc il faut avoir soin

De le nourrir sans qu'il échappe.

Mais comment ? Otons-lui les pieds. Or, trouvez-moi

Chose par les humains à sa fin mieux conduite ?

Quel autre art de penser Aristote et sa suite

Enseignent-ils par votre foi ?

(1) Entendez.

(2) Une des Parques.

(3) Disciple de Descartes, qui ne regardait les bêtes que comme des machines.

Ceci n'est pas une fable, et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée. J'ai porté trop loin la prévoyance de ce hibou ; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci ; mais ces exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la manière d'écrire dont je me sers.



ÉPILOGUE

C'est ainsi que ma muse, aux bords d'une onde pure,
 Traduisait en langue des dieux
 Tout ce que disent sous les cieux
 Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.
 Truchement de peuples divers,
Je les faisais servir d'acteurs en mon ouvrage :
 Car tout parle dans l'univers ;
 Il n'est rien qui n'ait son langage.
Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers.
 Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle,
 Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,
 J'ai du moins ouvert le chemin :
 D'autres pourront y mettre une dernière main.
 Favoris des neuf Sœurs, achevez l'entreprise :
 Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise ;
 Sous ces inventions il faut l'envelopper.
 Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper.
 Pendant le doux emploi de ma muse innocente,
 Louis dompte l'Europe ; et, d'une main puissante
 Il conduit à leur fin les plus nobles projets
 Qu'ait jamais formés un monarque.
 Favoris des neuf Sœurs, ce sont là des sujets
 Vainqueurs du Temps et de la Parque.

FIN DU ONZIÈME LIVRE.

Prince, l'
 Souffrez q
 Je vous o
 Les ans e
 Mon espi
 On aperç
 Il ne va p
 Le héros (
 Dans le m
 Il ne tient
 Il n
 Dan
 Quelque di
 Lui qu'un
 Cette rapid
 Peut-être e
 Je m'en tai
 Ne sont pa
 De ces sort
 Ils ne vous
 D'autres di
 Le sens et
 Consultez c
 Imp
 S'ab

LIVRE DOUZIÈME

I

Les Compagnons d'Ulysse

A M. le duc de Bourgogne

Prince, l'unique objet du soin des immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces présents de ma muse :
Les ans et les travaux me serviront d'excuse.
Mon esprit diminue, au lieu qu'à chaque instant
On aperçoit le vôtre aller en augmentant :
Il ne va pas, il court; il semble avoir des ailes.
Le héros (1) dont il tient des qualités si belles,
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant :
Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire
Il ne marche à pas de géant
Dans la carrière de la gloire.
Quelque dieu le retient : c'est notre souverain,
Lui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin.
Cette rapidité fut alors nécessaire;
Peut-être elle serait aujourd'hui téméraire.
Je m'en tais : aussi bien les Ris et les Amours
Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.
De ces sortes de dieux votre cour se compose :
Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout
D'autres divinités n'y tiennent le haut bout :
Le sens et la raison y règlent toute chose.
Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
Imprudents et peu circonspects,
S'abandonnèrent à des charmes

Qui métamorphosaient en bêtes les humains,
 Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,
 Erraient au gré du vent, de leur sort incertains,
 Ils abordèrent un rivage
 Où la fille du dieu du jour,
 Cécrops, tenait alors sa cour.
 Elle leur fit prendre un breuvage
 Délicieux, mais plein d'un funeste poison.
 D'abord ils perdent la raison ;
 Quelques moments après, leur corps et leur visage
 Prennent l'air et les traits d'animaux différents :
 Les voilà devenus ours, lions, éléphants ;
 Les uns sous une masse énorme,
 Les autres sous une autre forme :
 Il s'en vit de petits ; *EXEMPLUM, UT TALPA.*
 Le seul Ulysse en échappa ;
 Il sut se défier de la liqueur traitresse.
 Comme il joignait à la sagesse
 La mine d'un héros et le doux entretien,
 Il fit tant que l'enchanteresse
 Prit un autre poison peu différent du sien.
 Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'âme :
 : Celle-ci déclara sa flamme.
 Ulysse était trop fin pour ne pas profiter
 D'une pareille conjoncture :
 Il obtint qu'on rendrait à ses Grecs leur figure.
 Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter ?
 Allez le proposer de ce pas à la troupe.
 Ulysse y court, et dit : L'empoisonneuse coupe
 A son remède encore ; et je viens vous l'offrir :
 Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ?
 On vous rend déjà la parole.
 Le lion dit, pensant rugir :
 Je n'ai pas la tête si folle ;
 Moi, renoncer aux dons que je viens d'acquérir ?
 J'ai griffe et dents, et mets en pièces qui m'attaqua.
 Je suis roi : deviendrai-je un citoyen d'Ithaque ?
 Tu me rendras peut-être encor simple soldat :
 Je ne veux point changer d'état.

Ulysse
 Comme
 F
 Comme
 Qui t'a
 E
 Je m'en
 Te dépl
 Je vis li
 E
 Je
 Le princ
 Il lui di
 Ca
 Q
 Conte
 Q
 Autrefois
 Tu
 Qu
 Au
 En est-il
 Tu t'en v
 Toi qui p
 Mangé ce
 Si
 Ai
 Pour un m
 Ne vous é
 Tout bien
 Qu
 Il vaut
 Je n
 Ulysse fit
 Cha
 Aut
 La liberté,
 C'est

Ulysse du lion court l'ours : Eh ! mon frère,
Comme te voilà fait ! Je t'ai vu si joli !

Ah ! vraiment nous y voici,

Reprit l'ours à sa manière :

Comme me voilà fait ! comme doit être un ours.

Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ?

Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?

Je m'en rapporte aux yeux d'une ourse mes amours.

Te déplais-je ? va-t'en, suis ta route, et me laisse.

Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse ;

Et te dis tout net et tout plat :

Je ne veux point changer d'état.

Le prince grec au loup va proposer l'affaire ;

Il lui dit, au hasard d'un semblable refus :

Camarade, je suis confus

Qu'une jeune et belle bergère

Conte aux échos les appétits gloutons

Qui t'on fait manger ses moutons.

Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie :

Tu menais une honnête vie.

Quitte ces bois, et redeviens,

Au lieu de loup, homme de bien.

En est-il ? dit le loup : pour moi, je n'en vois guère.

Tu t'en viens me traiter de bête carnassière ;

Toi qui parles, qu'es-tu ? N'auriez-vous pas, sans moi,

Mangé ces animaux que plaint tout le village ?

Si j'étais homme, par ta foi,

Aimerais-je moins le carnage ?

Par un mot quelquefois vous vous étranglez tous :

Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups ?

Tout bien considéré, je te soutiens en somme.

Que, scélérat pour scélérat,

Il vaut mieux être un loup qu'un homme :

Je ne veux point changer d'état.

Ulysse fit à tous une même semonce :

Chacun d'eux fit meme réponse,

Autant le grand que le petit.

La liberté, les bois, suivre leur appétit,

C'étaient leurs délices suprêmes :

Tous renonçaient au los des belles actions.
 Ils croyaient s'affranchir, suivant leurs passions :
 Ils étaient esclaves d'eux-mêmes.
 Prince, j'aurais voulu vous choisir un sujet
 Où je pusse mêler le plaisant à l'utile :
 C'était sans doute un beau projet,
 Si ce choix eût été facile.
 Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts :
 Ils ont forcé pareils en ce bas univers,
 Gens à qui j'impose pour peine
 Votre censure et votre haine.

(1) Louis Dauphin, fils de Louis XIV.

II

Le Chat et les deux Moineaux

A M. le duc de Bourgogne

Un chat, contemporain d'un fort jeune moineau,
 Fut logé près de lui dès l'âge du berceau :
 La cage et le panier avaient mêmes pénates.
 Le chat était souvent agacé par l'oiseau :
 L'un s'escrimait du bec ; l'autre jouait des pattes.
 Ce dernier toutefois épargnait son ami,
 Ne le corrigeant qu'à demi :
 Il se fût fait un grand scrupule
 D'armer de pointes sa férule.
 Le passereau, moins circonspect,
 Lui donnait force coup de bec.
 En sage et discrète personne,
 Maître chat excusait ces jeux :
 Entre amis il n'eût jamais qu'on s'abandonne
 Aux traits d'un courroux sérieux.
 Comme ils se connaissaient tous deux dès leur bas âge,
 Une longue habitude en paix les maintenait ;
 Jamais en vrai combat le jeu ne se tournait,
 Quand un moineau du voisinage

S'en vint
 Du pétulant
 Entre les
 Et l
 Cet inconn
 D'in
 Le moineau
 Non, de pa
 Il croque l
 Les moine
 Cette réflex
 Quelle mor
 Sans cela,
 J'en crois v
 Prince, voi
 Ce sont des
 Elle et ses

Un nomm
 Va so
 Celui-ci ne
 Quand ces
 Pou
 Notre avare
 Défendait a
 Là, d'une v
 Et selon lui
 Il pas
 A compter,
 Calculant, s
 Car il trou
 Un gros sing
 Jetait quelq

S'en vint les visiter, et se fit compagnon
 Du pétulant Pierrot et du sage Raton
 Entre les deux oiseaux il arriva querelle ;
 Et Raton de prendre parti.

Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle,
 D'insulter ainsi notre ami !

Le moineau du voisin viendra manger le nôtre !
 Non, de par tous les chats ! Entrant lors au combat,
 Il croque l'étranger ! Vraiment, dit maître chat,
 Les moineaux ont un goût exquis et délicat !
 Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.
 Quelle morale puis-je inférer de ce fait ?
 Sans cela, toute fable est un œuvre imparfait.
 J'en crois voir quelques traits ; mais leur ombre m'abuse.
 Prince, vous les aurez incontinent trouvés :
 Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma muse.
 Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

III

Le Thésauriseur et le Singe

Un homme accumulait. On sait que cette erreur
 Va souvent jusqu'à la fureur.
 Celui-ci ne songeait que ducats et pistoles :
 Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles.
 Pour sûreté de son trésor,

Notre avare habitait un lieu dont Amphitrite
 Défendait aux voleurs de toutes parts l'abord.
 Là, d'une volupté selon moi fort petite,
 Et selon lui fort grande, il entassait toujours :
 Il passait les nuits et les jours

À compter, calculer, supputer sans relâche ;
 Calculant, supputant, comptant comme à la tâche ;
 Car il trouvait toujours du mécompte à son fait.
 Un gros singe, plus sage, à mon sens que son maître,
 Jétait quelques doublons toujours par la fenêtre,

Et rendait le compte imparfait :
 La chambre, bien cadenassée,
 Permettait de laisser l'argent sur le comptoir.
 Un beau jour dom Bertrand se mit dans la pensée
 D'en faire un sacrifice au liquide manoir.
 Quant à moi, lorsque je compare
 Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,
 Je ne sais bonnement auquel donner le prix :
 Dom Bertrand gagnerait près de certains esprits ;
 Les raisons en seraient trop longues à déduire.
 Un jour donc l'animal, qui ne songeait qu'à nuire,
 Détachait du monceau, tantôt quelque doub'lon,
 Un jacobus, un ducaton,
 Et puis quelque noble à la rose,
 Eprouvait son adresse et sa force à jeter
 Ces morceaux de métal, qui se font souhaiter
 Par les humains sur toute chose.
 S'il n'avait entendu son compteur à la fin
 Mettre la clef dans la serrure,
 Les ducats auraient tous pris le même chemin,
 Et couru la même aventure :
 Ils les aurait fait tous voler jusqu'au dernier
 Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage.
*Dieu veuille préserver maint et maint financier
 Qui n'en fait pas meilleur usage.*

IV

Les deux Chèvres

Dès que les chèvres ont brouté,
 Certain esprit de liberté
 Leur fait chercher fortune : elle vont en voyage
 Vers les endroits du pâturage
 Les moins fréquentés des humains.
 Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,
 Un rocher, quelque mont pendant en précipices,

C'est où ces
 Rien ne peu
 Deux
 Toute
 Quittèrent le
 L'une vers l'
 Un ruisseau
 Deux belette

D'ailleurs, l'
 Devaient fai
 Malgré tant
 Pose un pied
 Je m'imagine
 Philip
 Dans l'
 Ainsi s
 Nez à r
 Qui, to

Vers le milie
 L'une à l'autr
 De compter d
 L'une, certain
 Dont Phylom
 Et l'aut
 Par qui
 de recu
 Faute
 Toutes

Cet acc
 Dans le

C'est où ces dames vont promener leur caprices :
Rien ne peut arrêter cet animal grim pant.

Deux chèvres donc s'émancipant,

Toutes deux ayant patte blanche,

Quittèrent les bas prés, chacune de sa part :

L'une vers l'autre allait pour quelque bon hasard.

Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche ;

Deux belettes à peine auraient passé de front

Sur ce pont :

D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond

Devaient faire trembler de peur ces amazones.

Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes

Pose un pied sur la planche et l'autre en fait autant,

Je m'imagine voir, avec Louis-le-Grand,

Philippe-Quatre qui s'avance

Dans l'île de la Conférence

Ainsi s'avançaient pas à pas,

Nez à nez, nos aventurières,

Qui, toutes deux étant fort fières,

Vers le milieu du pont ne se voulurent pas

L'une à l'autre céder. Elles avaient la gloire

De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire,

L'une, certaine chèvre, au mérite sans pair,

Dont Phylomène fit présent à Galatée ;

Et l'autre, la chèvre Amalée

Par qui fut nourri Jupiter.

Faute de reculer, leur chute fut commune :

Toutes deux tombèrent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau

Dans le chemin de la fortune.



A Monsieur le duc de Bourgogne

Qui avait demandé à M. de La Fontaine une fable qui fût nommée

Le Chat et la Souris



Pour plaire au jeune prince à qui la Renommée
Destine un temple en mes écrits,
Comment composerai-je une fable nommée
Le Chat et la Souris !

Dois-je représenter dans ces vers une belle
Qui, douce en apparence, et toutefois cruelle,
Va se jouant des cœurs : que ses charmes ont pris,
Comme le chat de la souris ?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune ?
Rien ne lui convient mieux ; et c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis,
Comme le chat fait la souris.

Introduirai-je un roi qu'entre ses favoris
Elle respectait, et qui fixe sa roue,
Qui n'est point d'un monde d'ennemis,
Et qui des plus puissans, quand il lui plaît, se joue
Comme le chat de la souris ?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre, et, si je ne m'abuse,
Je pourrais tout gâter par de plus longs récits :
Le jeune prince alors se jouerait de ma muse
Comme le chat de la souris.

Une jeune se
Crut fléchir
Et payant d

Lai
De m
Est-e
Affam
L'hôte
D'un
Une n

A présent j

Réservez ce

Ainsi parlait

L'autr

Est-ce à moi

Tu gagnerai

Chat, et vie

Selon

Meurs

Haran

Mes enfants

Il tint

Voici

La jeunesse

La vi

En pays plei

Incont

V

Le vieux Chat et la jeune Souris

Une jeune souris, de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux chat, implorant sa clémence,
Et payant de raisons le Rominagrobis :

Laissez-moi vivre : une souris
De ma taille et de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis ?
Affamerais-je, à votre avis,
L'hôte, l'hôtesse et tout leur monde ?
D'un grain de blé je me nourris :
Une noix me rend toute ronde.

A présent je suis maigre ; attendez quelque temps,
Réservez ce repas à messieurs vos enfants.

Ainsi parlait au chat la souris attrapée.

L'autre lui dit : Tu t'es trompée :
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours,
Tu gagnerais autant de parler à des sourds.
Chat, et vieux, pardonner ! cela n'arrive guères.

Selon ces lois, descends là-bas,
Meurs, et va-t'en tout de ce pas
Haranguer les sœurs filandières :

Mes enfants trouveront assez d'autres repas.

Il tint parole. Et pour ma fable
Voici le sens moral qui peut y convenir :

La jeunesse se flatte, et croit tout obtenir :
La vieillesse est impitoyable.

VI

Le Cerf malade

En pays plein de cerfs un cerf tomba malade ;
Incontinent maint camarade

Accourt à son grabat le voir, le secourir,
 Le consoler du moins : multitude importune.
 Eh ! messieurs, laissez-moi mourir ;
 Permettez qu'en forme commune
 Le Parque m'expédie, et finissez vos pleurs.
 Point du tout : les consolateurs
 De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent,
 Quand il plut à Dieu s'en allèrent :
 Ce ne fut pas sans boire un coup.
 C'est-à-dire sans prendre un droit de pâturage.
 Tout se mit à brouter les bois du voisinage.
 La pitance du cerf en déchet de beaucoup.
 Il ne trouva plus rien à frire :
 D'un mal il tomba dans un pire,
 Et se vit réduit, à la fin,
 A jeûner et mourir de faim.
*Il en coûte à qui vous réclame,
 Médecins du corps et de l'âme !
 O temps ! ô mœurs ! j'ai beau crier :
 Tout le monde se fait payer.*

VII

La Chauve-Souris, le Buisson et le Canard

Le buisson, le canard et la chauve-souris,
 Voyant tous trois qu'en leur pays
 Ils faisaient petite fortune,
 Vont trafiquer au loin, et font bourse commune.
 Ils avaient des comptoirs, des facteurs, des agents
 Non moins soigneux qu'intelligents,
 Des registres exacts de mise et de recette.
 Tout allait bien, quand leur emplette,
 En passant par certains endroits
 Remplis d'écueils et fort étroits,
 Et de trajet très difficile,
 Alla tout emballée au fond des magasins
 Qui du Tartare sont voisins.

Notre tri
 O

Le plus p
 Pour sau
 Celle qu
 Ne put s
 Les voila

Pr
 Au
 Et le sor
 Et
 Et
 De

Woccupa
 Po

Le buisso
 Messieurs
 En
 Qu

Le plonge
 L'oiseau
 Per
 Sui
 Eu

Je connai
 Ni buisson
 Mais simp
 Par

(1) Qu'aut

Le Que

La discord
 Notre me

Notre trio poussa main regret inutile ;
 Ou plutôt il n'en poussa point :
 Le plus petit marchand est savant sur ce point :
 Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte.
 Celle que, par malheur, nos gens avaient souffert
 Ne put se réparer : le cas fut découvert.
 Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource ,
 Prets à porter le bonnet vert (1).
 Aucun ne leur ouvrit sa bourse.
 Et le sort principal et les gros intérêts,
 Et les sergents, et les procès,
 Et le créancier à la porte
 Des devant la pointe du jour,
 N'occupaient le trio qu'à chercher maint détour
 Pour contenter cette cohorte.
 Le buisson accrochait les passants à tous coups.
 Messieurs, leur disait-il, de grâce, apprenez-nous
 En quel lieu sont les marchandises
 Que certains gouffres nous ont prises
 Le plongeon sous les eaux s'en allait les chercher,
 L'oiseau chauve-souris n'osait plus approcher
 Pendant le jour, nulle demeure ;
 Suivi des sergents à toute heure,
 En des trous il s'allait cacher.

*Je connais maint detteur, qui n'est ni souris-chauve,
 Ni buisson, ni canard, ni dans tel cas tombé,
 Mais simple grand Seigneur, qui tous les jours se sauve
 Par un escalier dérobé.*

(1) Qu'autrefois les banqueroutiers étaient obligés de porter.

VIII

Le Querelle des Chiens et des Chats, et celle
 des Chats et des Souris

La discorde a toujours régné dans l'univers ;
 Notre monde en fournit mille exemples divers :

Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.

Commençons par les éléments :

Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments

Ils seront appointés contraire.

Outre ces quatre potentats ,

Combien d'être de tous états

Se font une guerre éternelle !

Autrefois un logis plein de chiens et de chats,

Par cent arrêts rendus en forme solennelle ,

Vit terminer tous les débats.

Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas.

Et menacé du fouet quiconque aurait querelle ,

Ces animaux vivaient entre eux comme cousins.

Cette union si douce, et presque fraternelle ,

Edifiait tous les voisins.

Enfin elle cessa. Quelque plat de potage ,

Quelque os par préférence, à quelqu'un d'eux donné,

Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené

Représenter un tel outrage.

J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas

Aux passe-droits qu'avait une chienne en gésine.

Quoi qu'il en soit, cet al'ercas

Mit en combustion la salle et la cuisine :

Chacun se déclara pour son chat, pour son chien.

On fit un règlement dont les chats se plainquirent ,

Et tout le quartier étourdirent.

Leur avocat disait qu'il fallait bel et bien

Recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent

Dans un coin où d'abord leurs agents les cachèrent ;

Les souris enfin les mangerent.

Autre procès nouveau. Le peuple souriquois

En pâlit : maint vieux chat, fin, subtil et narquois,

Et d'ailleurs en voulant à toute cette race ,

Les guetta, les prit, fit main-basse.

Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire : *On ne voit sous les cieus*

Nul animal, nul être, aucune créature,

Qui n'ait son opposé : c'est la loi de nature.

D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.

Dieu f

On en
Humai

(1) Ma

D
N
T
4
C
S
Q
J
C
U
P
J
D
L
N
N
S
D
C
Q
M
J
C
Q
D
E

*Dieu fit bien ce qu'il fit, et je n'en sais pas plus.
 Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles
 On en vient, sur un rien, plus des trois quarts du temps.
 Humains, il vous faudrait encore à soixante ans
 Renvoyer chez les barbacoles (1).*

(1) Maîtres d'école à longue barbe

IX

Le Loup et le Renard

*D'où vient que personne en la vie (1)
 N'est satisfait de son état ?
 Tel voudrait bien être soldat,
 A qui le soldat porte envie.*

Certain renard voulut, dit-on,
 Se faire loup. Eh! qui peut dire
 Que pour le métier de mouton
 Jamais aucun loup ne soupire ?
 Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
 Un prince (2) en fable ait mit la chose,
 Pendant que sous mes cheveux blancs
 Je fabrique, à force de temps,
 Des vers moins sensés que sa prose.
 Les traits, dans sa fable semés,
 Ne sont en l'ouvrage du poète
 Ni tous ni si bien exprimés;
 Sa louange en est plus complète.
 De la chanter sur la musette,
 C'est mon talent; mais je m'attends
 Que mon héros, dans peu de temps,
 Me fera prendre la trompette.
 Je ne suis pas un grand prophète,
 Cependant je lis dans les cieus
 Que bientôt ses faits glorieux
 Demanderont plusieurs Homères;
 Et ce temps-ci n'en produit gueres.

Laissant à part tous ces mystères,
 Essayons de conter la fable avec succès.
 Le renard dit au loup : Notre cher, pour tout mets,
 J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets :

C'est une viande qui me lasse.

Tu fais meilleure chère avec moins de hasard :
 J'approche des maisons ; tu te tiens à l'écart.
 Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce ;

Rends-moi le premier de ma race

Qui fournisse son croc de quelque mouton gras :
 Tu ne me mettras point au nombre des ingrata.
 Je le veux, dit le loup : il m'est mort un mien frère.

Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras.
 Il vint ; et le loup dit : Voici comme il faut faire,
 Si tu veux écarter les mâtins du troupeau.

Le renard ayant mis la peau,

Répétait les leçons que lui donnait son maître.
 D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien,
 Puis enfin, il n'y manqua rien.

A peine il fut instruit autant qu'il pouvait l'être,
 Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court,
 Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.

Tel, vêtu des armes d'Achille,

Patrocle (3) mit l'alarme au camp et dans la ville :
 Mères, brus et vieillards au temple couraient tous.
 L'ost (4) du peuple bêlant crut voir cinquante loups :
 Chien, berger et troupeau, tout fuit vers le village,
 Et laisse seulement une brebis pour gage.
 Le larron s'en saisit. A quelques pas de là
 Il entendit chanter un coq du voisinage.

Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla,
 Jetant bas sa robe de classe,
 Oubliant les brebis, les leçons, le régent,
 Et courant d'un pas diligent,

Que sert-il qu'on se contrefasse ?

Prétendre ainsi changer est une illusion :

L'on reprend sa première trace

À la première occasion.

De v
 Prin
 V
 I

(1) Lég
 Horace.

(2) Mon

(3) Prin

(4) L'ar

Les sages
 Marchent
 C'est l'art
 De ceux q
 Envisagen
 Et font ver
 Mon sujet
 Je pourrais
 Qui, tout s
 Ce qu'il n'e
 N'est d'abor
 En vain l'o
 Ce sont arr
 Le torrent à
 Cent dieux
 Louis et le
 Entraîner l
 Mère écrevis
 Comme tu v
 Et comme vo
 Veut-on que
 Elle a
 De tou

De votre esprit que nul autre n'égale,
 Prince, ma muse tient tout entier ce projet :
 Vous m'avez donné le sujet,
 Le dialogue et la morale.

(1) Légère imitation du commencement de la première satire d'Horace.

(2) Monseigneur le duc de Bourgogne.

(3) Prince grec, ami d'Achille.

(4) L'armée ennemie, du latin *hostis*.

X

L'Écrevisse et sa fille

Les sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse,
 Marchent à reculons, tournent le dos au port.
 C'est l'art des matelots : c'est aussi l'artifice
 De ceux qui pour couvrir quelque puissant effort,
 Envisagent un point directement contraire,
 Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.
 Mon sujet est petit, cet accessoire est grand :
 Je pourrais l'appliquer à certain conquérant
 Qui, tout seul, déconcerte uneligue à cent têtes ;
 Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend,
 N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes,
 En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,
 Ce sont arrêts du Sort qu'on ne peut empêcher :
 Le torrent à la fin devient insurmontable.
 Cent dieux sont impuissants contre un seul Jupiter.
 Louis et le Destin me semblent de concert
 Entraîner l'univers. Venons à notre fable.
 Mère écrevisse un jour à sa fille disait :
 Comme tu vas, bon Dieu ! ne peux-tu marcher droit ?
 Et comme vous allez vous-même ! dit la fille :
 Veut-on que j'aïlle droit quand on y va tortu ?

*Elle avait raison : la vertu
 De tout exemple domestique*

*Est universelle, et s'applique
En bien, en mal, en tout ; fait des sages, des sots ;
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
A son bul, j'y reviens ; la méthode en est bonne,
Surtout au métier de Bellone ;
Mais il faut le faire à propos.*

XI

L'Aigle et la Pie

L'aigle, reine des airs, avec margot la pie,
Différentes d'humeur, de langage et d'esprit,
Et d'habit,

Traversaient un bout de prairie.

Le hasard les assemble en un coin détourné.

L'agace eut peur ; mais l'aigle, ayant fort bien dit,

La rassure et lui dit : Allons de compagnie,
Si le maître des dieux assez souvent s'ennuie,

Lui qui gouverne l'univers,

J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers.

Entretenez-moi donc, et sans cérémonie.

Caquet-bon-bec alors de jaser au plus dru,

Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace,

Disait le bien, le mal, à travers champs, n'eût su

Ce qu'en fait de babil y savait notre agace.

Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,

Sautant, allant de place en place,

Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplu,

L'aigle lui dit tout en colère :

Ne quittez point votre séjour,

Caquet-bon-bec, ma mie : adieu, je n'ai que faire

D'une babillarde à ma cour :

C'est un fort méchant caractère.

Margot ne demandait pas mieux.

Ce n'est pas ce qu'on croit que d'entrer chez les dieux,

Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.

Rediseurs, espions, gens à l'air gracieux,

*Au ciel
Quoique*

Comme le

Le

Qu

Non

Prince, c'e

S'éteint en

Achille, qu

Fut

Ce t

Qui, comm

Peu de gra

L'univers l

L'

Mille act

Apollon,

Prétend y

Je sais qu

Un siècle à

Hymen veu

Puiss

Vous

Par c

Et la prince

J'en p

Pour

Par qui le ci

De qualités q

Voulu

Bourbon de s

*Au cœur tout différent, s'y rendent adieux.
 Quoique, ainsi que la pie, il faille dans ces lieux
 Porter habit de deux paroisses.*

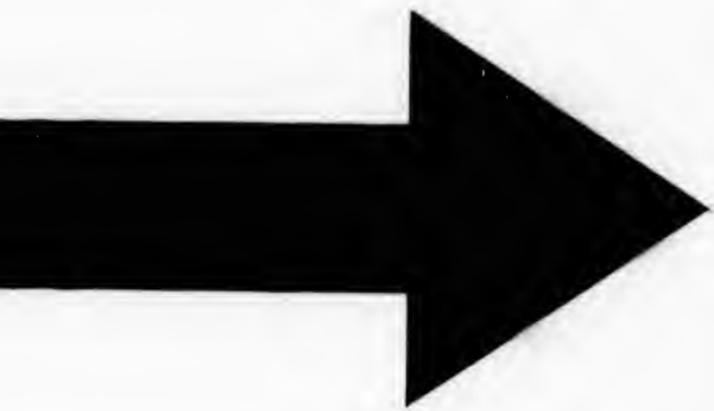
XII

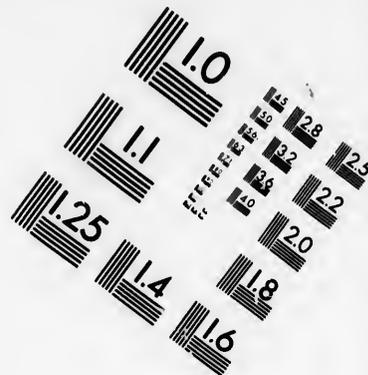
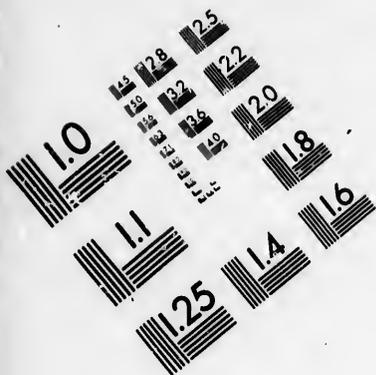
Le Roi, le Milan et le Chasseur

A S. A. S. M. le prince de Conti

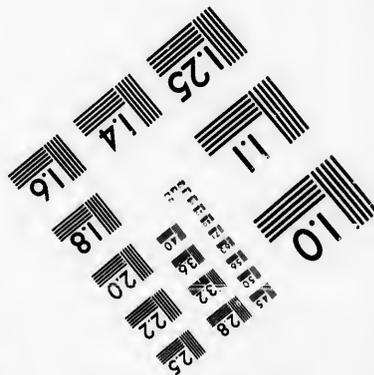
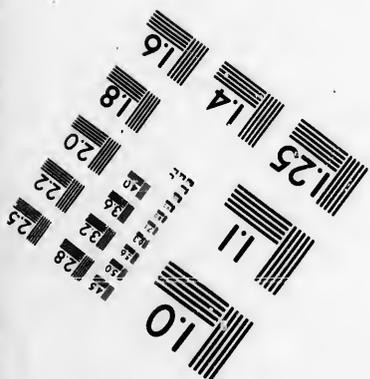
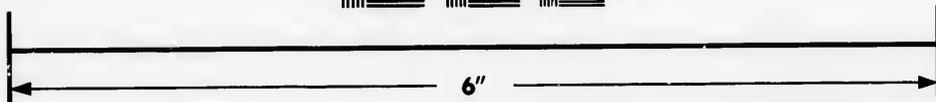
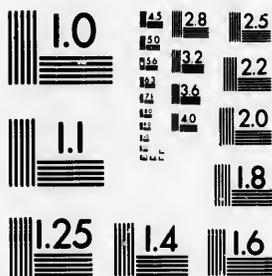
Comme les dieux sont bons, ils veulent que les rois
 Le soient aussi : c'est l'inclination
 Qui fait le plus beau de leurs attributs,
 Non les douceurs de la vengeance.
 Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux
 S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître.
 Achille, qui du sien ne put se rendre maître,
 Fut par là moins héros que vous.
 Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes
 Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas.
 Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes.
 L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas.
 L'espérance que vous suiviez ces exemples,
 Mille actions généreux vous promettent des temples.
 Apollon, en de ces augustes lieux,
 Prétend y graver votre nom sur sa lyre.
 Je sais qu'il vous attend dans le palais des dieux :
 Un siècle de séjour doit ici vous suffire.
 Hymen veut séjourner tout un siècle chez vous.
 Puissent ses plaisirs les plus doux
 Vous composer des destinées
 Par ce temps à peine bornées !
 Et la princesse et vous n'en méritez pas moins ;
 J'en prends ses charmes pour témoin.
 Pour témoins j'en prends les merveilles,
 Par qui le ciel, pour vous prodigue en ses présents,
 De qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles,
 Voulut orner vos jeunes ans.
 Bourbon de son esprit ses grâces assaisonne :







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



Le ciel joignit en sa personne
 Ce qui sait se faire estimer
 A ce qui sait se faire aimer :
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie ;
 Je me tais donc et vais rimer
 Ce que fit un oiseau de proie.
 Un milan, de son nid antique possesseur,
 Etant pris vif par un chasseur,
 D'en faire au prince un don cet homme se propose,
 La rareté du fait donnait prix à la chose.
 L'oiseau, par le chasseur humblement présenté,
 Si ce conte n'est apocryphe,
 Va tout droit imprimer sa griffe
 Sur le nez de sa majesté. —
 Quoi ! sur le nez du roi ? — Du roi même en personne.
 Il n'avait donc alors ni sceptre ni couronne ? —
 Quand il en aurait eu, ç'aurait été tout un :
 Le nez royal fut pris comme un nez du commun.
 Dire des courtisans les clameurs et la peine
 Serait se consumer en efforts impuissants.
 Le roi n'éclata point : les cris sont indécents
 A la majesté souveraine.
 L'oiseau garda son poste : on ne put seulement
 Hâter son départ d'un moment.
 Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente,
 Lui présente le leurre, et le poing, mais en vain.
 On crut que jusqu'au lendemain
 Le maudit animal à la serre insolente
 Nicherait là malgré le bruit,
 Et sur le nez sacré voudrait passer la nuit.
 Tâcher de l'en tirer irritait son caprice.
 Il quitte enfin le roi, qui dit : Laissez aller
 Ce milan et celui qui m'a cru régaler.
 Ils se sont acquittés, tous deux de leur office,
 L'un en milan, et l'autre en citoyen des bois :
 Pour moi, qui sais comment doivent agir les rois,
 Je les affranchis du supplice.
 Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis
 Elèvent de tels faits, par eux si mal suivis.



Les deux Chèvres

(page 270.)



Le Cerf malade

(page 275.)



Le Philosophe Scythe

(page 205.)



Le Soleil et les Grenouilles

(page 206.)

Bien p

Coupa
D'igno

Que de
Pilpay

Ne tou
Le roi
Savons

Peut-ét

Ce qu'i

Qu'avec

T

A

C

L'accide

Un certa

▲ la cha

E

C

Ce cas n'

C'est le N

Ce chasse

Plein de

Pa

Il

Qu

Sa

Av

Prend le

Lu

Monarque

Je n'en eu

Bien peu, même des rois, prendraient un tel modèle,
 Et le vénéur l'échappa belle ;
 Coupables seulement, tant lui que l'animal,
 D'ignorer le danger d'approcher trop du maître ;
 Ils n'avaient appris à connaître
 Que des hôtes des bois : était-ce un si grand mal ?
 Pilpây fait près du Gange arriver l'aventure.
 Là, nulle humaine créature
 Ne touche aux animaux pour leur sang épancher :
 Le roi même ferait scrupule d'y toucher.
 Savons-nous, disent-ils si cet oiseau de proie
 N'était point au siège de Troie ?
 Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros
 Des plus huppés et des plus hauts :
 Ce qu'il fut autrefois il pourra l'être encore.
 Nous croyons, après Pythagore,
 Qu'avec les animaux de forme nous changeons ;
 Tantôt milans, tantôt pigeons,
 Tantôt humains, puis volatilles,
 Ayant dans les airs leurs familles.
 Comme l'on conte en deux façons
 L'accident du chasseur, voici l'autre manière.
 Un certain fauconnier ayant pris, ce dit-on,
 ▲ la chasse un milan (ce qui n'arrive guère),
 En voulut au roi faire un don,
 Comme de chose singulière :
 Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans :
 C'est le **NON PLUS ULTRA** de la fauconnerie.
 Ce chasseur perce donc un gros de courtisans,
 Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.
 Par ce parangon des présents,
 Il croyait sa fortune faire ;
 Quand l'animal porte-sonnette,
 Sauvage encore et tout grossier,
 Avec ses ongles tout d'acier,
 Prend le nez du chasseur, happe le pauvre sire.
 Lui de crier, chacun de rire,
 Monarque et courtisans. Qui n'eût ri ? Quant à moi,
 Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.

Qu'un pape rie, en bonne foi
 Je ne l'ose assurer; mais je tiendrais un roi
 Bien malheureux s'il n'osait rire :
 C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir souci,
 Jupiter et le peuple immortel rit aussi.
 Il en fit des éclats à ce que dit l'histoire,
 Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire.
 Que le peuple immortel se montrât sage, ou non,
 J'ai changé mon sujet avec juste raison ;
 Car, puisqu'il s'agit de morale,
 Que nous eût du chasseur l'aventure fatale
 Enseigné de nouveau ? *L'on a vu de tout temps*
Plus de sots fauconniers que de rois indulgents.

XIII

Le Renard, les Mouches et le Hérisson

Aux traces de son sang un vieux hôte des bois,
 Renard fin, subtil et matois,
 Blessé par des chasseurs, et tombé dans la fange,
 Autrefois attira ce parasite ailé
 Que nous avons mouche appelé.
 Il accusait les dieux, et trouvait fort étrange
 Que le sort à tel point le voulût affliger,
 Et le fit aux mouches manger.
 Quoi ! se jeter sur moi, sur moi le plus habile
 De tous les hôtes des forêts !
 Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets ?
 Et que me sert ma queue ? est-ce un poids inutile ?
 Va, le ciel te confonde animal importun !
 Que ne vis-tu sur le commun !
 Un hérisson du voisinage,
 Dans mes vers nouveau personnage,
 Voulut le délivrer de l'importunité
 Du peuple plein d'avidité ;
 Je les vais de mes dards enfler par centaines,
 Voisin renard, dit-il, et terminer tes peines.

Gard
 Lais
 Ces a
 Vien
 Nous
 Ceux
 Arist

Plus

Le

Je v
 Il n
 Déjà
 Sur
 Et s
 Que
 Sur
 PALA
 Non
 Car J
 Servi
 Du s
 L'apo
 Là to
 Plaga
 Les m
 Tote
 Mais p
 Qui d
 Au for
 Avec s

Garde-t-en bien, dit l'autre; ami, ne le fais pas,
 Laisse-les, je te prie, achever leur repas.
 Ces animaux sont souls; une troupe nouvelle
 Viendrait fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle.
Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :
Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.
Aristote appliquait cet apologe aux hommes.
Les exemples en sont communs,
Sur tout au pays où nous sommes.
Plus tels gens sont pleins, moins ils sont importuns.

XIV

Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat

A Madame de la Sablière

Je vous gardais un temple dans mes vers :
 Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
 Déjà ma main en fondait la durée
 Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé,
 Et sur le nom de la divinité
 Que dans ce temple ont aurait adorée.
 Sur le portail j'aurais ces mots écrits
 PALAIS SACRÉ DE LA DÉESSE IRIS.
 Non celle-là qu'a Junon à ses gagés,
 Car Junon même et le maître des dieux
 Serviraient l'autre, et seraient glorieux
 Du seul honneur de porter ses messages.
 L'apothéose à la voûte eût paru :
 Là tout l'Olympe en pompe eût été vu
 Plaçant Iris sous un dais de lumière.
 Les murs auraient amplement contenu
 Toute sa vie : agréable matière,
 Mais peu féconde en ces événements.
 Qui des états font les renversements.
 Au fond du temple eût été son image,
 Avec ses traits, son souris, ses appas,

Son art de plaire et de n'y penser pas,
 Ses agréments à qui tout rend hommage.
 J'aurais fait voir à ses pieds des mortels
 Et des héros, des demi-dieux encore,
 Même des dieux : ce que le monde adore,
 Vient quelquefois parfumer ses autels.
 J'eusse en ses yeux fait briller de son âme
 Tous les trésors, quoique imparfaitement :
 Car ce cœur vif et tendre infiniment
 Pour ses amis, et non point autrement :
 Car cet esprit, qui, né du firmament,
 A beauté d'homme avec grâce de femme,
 Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
 O vous, Iris, qui savez tout charmer,
 Qui savez plaire en un degré suprême,
 Vous que l'on aime à l'égal de soi-même,
 (Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
 Car c'est un mot banni de votre cour,
 Laissons-le donc), agréez que ma muse
 Achève un jour cette ébauche confuse.
 J'en ai placé l'idée et le projet,
 Pour plus de grâce, au-devant d'un sujet
 Où l'amitié donne de telles marques,
 Et d'un tel prix, que leur simple récit
 Peut quelque temps amuser votre esprit.
 Non que ceci se passe entre monarques :
 Ce que chez vous nous voyons estimer
 N'est pas un roi qui ne sait point aimer,
 C'est un mortel qui sait mettre sa vie
 Pour son ami. J'en vois peu de si bons.
 Quatre animaux, vivant de compagnie,
 Vont aux humains en donner des leçons.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue,
 Vivaient ensemble unis : douce société.
 Le cheix d'une demeure aux humains inconnue
 Assurait leur félicité.
 Mais quoi ! l'homme découvre enfin toutes retraites ;
 Soyez au milieu des déserts,

A
 Vous n'é
 La gazell
 Q
 D
 Virt sur
 Elle fuit
 Dit aux a
 A
 La gazell
 A
 S'a
 Co
 To
 Ap
 Qu
 No
 Car, à l'ép
 Le
 Il aperçoi
 Pri
 Il retourne
 Car, de lu
 Ce
 Et perdre
 Co
 Il a
 Le
 Sur
 Tien
 De s
 Aux
 L'autre, d
 Avec son m
 Apr
 Ces mots à
 Leur
 Pauv
 La to

Au fond des eaux, au haut des airs,
 Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.
 La gazelle s'allait ébattre innocemment,
 Quand un chien, maudit instrument
 Du plaisir barbare des hommes,
 Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.
 Elle fuit. Et le rat, à l'heure du repas,
 Dit aux amis restants : D'où vient que nous ne sommes
 Aujourd'hui que trois conviés ?
 La gazelle déjà nous a-t-elle oubliés ?
 A ces paroles, la tortue
 S'écrie, et dit : Ah ! si j'étais
 Comme un corbeau d'ailes pourvue,
 Tout de ce pas je m'en irais
 Apprendre au moins quelle contrée,
 Quel accident tient arrêtée
 Notre compagne au pied léger :
 Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger,
 Le corbeau part à tire-d'aile :
 Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle
 Prise au piège et se tourmentant.
 Il retourne avertir les autres à l'instant.
 Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment
 Ce malheur est tombé sur elle,
 Et perdre en vains discours cet utile moment,
 Comme eût fait un maître d'école,
 Il avait trop de jugement.
 Le corbeau donc vole et revole.
 Sur son rapport les trois amis
 Tiennent conseil. Deux sont d'avis
 De se transporter sans remise
 Aux lieux où la gazelle est prise.
 L'autre, dit le corbeau, gardera le logis :
 Avec son marcher lent, quand arriverait-elle ?
 Après la mort de la gazelle.
 Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
 Leur chère et fidèle compagne.
 Pauvre chevrette de montagne
 La tortue y voulut courir :

La voilà comme eux en campagne,
 Maudissant ses pieds courts avec juste raison,
 Et la nécessité de porter sa maison.
 Ronge-maille (le rat eut à bon droit ce nom)
 Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie.
 Le chasseur vient, et dit : Qui m'a ravi ma proie ?
 Ronge-maille, à ces mots, se retire en un trou,
 Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle ;
 Et le chasseur, à demi fou
 De n'en avoir nulle nouvelle,
 Aperçoit la tortue, et retient son courroux.
 D'où vient, dit-il, que je m'effraie ?
 Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie.
 Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
 Si le corbeau n'en eût averti la chevrette,
 Celle-ci, quittant sa retraite,
 Contrefait la boîteuse, et vient se présenter.
 L'homme de suivre, et de jeter
 Tout ce qui lui pesait : si bien que Ronge-maille
 Autour des nœuds du sac tant opère et travaille,
 Qu'il délivre encore l'autre sœur,
 Sur qui s'était fondé le souper du chasseur.

Pilbay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
 Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
 J'en ferais pour vous plaire, un ouvrage aussi long
 Que l'Iliade ou l'Odyssee.
 Ronge-maille ferait le principal héros,
 Quoiqu'à vrai dire ici chacun soit nécessaire.
 Porte-maison l'infante y tient de tels propos,
 Que monsieur du corbeau va faire
 Office d'espion et puis de messenger.
 La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
 Le chasseur à donner du temps à Ronge-maille.
 Ainsi chacun dans son endroit
 S'entremet, agit et travaille.
 A qui donner le prix ? Au cœur, si l'on m'en croit,
 Que n'ose et que ne peut l'amitié violente !
 Cet autre sentiment que l'on appelle amour.

Mérite
 J
 Hélas !
 Vous pr
 Vont s'e
 Mon ma
 E
 S

Un bûche
 Le bois d
 Cette per
 Que la fo
 L'
 De
 En
 Af

Il irait en
 Il laissera
 Dont chac
 L'innocen
 Elle en eu
 Le
 Qu'
 De
 Elle
 Son

Voilà le tr
 On s'y scr
 Je suis las
 Soie
 Qui
 Hélas ! j'ai
 L'in
 N'en

Mérite moins d'honneur ; cependant chaque jour
Je le célèbre et je le chante.

Hélas ! il n'en rend pas mon âme plus contentel
Vous protégez sa sœur, il suffit, et mes vers
Vont s'engager pour elle à des tons tout divers.
Mon maître était l'Amour, j'en vais servir un autre.
Et porter par tout l'univers
Sa gloire aussi bien que la vôtre.

XV

La Forêt et le Bûcheron

Un bûcheron venait de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avait emmanché sa cognée.
Cette perte ne put sitôt se réparer,
Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.

L'homme enfin la prie humblement

De lui laisser tout doucement

Emporter une unique branche,

Afin de faire un autre manche :

Il irait employer ailleurs son gagne pain ;

Il laisserait debout maint chêne et maint sapin

Dont chacun respectait la vieillesse et les charmes.

L'innocente forêt lui fournit d'autres armes.

Elle en eut du regret. Il emmanche son fer :

Le misérable ne s'en sert

Qu'à dépouiller sa bienfaitrice

De ses principaux ornements :

Elle gémit à tous moments :

Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde et de ses sectateurs :

On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.

Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages

Soient exposés à ces outrages,

Qui ne se plaindrait là-dessus ?

Hélas ! j'ai beau crier et me rendre incommode,

L'ingratitude et les abus

N'en seront pas moins à la mode.

XVI

Le Renard, le Loup et le Cheval

Un renard, jeune encore, quoique des plus madrés,
Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.

Il dit à certain loup, franc novice : Accourez ;

Un animal pait dans nos prés,

Beau, grand ; j'en ai la vue encore toute ravie.

Est-il plus fort que nous ? dit le loup en riant :

Fais-moi son portrait, je te prie.

Si j'étais quelque peintre ou quelque étudiant,

Repartit le renard, j'avancerais la joie

Que vous aurez en le voyant.

Mais venez. Que sait-on ? peut-être est-ce une proie

Que la fortune nous envoie.

Ils vont ; et le cheval, qu'à l'herbe on avait mis,

Assez peu curieux de semblables amis,

Fut presque sur le point d'enfiler la venelle.

Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs

Apprendraient volontiers comment on vous appelle.

Le cheval, qui n'était dépourvu de cervelle,

Leur dit : Lisez mon nom, vous le pouvez, messieurs,

Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle.

Le renard s'excusa sur son peu de savoir.

Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire ;

Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir :

Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire.

Le loup, par ce discours flatté,

S'approcha. Mais sa vanité

Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserre

Un coup, et haut le pied. Voilà mon loup par terre.

Mal en point, sanglant et gâté.

Frère, dit le renard, ceci nous justifie

Ce que m'ont dit des gens d'esprit :

Cet animal vous a sur la mâchoire écrit

Que de tout inconnu le sage se méfie,

Un arb
Ce per

S'écria
Eux se
Non, p
La lune
Vouloir
Lui, qu
Eut rec
Feignit
Puis co

Il éleva

Pendan
L'ennen

Les pau
Toujour
Autant
Le comp
Le trop

Un philo
Se propo

XVII

Le Renard et les Poulets d'Inde

Contre les assauts d'un renard
 Un arbre à des dindons servait de citadelle.
 Ce perfide ayant fait tout le tour du rempart,
 Et vu chacun en sennelle,
 S'écria : Quoi ! ces gens se moqueront de moi !
 Eux seuls seront exempts de la commune loi !
 Non, par tous les dieux ! non. Il accomplit son dire.
 La lune, alors luisant, semblait, contre le sire,
 Vouloir favoriser la dindonnière gent.
 Lui, qui n'était novice au métier d'assiégeant,
 Eut recours à son sac de ruses scélérates,
 Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,
 Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
 Arlequin n'eut exécuté
 Tant de différents personnages.
 Il élevait sa queue, il la faisait briller,
 Et cent mille autres badinages,
 Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller.
 L'ennemi les lassait en leur tenant la vue
 Sur même objet toujours tendue.
 Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
 Toujours il en tombait quelqu'un ; autant de pris,
 Autant de mis à part : près de moitié succombe.
 Le compagnon les porte en son garde-manger.
*Le trop d'attention qu'on a pour le danger
 Fait le plus souvent qu'on y tombe.*

XVIII

Le Philosophe scythe

Un philosophe austère, et né dans la Scythie,
 Se proposant de suivre une plus douce vie,

Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
 Un sage, assez semblable au vieillard de Virgile,
 Homme égalant les rois, homme approchant des dieux
 Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.
 Son bonheur consistait aux beautés d'un jardin.
 Le scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,
 De ses arbres à fruit retranchait l'inutile,
 Ebranchait, émondait, ôtait ceci, cela,
 Corrigeant partout la nature,
 Excessive à payer ses soins avec usure.
 Le Scythe alors lui demanda
 Pourquoi cette ruine : était-il d'homme sage
 De mutiler ainsi ces pauvres habitants ?
 Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage ;
 Laissez agir la faux du temps :
 Ils iront assez tôt border le noir rivage.
 J'ôte le superflu, dit l'autre ; et l'abattant,
 Le reste en profite d'autant.
 Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
 Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure ;
 Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis,
 Un universel abattis.
 Il ôte de chez lui les branches les plus belles ,
 Il tronque son verger contre toute raison ,
 Sans observer temps ni saison ,
 Lunes ni vieilles ni nouvelles.
 Tout languit et tout meurt.

Ce Scythe exprime bien

Un indiscret stoïcien :
Celui-ci retranche de l'âme
Désirs et passions, le bon et le mauvais ,
Jusqu'aux plus innocents souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort ;
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

Autrefo
 En disp
 Voulur
 Le jour
 C
 Portant
 Ce sing
 A
 C
 I
 T
 Il atten
 A
 M
 V
 L'autre
 M
 Qu'il cr
 N'agitai
 Q
 Q
 Il se vit
 Mon cou
 Un asse
 T
 Quel cor
 L'élépha
 Que le r
 Qu'Elépl
 Vous co
 Vraimen
 Repartit
 De semb
 L

XIX

L'Éléphant et le Singe de Jupiter

Autrefois l'éléphant et le rhinocéros,
 En dispute du pas et des droits de l'empire,
 Voulurent terminer la querelle en champ clos.
 Le jour en était pris quand quelqu'un vint leur dire
 Que le singe de Jupiter,
 Portant un caducée, avait paru dans l'air.
 Ce singe avait nom Gille, à ce que dit l'histoire.
 Aussitôt l'éléphant de croire
 Qu'en qualité d'ambassadeur
 Il venait trouver sa grandeur.
 Tout fier de ce sujet de gloire,
 Il attend maître Gille, et le trouve un peu lent
 A lui présenter sa créance.
 Maître Gille enfin, en passant,
 Va saluer son excellence.
 L'autre était préparé sur la légation
 Mais pas un mot. L'attention
 Qu'il croyait que les dieux eussent à sa querelle
 N'agitait pas encor chez eux cette nouvelle.
 Qu'importe à ceux du firmament
 Qu'on soit mouche ou bien éléphant ?
 Il se vit donc réduit à commencer lui-même.
 Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu
 Un assez beau combat, de son trône suprême :
 Toute sa cour verra beau jeu.
 Quel combat ? dit le singe, avec un front sévère,
 L'éléphant repartit : Quoi ! vous ne savez pas
 Que le rhinocéros me dispute le pas ;
 Qu'Éléphantide a guerre avecque Rhinocère ?
 Vous connaissez ces lieux, ils ont quelque renom.
 Vraiment, je suis ravi d'en apprendre le nom,
 Repartit maître Gille : on ne s'entretient guère
 De semblables sujets dans nos vastes lambris.
 L'éléphant, honteux et surpris,

Lui dit : Eh ! parmi nous que venez-vous donc faire ?
Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis :
Nous avons soin de tout. Et quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans les conseils des dieux :
Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux.

XX

Un Fou et un Sage

Certain fou poursuivait à coups de pierre un sage.
Le sage se retourne et lui dit : Mon ami,
C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci.
Tu fatigues assez pour gagner davantage ;
Toute peine, dit-on, est digne de loyer :
Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer ;
Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire.
Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire
Même insulte à l'autre bourgeois.
On ne le paye pas en argent cette fois.
Maint estafier accourt : on vous happe notre homme,
On vous l'échine, on vous l'assomme.
*Auprès des rois il est de pareils fous ;
A vos dépens ils font rire le maître.
Pour réprimer leur babill, irez-vous
Les maltraiter ? vous n'êtes pas peut-être
Assez puissant. Il faut les engager
A s'adresser à qui peut se venger.*

XXI

Le Renard anglais

A Madame Harvey

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens ;
Avec cent qualités trop longues à déduire ,

Une n

Une hu

Malgré

Tout c

Il en e

La pon

J'ai do

Vous P

Leur e

Creusan

Ils éter

Je ne d

Vos ger

Vos ren

Non en

Le scél

Et pres

Blairea

Pour P

Leur co

Je crois

Met le c

Et sait,

A l'end

Rempli

Bien qu

Il ne pu

Quelqu

Mes chi

Une noblesse d'âme, un talent pour conduire
 Et les affaires et les gens,
 Une humeur franche et libre, et le don d'être **ami**
 Malgré Jupiter même et les temps orageux.
 Tout cela méritait un éloge pompeux ;
 Il en eût été moins selon votre génie ;
 La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie.
 J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux
 Y coudre encore un mot ou deux
 En faveur de votre patrie.
 Vous l'aimez. Les Anglais pensent profondément ;
 Leur esprit, en cela, suit leur tempérament ;
 Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,
 Ils étendent partout l'empire des sciences.
 Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour :
 Vos gens, à pénétrer, l'emportent sur les autres
 Même les chiens de leur séjour
 Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
 Vos regards sont plus fins : je m'en vais le prouver
 Par un d'eux qui, pour se sauver,
 Mit en usage un stratagème
 Non encor pratiqué, des mieux imaginés.
 Le scélérat, réduit en un péril extrême,
 Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez,
 Passa près d'un patibulaire :
 Là des animaux ravissants,
 Blaireaux, renards, hiboux, race incline à mal faire,
 Pour l'exemple pendus, instruisaient les passants ;
 Leur confrère, aux abois, entre ces morts s'arrange :
 Je crois voir Annibal, qui, pressé des Romains,
 Met le chef en défaut, ou leur donne le change,
 Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains ;
 Les clefs de meutes parvenues
 A l'endroit où pour mort le traître se pendit,
 Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit,
 Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
 Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
 Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant ;
 Mes chiens n'appellent point au-delà des colonnes,

Où sont tant d'honnêtes personnes.
H y viendra le drôle ! il y vint à son dam,
 Voilà maint basset clabaudant ;
 Voilà notre renard au charnier se guindant.
Maitre pendu croyait qu'il en irait de même
 Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux ;
Mais le pauvret, ce coup, y laissa ses housseaux,
 Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème !
Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,
 N'aurait pas cependant un tel tour inventé ;
Non point par peu d'esprit : est-il quelqu'un qui nie
 Que tout Anglais n'en ait bonne provision ?
 Mais le peu d'amour pour la vie
 Leur nuit en mainte occasion.
Je reviens à vous, non pour dire
 D'autres traits sur votre sujet ;
 Tout long éloge est un projet
 Peu favorable pour ma lyre :
 Peu de nos chants, peu de nos vers,
Par un encens toujours flatteur amusent l'univers,
 Et se font écouter des nations étranges.
 Votre prince vous dit un jour
 Qu'il aimait mieux un trait d'amour
 Que quatre pages de louangss.
Agréer seulement le don que je vous fais
 Des derniers efforts de ma muse :
 C'est peu de chose ; elle est confuse
 De ces ouvrages imparfaits.
 Cependant, ne pourriez-vous faire
 Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitants
 Tirés de l'île de Cythère ?
 Vous voyez par-là que j'entends
Mazarin, des Amours déesse tutélaire.

Les fille

Guerre

Ne pouv

Elle fai

Les rein

(

L

Contre l

E

L'impru

E

Firent h

O

S

E

S

C

Le solei

H

E

A

A

A

A

T

R

D

C

D

G

E

C

XXII

Le Soleil et les Grenouilles

Les filles du limon tiraient du roi des astres

Assistance et protection :

Guerre ni pauvreté, ni semblables désastres,

Ne pouvaient approcher de cette nation ;

Elle faisait valoir en cent lieues son empire.

Les reines des étangs, grenouilles, veux-je dire,

(Car que coûte-t-il d'appeler

Les choses par noms honorables ?)

Contre leur bienfaiteur osèrent cabaler,

Et devinrent insupportables.

L'imprudence, l'orgueil et l'oubli des bienfaits,

Enfants de la bonne fortune.

Firent bientôt crier cette troupe importune :

On ne pouvait dormir en paix.

Si l'on eût cru leur murmure ,

Elles auraient, par leurs cris,

Soulevé, grands et petits

Contre l'œil de la Nature.

Le soleil, à leur dire, allait tout consumer ;

Il fallait promptement s'armer

Et lever des troupes puissantes.

Aussitôt qu'il faisait un pas ,

Ambassades coassantes

Allaient dans tous les Etats :

A les ouïr, tout le monde,

Toute la machine ronde

Roulait sur les intérêts

De quatre méchants marais.

Cette plainte téméraire

Dure toujours ; et pourtant

Grenouilles doivent se taire,

Et ne murmurer pas tant ;

Car, si le soleil se pique ,

Il le leur fera sentir ;
 La république aquatique
 Pourrait bien s'en repentir.

XXIII

La Ligue des Rats

Une souris craignait un chat
 Qui dès longtemps la guettait au passage.
 Que faire en cet état ? Elle, prudente et sage,
 Consulte son voisin : c'était un maître rat,
 Dont la rateuse seigneurie
 S'était logée en bonne hôtellerie,
 Et qui cent fois s'était vanté, dit-on,
 De ne craindre ni chat, ni chatte,
 Ni coup de dent, ni coup de patte.
 Dame souris, lui dit ce fanfaron,
 Ma foi ! quoi que je fasse,
 Seul je ne puis chasser le chat qui vous menace :
 Mais assemblons tous les rats d'alentour,
 Je lui pourrai jouer bien plus d'un mauvais tour.
 La souris fait une humble révérence ;
 Et le rat court en diligence
 A l'office, qu'on nomme autrement la dépense,
 Où maints rats assemblés
 Faisaient, aux frais de l'hôte, une entière bombance.
 Il arrive les sens troublés,
 Et tous les poumons essoufflés.
 Qu'avez-vous donc ? lui dit un de ces rats ; parlez ! —
 En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
 C'est qu'il faut promptement secourir la souris ;
 Car Raminagrobis
 Fait en tous lieux un étrange carnage.
 Ce chat, le plus diable des chats,
 S'il manque de souris, voudra manger des rats.
 Chacun dit : Il est vrai. Sus ! sus ! courons aux armes !
 Quelques rates, dit-on, répandirent des larmes.

N'importe, rien n'arrête un si noble projet :
Chacun se met en équipage ;
Chacun met dans son sac un morceau de fromage ;
Chacun promet enfin de risquer le paquet.
Ils allaient tous comme à la fête,
L'esprit content, le cœur joyeux.
Cependant le chat, plus fin qu'eux,
Tenait déjà la souris par la tête.
Ils s'avancèrent à grands pas
Pour secourir leur bonne amie ;
Mais le chat, qui n'en démord pas,
Gronde et marche au-devant de la troupe ennemie.
A ce bruit, nos tres prudents rats,
 Craignant mauvaise destinée,
Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,
Une retraite fortunée.
Chaque rat rentre dans son trou ;
Et si quelqu'un en sort, gare encore le matou !

FIN DES FABLES

TABLE

LIVRE I^{er}

La Cigale et la Fourmi.	5
Le Corbeau et le Renard.	6
La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf.	6
Les deux Mulets.	7
Le Loup et le Chien.	8
La Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion.	9
La Besace.	10
L'Hirondelle et les petits Oiseaux.	11
Le Rat de ville et le Rat des champs.	12
Le Loup et l'Agneau.	15
L'Homme et son image.	16
Le Dragon à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues.	17
Les Voleurs et l'Ane.	18
Simonide préservé par les Dieux.	19
La Mort et le Malheureux.	21
La Mort et le Bûcheron.	21
Le Renard et la Cigogne.	22
L'Enfant et le Maître d'école.	23
Le Coq et la Perle.	24
Les Frelons et les Mouches à miel.	24
Le Chêne et le Roseau.	26

LIVRE II

Contre ceux qui ont le goût difficile.	27
Conseil tenu par les Rats.	28
Le Loup plaidant contre le Renard. par-devant le Singe.	29
Les deux Taureaux et la Grenouille.	30
La Chauve-Souris et les deux Belettes.	31
L'oiseau blessé d'une fleche.	32
La Lice et sa compagne.	32
L'Aigle et l'Escarbot.	33
Le Lion et le Moucheron.	35
L'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel.	36
Le Lion et le Rat.	39
La Colombe et la Fourmi.	40
L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.	40
Le Lièvre et les Grenouilles.	42
Le Coq et le Renard.	43
Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.	44
Le Paon se plaignant à Junon.	44
Le Lion et l'Ane chassant.	45
Testament expliqué par Esope.	46

Le
 P
 Les
 Le L
 Les
 m
 Le R
 L'Ai
 te.
 L'Iv
 La G
 Le L
 Le L
 me
 Le Re
 Le Cy
 Les L
 Le Li
 Philo
 La B
 gre
 Le Ch

 Le Be
 L'Ane
 Le cor
 Bele
 Le Sin
 L'Hom
 Le Gea
 Paon
 Le Cha
 flotta
 La Gre
 Tribut
 mau
 Le Ch
 veng
 Le Ren
 Le Lou
 Chev

LIVRE III

Le Meunier, son Fils et l'Ane.	49
Les Membres et l'Estomac.	51
Le Loup devenu berger.	53
Les Grenouilles qui demandent un Roi.	54
Le Renard et le Bouc.	55
L'Aigle, la Laie et la Chatte.	56
L'Ivrogne et sa Femme.	57
La Goutte et l'Araignée.	58
Le Loup et la Cigogne.	61
Le Lion abattu par l'Homme.	62
Le Renard et les Raisins.	62
Le Cygne et le Cuisinier.	63
Les Loups et les Brebis.	63
Le Lion devenu vieux.	64
Philomèle et Progné.	65
La Belette entrée dans un grenier.	66
Le Chat et le vieux Rat.	66

LIVRE IV

Le Berger et la Mer.	69
L'Ane et le petit Chien.	70
Le combat des Rats et des Belettes.	71
Le Singe et le Dauphin.	72
L'Homme et l'Idole.	74
Le Geai paré des plumes du Paon.	74
Le Chameau et les Bâtons flottants.	75
La Grenouille et le Rat.	76
Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.	77
Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.	81
Le Renard et le Bus'e.	82
Le Loup, la Chèvre et le Chevreau.	83

Le Loup, la Mère et l'Enfant.	84
Parole de Socrate.	85
Le Vieillard et ses Enfants.	85
L'Oracle et l'Impie.	87
L'Avare qui a perdu son trésor.	88
L'Œil du Maître.	89
L'Alouette et ses Petits, avec le Maître d'un champ.	90

LIVRE V

Le Bûcheron et Mercure.	93
Le Pot de terre et le Pot de fer.	95
Le petit Poisson et le Pêcheur.	96
Les Oreilles du Lièvre.	97
Le Renard ayant la queue coupée.	97
La vieille et les deux Servantes.	98
Le Satyre et le Passant.	99
Le Cheval et le Loup.	100
Le Laboureur et ses Enfants.	101
La Montagne qui accouche.	102
La Fortune et l'Enfant.	102
Les Médecins.	105
La Poule aux œufs d'or.	105
L'Ane portant des reliques.	106
Le Cerf et la Vigne.	106
Le Serpent et la Lime.	107
Le Lièvre et la Perdrix.	107
L'Aigle et le Hibou.	108
Le Lion s'en allant en guerre.	110
L'Ours et les deux compagnons.	110
L'Ane vêtu de la peau du Lion.	111

LIVRE VI

Le Pâtre et le Lion.	113
Le Lion et le Chasseur.	114
Phébus et Borée.	115
Jupiter et le Métayer.	116
Le Cochet, le Chat et le Souriceau.	117
Le Renard, le Singe et les Animaux.	118
Le Mulet se vantant de sa généalogie.	119
Le Vieillard et l'Ane.	120
Le Cerf se voyant dans l'eau.	120
Le Lièvre et la Tortue.	123
L'Ane et ses Maîtres.	124
Le Soleil et les Grenouilles.	125
Le Villageois et le Serpent.	126
Le Lion malade et le Renard.	127
L'Oselleur, l'Autour et l'Alouette.	127
Le Cheval et l'Ane.	128
Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.	129
Le Chartier embourbé.	129
Le Charlatan.	130
La Discorde.	131
A M ^{me} DE MONTESPAN.	133

LIVRE VII

Les Animaux malades de la peste.	135
Le Rat qui s'est retiré du monde.	137
Le Héron.	138
Les Souhais.	139
La Cour du Lion.	141
Les Vautours et les Pigeons.	142
Le Coche et la Mouche.	143

La Laitière et le Pot au lait.	144
L'Homme qui court après la Fortune, et l'Homme qui l'attend dans son lit.	147
L'ingratitude et l'injustice des Hommes envers la Fortune.	150
Les Devineresses.	151
Le Chat, la Belette et le petit Lapin.	153
La Tête et la Queue du Serpent.	154
Un Animal dans la Lune.	155

LIVRE VIII

La Mort et le Mourant.	158
Le Savetier et le Financier.	160
Le Lion, le Loup et le Renard.	161
Le pouvoir des Fables.	162
L'Homme et la Puce.	164
Les Femmes et le Secret.	165
Le Chien qui porte à son cou le diner de son maître.	166
Le Rieur et les Poissons.	167
Le Rat et l'Huitre.	168
L'ours et l'Amateur des jardins.	172
Les deux Amis.	173
Le Cochon, la Chèvre et le Mouton.	174
Les obsèques de la Lionne.	175
Le Rat et l'Éléphant.	177
L'Horoscope.	178
L'Ane et le Chien.	180
Le Bassa et le Marchand.	182
L'avantage de la Science.	185
Jupiter et les Tonnerres.	186
Le Faucon et le Chapon.	188
Le Chat et le Rat.	189
Le Torrent et la Rivière.	191

L'Education.	192
Les deux Chiens et l'Âne mort.	192
Démocrite et les Abdéritains.	194
Le Loup et le Chasseur.	195

LIVRE IX

Le Dépositaire infidèle.	197
Les deux Pigeons.	199
Le Singe et le Léopard.	202
Le Gland et la Citrouille.	203
L'Écolier, le Pédant et le Maître d'un jardin.	204
Le Statuaire et la Statue de Jupiter.	205
Le Fou qui vend la Sagesse.	206
L'Huître et les Plaideurs.	207
Le Loup et le Chien maigre.	208
Rien de trop.	211
Le Cierge.	212
Jupiter et le Passager.	212
Le Chat et le Renard.	213
Le Trésor et les deux Hommes.	214
Le Singe et le Chat.	216
Le Milan et le Rossignol.	217
Le Berger et son Troupeau.	217

LIVRE X

Les deux Rats, le Renard et l'Œuf.	219
L'Homme et la Couleuvre.	225
La Tortue et les deux Canards.	228
Les Poissons et le Cormoran.	229
L'Enfouisseur et son Compère.	230

Le Loup et le Berger.	231
L'Araignée et l'Hirondelle.	233
La Perdrix et les deux Coqs.	236
Le Chien à qui on a coupé les oreilles.	236
Le Berger et le Roi.	237
Les deux Perroquets, le Roi et son fils.	239
La Lionne et l'Ourse.	241
Les deux Aventuriers et le Talisman.	242
Les Lapins.	244
Le Marchand, le Gentilhomme, le Père et le Fils de roi.	246

LIVRE XI

Le Lion.	248
Le Fermier, le Chien et le Renard.	249
Le Songe d'un habitant du Mogol.	251
Le Lion, le Singe et les deux Anes.	252
Le Loup et le Renard.	254
Le Paysan du Danube.	256
Le Vieillard et les trois jeunes Hommes.	260
Les Souris et le Chat-Huant.	262
EPILOGUE.	264

LIVRE XII

Les Compagnons d'Ulysse.	265
Le Chat et les deux Moines.	268
Le Thésauriseur et le Singe.	269
Les deux Chèvres.	270
A MONSIEUR LE DUC DE BOURGOGNE.	272

Le vieux Chat et la jeune Souris.	273	Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat.	287
Le Cerf malade.	273	Le Forêt et le Bâcheron.	291
La Chauve-Souris, le Dola- son et le Canard.	274	Le Renard, le Loup et le Cheval.	292
La Querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris.	275	Le Renard et les Poulets d'Inde.	293
Le Loup et le Renard.	277	Le Philosophe Scythe.	293
L'Ecrevisse et sa Fille.	279	L'Eléphant et le Singe de Jupiter.	295
L'Aigle et la Pie.	280	Un Pou et un Sage.	296
Le Roi, le Milan et le Chas- sour.	281	Le Renard Anglais.	298
Le Renard, les Mouches et le Hérisson.	286	Le Soleil et les Grenouil- les.	299
		La ligue des Rats.	300

FIN DE LA TABLE

la Gazelle. 287
le Rat. 287
Bûcheron. 291
le Loup et le
292
et les Poulets
293
le Scythe. 293
le Singe de
295
Sage. 296
glais. 298
es Grenouil-
299
lats. 300

